

DOCTRINE CHRÉTIENNE

QUATRE DISCOURS

PAR

Adolphe MONOD

1869

epelorient.free.fr

– 2005 –

Avertissement

AVIS DES ÉDITEURS

Les discours que nous publions furent prêchés à Paris, au printemps de l'année 1853 ; l'auteur mentionne lui-même, au commencement du premier de ces discours, les circonstances où il fut amené à les composer. Bien qu'ils aient été inégalement travaillés et qu'aucun n'ait reçu de l'auteur la dernière main, nous n'avons à leur faire subir, pour les imprimer, aucun changement considérable.

Nous avons dû supprimer à l'impression le troisième discours de la série, *le Péché originel*, et les deux derniers, sur *la Régénération*, ces discours n'existant qu'à l'état d'analyse ou de notes fort incomplètes. La série se trouve ainsi réduite à quatre discours, qui ne forment pas l'ensemble dont l'auteur avait conçu le projet. Tels qu'ils sont, nous espérons qu'ils pour-

ront être utiles. Dieu veuille en bénir la publication pour sa gloire et pour le bien de l'Église !

Paris, août 1868

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Il se fait depuis quelque temps, dans notre Église, un mouvement étrange et en apparence contradictoire.

La doctrine proclamée par les Apôtres et relevée par les Réformateurs, reprend par degrés son empire, que le malheur des temps et l'incrédulité générale avaient affaibli. La *foi* et l'*unité de la foi*, c'est-à-dire l'Évangile et l'Église, telle est la double aspiration d'un peuple qui va croissant parmi nous d'année en année. La conscience ecclésiastique semble si bien gagnée à la vérité, que les prédicateurs de l'Évangile, tenant pour superflu de revenir fréquemment sur les grands dogmes caractéristiques du christianisme protestant, ont jugé plus utile de pénétrer dans les sujets de détail, soit d'explication, soit de pratique. Mais quand il était permis de croire qu'on n'avait plus qu'à recueillir le fruit de la victoire, voici le combat qui recommence.

Nous entendons encore attaquer la foi sous le nom de *methodisme*, l'unité de la foi sous le nom d'*exclusisme* ; et ces accusations, chose étrange, trouvent

un certain accès auprès de plusieurs. De bons esprits s'étonnent, se troublent, hésitent. On dirait qu'ils éprouvent le besoin de se recueillir une dernière fois avant de se décider à donner leurs cœurs à Jésus-Christ et à prêter leur concours à son peuple.

De là, pour le ministre de Jésus-Christ, l'obligation de reprendre, en l'adaptant aux besoins actuels, un travail qu'il pensait avoir terminé. Je crois devoir, dans une série de discours, poser de nouveau le fondement de la foi, de l'Évangile et de l'Église, en m'appliquant plus spécialement à la dégager d'avec les erreurs qui lui sont opposées.

Je commencerai par prémunir mes lecteurs contre *les autorités humaines* qui se substituent insensiblement à l'autorité suprême de la Parole de Dieu. La règle de notre foi ainsi mise en lumière, je ferai voir que ceux qui se conforment à cette règle seront conduits à *une foi commune*, déterminée et sûre d'elle-même. L'exposition des *articles fondamentaux* de cette foi fera l'objet des discours suivants, dans cet ordre :

1. LA TRADITION.
2. JÉSUS-CHRIST BAPTISÉ OU LA TRINITÉ.
3. L'HUMANITÉ VISITÉE PAR JÉSUS-CHRIST OU LE PÉCHÉ ORIGINEL.
4. L'ŒUVRE DU PÈRE OU LA GRÂCE.
5. L'ŒUVRE DU FILS OU LA PROPITIATION.
6. L'ŒUVRE DU SAINT-ESPRIT OU LA RÉGÉNÉRATION.
7. L'ŒUVRE DU SAINT-ESPRIT, SUITE.

Que Dieu me soit en aide ! et que la gloire de son nom dans le troupeau qu'il m'a confié soit à la fois le but, le stimulant et le salaire de mon travail !

Paris, août 1853

Jésus jugeant la Tradition

« Alors des scribes et les pharisiens vinrent de Jérusalem à Jésus et lui dirent : Pourquoi tes disciples transgressent-ils la tradition des anciens ? car ils ne lavent point leurs mains quand ils prennent leurs repas. Mais il répondit et leur dit : Et vous, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu par votre tradition ? Car Dieu a commandé, disant : Honore ton père et ta mère. Et il a dit aussi : Que celui qui maudira son père ou sa mère meure de mort. Mais vous dites : Quiconque aura dit à son père ou à sa mère : Tout ce dont tu pourrais être assisté par moi, est une offrande ; encore qu'il n'honore pas son père ou sa mère, il ne sera point coupable ; et ainsi vous avez anéanti le commandement de Dieu par votre tradition. Hypocrites, Ésaïe a bien prophétisé de vous en disant : Ce peuple s'approche de moi de sa bouche, et m'honore de ses lèvres ; mais leur cœur est fort éloigné de moi. Mais ILS M'HONORENT EN VAIN, ENSEIGNANT DES DOCTRINES QUI NE SONT QUE DES COMMANDEMENTS D'HOMMES. »

(Matthieu 15.1-9)

Notre texte nous met devant les yeux Jésus jugeant les *traditions des anciens*. On appelait de ce nom certains préceptes non écrits, que Dieu, à en croire les pharisiens, aurait donnés à Moïse en même temps que la Parole écrite, et qui se seraient transmis, de bouche en bouche, depuis Moïse jusqu'à Esdras par les prophètes, et depuis Esdras par les docteurs de la loi. Appelé à s'expliquer sur ces traditions, Jésus-Christ les condamne sans ménagement, comme substituant une autorité humaine à celle de la Parole de Dieu : « Pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu par votre tradition ? »

Ce n'est pas que la tradition usurpe ouvertement la place de la Parole écrite : elle se met humblement à côté d'elle et même au-dessous d'elle, et ne revendique d'autre honneur que celui de l'éclaircir ou de la compléter. Mais après qu'elle s'est établie dans l'esprit des peuples à la faveur de cette attitude modeste, elle parvient par degrés à égaler, et enfin à supplanter la Parole de Dieu. Aussi, voyez ce que deviennent les commandements de Dieu sous l'empire de la tradition. C'est peu que la défense puérile de manger sans s'être lavé les mains ait pris la place de saintes exhortations telles que celles-ci : « Soit que vous mangiez ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout à la gloire de Dieu. » Il n'y a pas jusqu'aux commandements les plus imprescriptibles de la loi morale qui ne cèdent à l'action dissolvante de la tradition. Dieu avait commandé, sous peine de mort, « d'honorer son père et sa mère ; » mais la tradition des pharisiens dispensait de cette obligation un fils qui transformait en *corban*¹ le secours qu'il devait aux auteurs de ses jours ; et l'on comprend qu'il était facile de régler tellement cet échange que l'avarice y trouvât son compte aussi bien que l'ostentation. « Ainsi, poursuit le Seigneur, vous avez anéanti le commandement de Dieu par votre tradition. » Après quoi, s'élevant, selon sa coutume, d'une occasion particulière à une maxime générale, il condamne tout enseignement religieux qui s'appuie sur une autorité humaine, quelle qu'elle soit : « C'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes. »

Portée à cette hauteur, la leçon contenue dans mon texte s'applique à toutes les communions chrétiennes. *La doctrine* de la tradition, transmise, presque sans changement, de la synagogue à l'Église romaine, où elle produit les fruits d'erreur et de superstition que nous voyons tous les jours, cette doctrine funeste, notre Église l'a, grâce à Dieu, répudiée depuis qu'elle existe, et c'est pour s'y soustraire qu'elle s'est détachée de Rome. Mais n'aurions-nous rien retenu de son *esprit*, tel que Jésus le ré-

¹Marc 7.11. Le *corban* était une offrande dont on décorait le temple ou dont on enrichissait son trésor.

sume dans cet endroit ? Mettre un enseignement d'homme à la place de celui de Dieu, invoquer une autorité humaine au lieu de n'invoquer que la seule autorité des Écritures, est-ce donc une chose inconnue parmi nous ? Hélas ! quelque nom qu'on porte, rien de plus commun, rien de plus entraînant, rien de plus conforme à notre nature déchue, pour une raison aussi simple qu'elle est triste : c'est que la tradition humaine flatte nécessairement les goûts et les sentiments de l'homme qui l'a inventée, à la différence de la Parole de Dieu qui contrarie les uns et contredit les autres. Pour être protestants, nous n'en avons pas moins à nous tenir en garde contre plus d'une tradition humaine qui menacerait de supplanter silencieusement la Parole de Dieu.

Signaler ces enseignements humains et les écarter pour laisser place à l'enseignement de Dieu, seul revêtu de son autorité salutaire, tel est l'objet de ce discours. Puisse-t-il servir, par l'efficace du Saint-Esprit, à établir en nous le règne de cette Parole qui doit survivre à tout enseignement d'homme, et régner seule après que le ciel et la terre seront passés !

I. *La tradition de la multitude.* – Je n'ai pas à chercher au loin le premier enseignement contre lequel je veux vous prémunir ; il vient nous chercher lui-même, de tous les côtés, dans tous les moments ; il nous attend à notre naissance, il nous suit durant, la vie, il nous accompagne jusqu'à la mort ; son temps, c'est toujours ; son lieu, c'est partout ; cet enseignement, c'est *l'enseignement de la multitude.*

La multitude tient une école permanente et universelle, dont nous sommes tous, volontairement ou involontairement, les écoliers-nés. Dans cette école, vraiment mutuelle, tout le monde instruit tout le monde. Là se débattent sans cesse et se communiquent de tous à tous, sous le nom vulgaire de bon sens, ou sous le nom scientifique de conscience universelle, peu importe, certaines maximes qui nous prennent au dépourvu, qui se glissent chez nous sans justification ni préambule, qui flottent inaperçues dans l'air que nous respirons, qui nous enveloppent et nous pénètrent tous à notre insu,

et qui, avant que nous les ayons démêlées, ont déjà si bien prévenu notre jugement qu'elles créent en nous comme une seconde nature, avec laquelle nous ne saurions plus rompre qu'à la condition de rompre en quelque sorte avec nous-mêmes. Ainsi se forme et s'impose à tous un *catéchisme populaire* où chacun puise sans qu'il soit écrit nulle part, et qui défraye également petits et grands, jeunes et vieux, la rue et l'intérieur, le cabaret et le salon, le magasin et le comptoir, la tribune et le barreau, pour ne rien dire de l'Église.

Composé qu'il est par la multitude, le catéchisme populaire est fait à l'image de la multitude et dans son intérêt. Justifier les voies où elle marche et la rassurer contre les jugements de Dieu, voilà la tâche qu'il s'est prescrite et à laquelle il subordonne tout le reste. Son article premier, c'est qu'on ne risque pas de se perdre en vivant comme tout le monde, Dieu n'ayant à coup sûr pas donné la vie à l'homme, qui ne la lui demandait pas, pour son malheur, ni surtout pour le malheur du plus grand nombre. – Et les articles suivants, conçus dans le même esprit, ne font guère que développer et qu'appliquer ce principe posé au point de départ. Nous sommes pécheurs, sans doute, mais nous avons aussi des vertus qui nous vaudront l'indulgence divine ; un honnête homme, qui ne fait pas tort au prochain (c'est-à-dire qui ne le vole, ni ne le tue), peut mourir en paix ; Dieu demande moins de nous la foi que la bonne foi, et toutes les religions sont bonnes pour qui les professe avec sincérité ; Dieu ne nous commande pas l'impossible, et tant qu'on est dans le monde on ne peut pas vivre comme un saint ; la justice ne permet pas que l'innocent paye pour le coupable, et nos péchés sont assez expiés par les maux que nous endurons ici-bas ; Dieu est trop bon pour qu'il y ait des peines éternelles ; ou, s'il y en avait, ce serait tout au plus pour les grands criminels, etc., etc.

Tout cela est en opposition formelle, flagrante avec la Parole de Dieu, qui commence par nous avertir que « la porte large et la voie spacieuse mènent à la perdition, et qu'il y en a beaucoup qui y passent, » tandis que

« la porte est étroite et le chemin resserré qui mènent à la vie, et qu'il y en a peu qui le trouvent ; » et qui, partant de cet avertissement miséricordieux, nous déclare que « nul homme ne sera justifié par les œuvres de la loi, » et que « tous ceux qui sont² des œuvres sont sous la malédiction ; » que « celui qui a péché contre un seul point de la loi est coupable contre tous ; qu'« il est impossible d'être agréable à Dieu sans la foi, » et que « nul ne vient au Père que par Jésus-Christ ; » que nous sommes appelés à être « saints comme Dieu est saint, » et que « sans la sanctification nul ne verra le Seigneur ; » que « Jésus-Christ juste a souffert pour nous injustes, » et que « sans effusion de sang, il ne se fait point de rémission des péchés ; » que « qui ne croit pas au Fils de Dieu ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui ; » que « les méchants iront aux peines éternelles, » et que ces méchants, ce sont tous ceux qui ne font pas la volonté de notre Père qui est aux cieux, » et que « ce qui est grand devant les hommes est une abomination devant Dieu ; » et, en deux mots, qu'il n'y a de salut pour l'homme pécheur et perdu que « par la rédemption qui est en Jésus-Christ, par la foi en son sang. »

N'importe ! Forcés de choisir entre l'Évangile de Dieu et cet Évangile du peuple, la plupart, la presque totalité des hommes, des protestants comme des autres, choisissent celui-ci ; je devrais dire peut-être : ils le subissent ; car, s'ils l'acceptent, c'est comme obéissant à une nécessité impérieuse, comme cédant à une évidence irrésistible, et sans considérer qu'ils n'ont pu recevoir de telles maximes qu'en mutilant, qu'en répudiant la Parole de Dieu. Que dis-je ? ceux-là mêmes qui ont cru à la Bible, et à qui elle a ouvert les yeux sur la valeur des préjugés populaires, les ont si bien sucés avec le lait, – si bien *assimilés* à tout leur développement moral, – que des mois, des années s'écoulaient avant qu'ils puissent en secouer l'empire, si tant est qu'ils finissent en effet par s'y soustraire complètement. . . Prenez donc garde à vos âmes, disciples de Jésus-Christ, qui avez

²Trad. litt. : Qui se réclament.

à cœur de le suivre et de l'imiter réellement. Dégagez-vous du piège subtil des pensées reçues, mais reçues par une race dont le péché a faussé jusqu'à la conscience et dont « la lumière même s'est changée en ténèbres » (Matthieu 6.23). Apprenez à faire le discernement entre « les choses différentes » (Philippiens 1.10) ; « entre la chose nette et la chose souillée » (Tite 1.15), entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal ! Apprenez-le en cessant « d'aller par le chemin de ce peuple » (Ésaïe 8.11), en recourant « à la loi et au témoignage, » à cette « parole en dehors de laquelle il n'y a point de lumière, » et en défaisant votre doctrine du bon sens, pour la refaire à l'école de Dieu ! Il y a un bon sens vraiment digne de son nom, et qui rend celui qu'il inspire « propre pour le royaume des cieux » d'abord, et puis, par sa piété même, qui « a les promesses de la vie présente comme de celle qui est à venir, » propre aussi à bien juger et à bien traiter les affaires même de ce monde. Ce bon sens, auquel appartient le premier rang entre toutes les facultés de l'esprit humain, est celui qui se règle et s'appuie, non sur l'opinion d'un monde aveugle et « plongé dans le malin ; » mais sur la parole du Dieu vivant et vrai. « Que Dieu soit reconnu véritable et tout homme « menteur » (Romains 3.4). Aussi, voulez-vous savoir comment on parvient à « entendre la justice, et le jugement, et l'équité, et tout bon chemin ? » Salomon va vous le dire avec cette chaleur de langage qui lui est propre : « Mon fils, si tu reçois mes paroles et que tu mettes en réserve par-devers toi mes commandements, tellement que tu rendes ton oreille attentive à la sagesse, et que tu inclines ton cœur à l'intelligence ; si tu appelles à toi la prudence, et que tu adresses ta voix à l'intelligence ; si tu la cherches comme de l'argent, et si tu la recherches soigneusement comme des trésors. . . alors tu entendras la justice, et le jugement, et l'équité, et tout bon chemin » (Proverbes 2.1-4, 9). Hors de là, vous serez infailliblement entraîné « à suivre la multitude pour faire le mal, » et toute votre religion sera vaine : « C'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes. »

II. *La tradition de l'Église.* – Resserrons le champ de notre observation.

Dans la vaste enceinte du monde, nous trouvons une seconde enceinte, moins étendue, mais mieux dessinée, qui a ses limites marquées et ses conditions propres : je veux parler de l'*Église*. L'Église aussi enseigne, c'est même pour enseigner qu'elle a été établie. Second enseignement que nous sommes en danger de mettre au-dessus de la Parole de Dieu.

L'ordre de l'Église vient de Dieu, aussi bien que celui de l'État ou de la famille. L'Église est « la maison de Dieu, la colonne et l'appui de la vérité » (1Timothée 3.15). Les ministères divers et distincts qui ont servi à la fonder, et qui servent à l'entretenir, sont autant d'institutions dont Jésus-Christ réclame l'honneur. « Lui-même a établi les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs, pour le perfectionnement des ce saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps de Christ » (Éphésiens 4.11-12). Aussi ceux de ces ministères qui sont demeurés jusqu'à nous doivent être acceptés, en soi, comme des bienfaits de Dieu ; et partout où l'esprit de l'institution aura été maintenu, on pourra dire encore aux pasteurs : « Prenez garde aux troupeaux sur lesquels le Saint-Esprit vous a établis évêques pour paître l'Église de Dieu » (Actes 20.28), et aux troupeaux : « Obéissez à vos conducteurs et soyez-leur soumis ; car ils veillent pour vos âmes comme devant en rendre compte » (Hébreux 13.17). Ajoutons, avec actions de grâces, que parmi les diverses formes que l'Église a tour à tour revêtues, selon la liberté que Dieu a laissée sur ce point à son peuple, nous n'en connaissons aucune qui nous paraisse mieux conçue ni plus rapprochée de l'institution apostolique, que cette Église Réformée sous laquelle le Seigneur a daigné nous faire vivre : je parle de l'Église Réformée, non telle que l'a faite le malheur des temps, mais telle qu'elle s'est constituée dans les jours de sa fidélité, et que ses vrais enfants souhaitent de la reconstituer aujourd'hui. Voilà un précieux moyen de grâce ; et nous repoussons, malgré la piété personnelle de beaucoup de ses partisans, cette doctrine de nivellement spirituel

et de radicalisme ecclésiastique, selon laquelle le temps de l'Église et du ministère pastoral est passé pour ne plus revenir. A coup sûr il n'était pas passé quand notre Nouveau Testament a été écrit ; et pour le juger abrogé nous attendrons que Dieu y en ait substitué un autre : nous ne saurions croire à une *nouvelle dispensation*, comme on l'appelle, sans une nouvelle révélation.

Mais ce moyen de grâce, nous le tournerions en occasion de chute, si nous donnions à l'Église la place qui n'appartient qu'à la Parole de Dieu, je veux dire, si nous nous soumettions à l'autorité humaine des pasteurs et docteurs de l'Église, sans nous être assurés par nous-mêmes que leur enseignement est conforme à celui de la sainte Écriture. C'est là, on le sait trop, ce qui a égaré le catholicisme romain ; l'Église y est devenue un juge au lieu d'un témoin, la religion du prêtre a remplacé celle de Dieu ; et, cela fait, la porte s'est trouvée ouverte au grand adversaire pour introduire, sous le nom de Jésus-Christ, des maximes et des institutions en opposition flagrante avec tout Jésus-Christ. Mais ce levain d'asservissement aux hommes, n'en a-t-il rien pénétré parmi nous ? Je ne parle pas ici de ce crypto-catholicisme qui, chez une grande nation protestante, se glisse au sein de son clergé, silencieusement et sans changement de nom, comme un serpent sous l'herbe, et qui commence de lever aussi la tête auprès de nous : sentinelles d'Israël, veillez, et criez avant qu'il ne soit trop tard !... Le *puséisme* n'est que le catholicisme moins le complément de l'unité, ou moins la sincérité des positions. Je parle de vous, de vous-mêmes qui m'écoutez. N'y a-t-il pas des protestants parmi nous qui ne se sont jamais rendu compte de ce qui les a faits ce qu'ils sont, et qui ne le sont devenus que par la naissance et par l'éducation, c'est-à-dire par l'Église, sans avoir pris conseil de la Parole de Dieu, et qui nés dans une Église catholique seraient inévitablement restés catholiques, dirai-je qui nés à l'ombre de la synagogue ou de la mosquée, seraient restés juifs ou musulmans ? N'y en a-t-il pas qui, s'ils ont tant fait que d'acquérir une

doctrine religieuse, l'ont prise toute faite, sans la comparer avec l'Écriture, dans leur instruction religieuse, dans les sermons qu'ils entendent, dans les livres qui leur tombent sous la main, c'est-à-dire dans l'Église et dans l'Église écoutée mollement et superficiellement ? N'y en a-t-il pas qui, appelés par le désordre actuel de l'Église, à entendre tour à tour dans les mêmes chaires des doctrines diverses ou même contradictoires, ou bien acceptent à la fois le pour et le contre, sans prendre le soin de les démêler ; ou, s'ils choisissent, choisissent les yeux fermés, sur le nom du pasteur qui a parlé, de telle sorte qu'il n'y aurait qu'à changer de bouche un discours pour pour lui assurer un accueil contraire ; et à qui, du reste, l'idée ne viendrait pas même de s'asseoir au sortir de là avec leur Bible dans les mains et de « conférer les Ecritures » (Actes 17.11), pour voir si elles confirment ou contredisent ce qu'on leur dit au nom de l'Église ? N'y en a-t-il pas qui se déchargent de la plus personnelle de toutes les questions sur les officiers de l'Église ; qui consultent le Seigneur et interrogent sa Parole par procuration ; qui engagent tellement le salut de leurs âmes dans les errements de leur Église qu'ils ne savent voir ni erreur au dedans, ni vérité au dehors ; et qui jugent enfin la vérité par l'Église, au lieu de juger l'Église par la vérité ? Hélas ! que sert de se flatter ? Quoi de plus commun que tout ce dont je viens de parler ! et que de gens qui agissent de la sorte sans se douter seulement du mal qu'ils font ! Ce mal est grand toutefois. Cette tendance commune, peut-être croissante chez plusieurs, à exalter l'autorité de l'Église, n'est pas moins menaçante pour le règne de Dieu que la tendance de certains autres à la méconnaître. Elle l'est même davantage. Dans une affaire essentiellement personnelle, comme celle du salut, le danger est moindre de s'isoler que de s'absorber dans autrui ; et, frein pour frein, mieux vaut celui de la Parole de Dieu sans l'Église, que celui de l'Église sans la Parole de Dieu. Oui, si l'enseignement de l'Église devait supplanter celui de Dieu, j'aimerais mieux pour vous qu'il n'y eût jamais eu d'Église, et que vous fussiez jeté tout seul au fond d'un désert sans autre lumière que votre Bible.

Car enfin, une fois engagé dans cette voie de l'Église sans contrôle, de quoi pouvez-vous répondre ? Si l'Église qui a usurpé sur vous ce souverain empire vient à s'égarer comme se sont égarées tant d'Églises particulières, comme l'Église presque universelle s'est égarée par moments, comment ne la suivriez-vous pas tête baissée dans son égarement ? Résolu que vous êtes de suivre vos conducteurs spirituels où qu'ils vous conduisent, où irez-vous, si vous tombez entre les mains de conducteurs spirituels, comme il y en a tant, qui ne se laissent pas conduire eux-mêmes par la Parole de Dieu ? où irez-vous, avec des conducteurs qui marchent au gré de leurs propres pensées ? où irez-vous, avec des conducteurs qui ne connaissent pas le chemin étroit qui mène à la vie ? où irez-vous, avec des conducteurs qui ne discernent pas le chemin large qui mène à la perdition ? où irez-vous enfin avec des conducteurs qui vont à la mort ? « Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous deux dans la même fosse » (Luc 6.39).

Mais faisons l'hypothèse la plus favorable : que, par un rare privilège, vous n'ayez que des conducteurs fidèles, et que vous n'entendiez jamais annoncer que la pure vérité de Dieu. Cette vérité elle-même, reçue par vous sur le témoignage de l'homme au lieu de l'être sur le témoignage de Dieu, n'arrivera à vous que dépouillée de sa vertu salutaire, parce que votre foi, « fondée sur la sagesse des hommes, non sur la puissance de Dieu » (1Corinthiens 2.5), sera moins votre foi que votre crédulité. Il n'y a de foi vivante que la foi personnelle ; et il n'y a de foi personnelle, que celle qui traite directement avec Dieu, sans souffrir ni un pasteur, ni un saint, ni un ange, ni une feuille entre elle et lui. C'est sa Parole, sa Parole seule qui doit nous déterminer, parce que c'est à lui, à lui seul que nous avons à faire (Hébreux 4.12-13) ; et vous ne devez vous donner aucun repos que vous n'ayez appris à dire aux pasteurs les plus purs dans la doctrine et les plus saints dans la vie, comme les habitants de Samarie à cette femme qui leur avait annoncé le Sauveur : « Ce n'est plus pour ta parole que nous

croyons ; car nous-mêmes l'avons entendu et nous savons que celui-ci est véritable-ment le Christ, le Sauveur du monde » (Jean 4.32).

Ces pasteurs seront les premiers à vous conseiller ce langage. C'est un signe auquel on distingue toujours les vrais serviteurs de Jésus-Christ : jaloux de mettre en pratique la devise de l'humble Jean-Baptiste : « Il faut qu'il croisse et que je diminue, » ils prennent soin de s'effacer pour mettre en lumière la Parole de leur Maître. . . Saint Paul, avec les Juifs de Bérée, en appelle moins à son apostolat qu'à l'autorité des Écritures (Actes 17.10) ; avec les Galates, il n'hésite pas à prononcer anathème sur quiconque « apporterait un autre Évangile, fût-ce l'Apôtre lui-même, fût-ce un ange du ciel » (Galates 1.8). Le même esprit anime les Pères de l'Église. « Il ne faut pas me croire sur parole dans ce que je vous dis, sans avoir vu mes enseignements démontrés par les saintes Écritures. » Ainsi parlait saint Cyrille de Jérusalem. Les réformateurs ont hérité de cette sainte jalousie pour le nom et la Parole du Seigneur. Écoutez ces belles paroles de Luther : « Plusieurs croient à cause de moi ; mais ceux-là seuls sont dans la vérité qui demeureront fidèles, alors même qu'ils apprendraient, ce dont Dieu me préserve, que j'aie renié Jésus-Christ. Les vrais disciples ne croient pas en Luther, mais en Jésus-Christ. Moi-même, je ne me soucie pas de Luther. . . Ce n'est pas lui que je prêche, c'est Christ. » Quand tous ces grands serviteurs de Dieu se sont montrés si jaloux de détourner sur la Parole de leur Maître tout ce que leurs discours ou leurs écrits obtenaient de foi, quel est celui de nous qui ne tremblerait à la seule pensée de faire école dans l'Église, et qui ne dirait dans l'esprit de Cyrille : « Ne me croyez pas sur parole, que vous n'ayez vu mes enseignements confirmés par les Écritures ; » ou dans celui de Luther : « Tenez votre foi si indépendante de la mienne, que la nouvelle de mon apostasie ne vous pût ébranler en aucune façon ? » Pour moi, je vous le dis du fond du cœur. Je sais que par la grâce de Dieu, « je vous annonce le conseil de Dieu ; » mais, j'ai mon âme à sauver et vous avez la vôtre : je n'invoque que l'Écriture, ne vous rendez qu'à elle ; « ex-

minez tout, retenez ce qui est bon » (1Thessaloniens 5.21). « Vous ce avez été achetés par prix : ne devenez point les esclaves des hommes » (1Corinthiens 7.23). Ainsi, seulement vous pourrez dire avec assurance : « Je ce sais en qui j'ai cru » (2Timothée 1.12). Mais si vous rendez à l'Église ce qui n'est dû qu'à Dieu, vous tomberez sous la sentence de mon texte : « C'est en ce vain qu'ils m'honorent, enseignant des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes. »

III. *La tradition de la famille.* – Rapprochons-nous encore. Dans notre vie intérieure, dans nos rapports journaliers, dans l'atmosphère inévitable que nous respirons par une nécessité de naissance, nous allons trouver un troisième enseignement qui menace de prendre la place de la Parole de Dieu : *l'enseignement de la famille.*

Bien des gens règlent moins leur foi sur les révélations du Seigneur que sur la croyance de leurs parents et de leurs aïeux ; cette croyance forme à leurs yeux une sorte de religion de race et de blason ecclésiastique, qui se transmet de génération en génération avec l'héritage patrimonial, et dont on ne saurait répudier la succession sans déroger à la dignité de sa maison et rompre avec ses ancêtres. Cela est si bien établi dans l'opinion, qu'un homme qui sort de la communion de ses pères, fût-ce par conviction, avec déchirement, au prix de rares sacrifices, est souvent blâmé de ceux-là mêmes dont il a embrassé la persuasion, comme s'il eût forfait à l'honneur ou au sentiment ; que l'on puisse ou que l'on doive, en matière de religion, rester où l'on est né, c'est trop souvent comme un axiome moral. Que de protestants le partagent et y conforment leur conduite ; que de protestants, au lieu de se demander : Qu'est-ce qu'enseigne la Parole de Dieu ? se demandent : qu'est-ce que m'ont transmis mes pères ? Je n'ose pas chercher combien il en est qui ne sont retenus peut-être dans nos rangs que par cette considération, sans laquelle leur indifférence les eût livrés depuis longtemps à la religion de la majorité. . . Mais combien en est-il qui, pressés de revenir à cette foi orthodoxe qui est tout ensemble la foi de leur

Église et la foi de l'Évangile, s'excusent sur ce que leur famille, aussi haut que leurs souvenirs peuvent remonter, n'a connu d'autre protestantisme que celui dans lequel ils ont été nourris et dont nous démontrons l'erreur par les déclarations formelles des Écritures ! C'est perdre notre temps et notre peine : nous aurions bien plus de chance de réussir auprès d'eux si nous pouvions déterrer quelque lettre égarée de leur père ou de leur aïeul témoignant de son adhésion aux sentiments que nous prêchons. Et que savons-nous ? peut-être y a-t-il tel homme assis devant moi qui voit la vérité de la doctrine évangélique, qui sent la nécessité d'une conversion personnelle, et qui n'est plus arrêté que par l'exemple de ses devanciers, tant il est asservi à la tradition de la famille ! Quoi de plus vrai que ce que je dis là ? Mais quoi de plus vain, de plus déplorable ?

Ce n'est pas, j'ai hâte de l'expliquer, que *la foi de nos pères* soit dans tous les cas un argument sans valeur. Non : il y a telles circonstances où nous trouvons dans la foi de nos pères un motif de croire qui parle autant à notre raison qu'à notre cœur. Témoin l'Écriture, où nous voyons Israël rappelé tant de fois à son devoir par la mémoire de ses pères (Ésaïe 51.2 ; Jérémie 6.16, etc.) ; Dieu faisant du bien aux enfants « à cause de leurs pères » (Exode 20.6 ; Romains 16.28) et le Messie lui-même, dans une prière prophétique, invoquant pour se fortifier en Dieu la foi des pères. « Nos pères ont espéré en toi » (Psaume 22.5). Mais, dans tous ces passages, ces pères dont la mémoire est invoquée, ce sont des pères croyants, fidèles ; et leurs enfants ne sont pressés de se conformer à leurs exemples, que parce qu'eux-mêmes se sont conformés à la Parole de Dieu ; autrement cette même Écriture tient un langage tout opposé : « Servez l'Éternel et ôtez les dieux que vos pères ont servis » (Josué 24.14). Ah ! nous vous disons à notre tour : Imitez vos pères qui, à la voix des Calvin et des Farel, abandonnèrent l'Église du nombre, du pouvoir et de la persécution, « pour ne participer point à ses péchés, et ne recevoir point de ses plaies » (Apocalypse 18.4). Imitez vos pères, qui « n'ont tenu compte de rien, fortune,

patrie, ni famille, et à qui leur vie même n'a point été précieuse, » pour donner gloire « au Seigneur Jésus et à l'Évangile de la grâce de Dieu » (Actes 20.24). Imitez vos pères, qui nous ont laissé dans la confession de leur foi et dans l'ordre de leur discipline, de si nobles témoignages de leur doctrine et de leur piété ; et tenez-vous en garde contre ceux qui, répudiant ce glorieux héritage et rompant avec tout le passé de nos Églises, cherchent à introduire parmi nous des doctrines qui se vantent d'être modernes, et que leur nouveauté seule doit rendre suspectes aux enfants des réformateurs. Mais de cet attachement sérieux et réfléchi pour la croyance que des ancêtres fidèles ont puisée dans la Parole de Dieu, à cette opinion courante qui oblige un homme à demeurer dans la religion telle quelle de ses ancêtres, il y a toute la distance d'un principe de piété envers Dieu et envers les hommes, à une maxime également contraire au bien des hommes et à la gloire de Dieu ; à un préjugé puéril, funeste, ridicule même, et contradictoire.

Un préjugé *puéril* ; car qui oserait soutenir sérieusement qu'au lieu de nous tenir à la règle fixe et commune de la vérité, nous devions, chacun, calquer notre foi sur la foi de nos devanciers, et faire de la question du salut une question de respect filial, pour ne pas dire de généalogie ? Un préjugé *funeste* ; car il ferme la porte à tout progrès. Avec lui, pour peu que vos pères aient été dans l'erreur, Satan vous tient liés à tout jamais. Que fut devenue la chrétienté, il y a trois siècles, si votre maxime eût été suivie par tous les catholiques romains ? Que fût devenu le monde, il y a dix-huit cents années, si elle l'eût été par tous les juifs et par tous les païens ? Essayez donc de l'étendre aux intérêts de ce monde, à la science, au commerce, à l'industrie, à la civilisation ; et, au nom du respect filial, obligez-vous à prendre, pour tel voyage qui se fait en quelques heures, pour tel message qui se transmet en quelques secondes, les jours qu'il eût réclamés il y a cinquante ans, ou les semaines qu'il eût absorbées il y a un siècle ou deux ! Un préjugé *ridicule* ; car, sans compter que c'est peu de

dire que la religion de vos ancêtres peut n'être pas celle des miens, d'où résulterait cette conséquence étrange que ma vérité peut être votre erreur ; il faut ajouter, ce qui est plus étrange encore, que votre vérité à vous peut être votre erreur à vous, puisque vous avez aïeux et aïeux, qui ont professé des croyances diverses en des temps divers. Vous trouveriez parmi vos pères, en remontant de génération en génération, non seulement des protestants de sentiments contraires, mais des catholiques, et en reculant toujours des juifs, ou des païens. Ne pouvant donc être à la fois d'accord avec tous vos pères, qui ne sont pas d'accord entre eux, qui fixera, je vous prie, le siècle, la génération, l'année à laquelle votre piété filiale doit s'arrêter ? Tout cela est trop élémentaire pour mériter de nous retenir ; mais voici une dernière considération moins saillante et plus sérieuse : le préjugé que je combats est *contraire à soi-même* ; car, sous couleur d'honorer la mémoire de vos devanciers, il lui fait une mortelle injure.

Le degré de lumière religieuse où un homme est parvenu n'offre pas à lui seul la mesure exacte de son état spirituel : il faut tenir compte aussi des ressources, des secours, des occasions dont il a joui ; car tout cela entre dans le jugement de Dieu. Vos pères, dites-vous, s'en sont tenus à certains principes, et vous ne voyez pas de raison pour vouloir faire mieux qu'ils n'ont fait. Mais vos pères ont-ils possédé les mêmes ressources que vous, reçu les mêmes secours, trouvé les mêmes occasions, en d'autres termes, vécu dans le même temps ? Ils ont été fidèles peut-être à leur lumière en croyant ce qu'ils ont cru, et vous ne le seriez pas à la vôtre en croyant la même chose. Que sais-je ? (car loin de nous de juger nos pères ! le jugement est à Dieu,) ils seront absous peut-être dans leur foi mêlée d'erreur, parce que le « Dieu qui sonde les cœurs et les reins » les a vus cherchant la vérité sans intérêt ni prévention ; et ce même Dieu pourra vous condamner dans cette même foi, parce que, subordonnant cette vérité sainte à vos attachements personnels, vous n'aurez été préoccupés que d'un aveugle désir d'imiter vos pères ; ou plutôt, parce que fidèles à leurs maximes, mais in-

fidèles à leurs exemples, vous les aurez d'autant moins imités que vous les aurez copiés plus scrupuleusement, je devrais dire plus servilement. Que dis-je ? et qui sait si vos pères eux-mêmes ne seront pas les premiers à approuver cette condamnation, pour venger l'indigne abus que vous avez fait de leur nom ? Je les suppose se relevant pour un jour de leurs tombeaux, revisitant cette terre, rentrant dans les maisons et dans les églises qu'ils fréquentèrent autrefois, et vous y voyant, vous leurs enfants, placés en présence de tant d'instructions, de tant d'avertissements, de tant d'appels, que la miséricorde du Seigneur prodigue à ce siècle favorisé : que feront-ils à cette vue ; oui, que feront-ils ? Comment profiteront-ils de ces courts moments qui leur sont laissés pour vous entretenir ? A vous entendre, les voici qui vont se jeter au travers de votre chemin, et vous conjurer par tout ce que vous avez de tendresse et de respect pour eux de ne pas vous séparer d'eux, et d'errer avec eux plutôt que de répondre à des grâces qui ne leur sont point tombées en partage. . . C'est donc là ce que vous appelez vénérer leur mémoire ? Et moi j'appelle cela lui faire une mortelle injure ! Et moi, si je prêtais à mes aïeux ces sentiments jaloux, personnels, impies, je croirais leur accorder moins de charité que Jésus-Christ n'en accorde à ce riche damné de la parabole, qui prie Abraham d'envoyer Lazare dans la maison de son père, pour rendre témoignage à ses cinq frères, « et les empêcher de venir où il est ! » Mon fils, prends garde à ton âme ! Vois que de grâces Dieu t'a prodiguées. Nos jours furent moins heureux. . . Dieu est le juste juge de tous³. Souviens-toi qu'à celui qui a plus reçu, il sera plus redemandé ; et songe à répondre à sa miséricorde à force de foi, de fidélité, d'obéissance ; – voilà le langage que je m'attendrais à recueillir de la bouche de ces témoins vénérés. Mais, au reste, quoi qu'ils pussent dire, et quoi qu'ils pussent faire, je me souviendrai de ce qui est écrit. « Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi ; » et en rendant à mes pères ce que je dois à mes pères, je réserverai à Dieu

³Galates 6.5

ce que je ne dois qu'à Dieu. Je le sais trop : c'est en vain que je l'honorerais, en recevant « des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes. »

IV. *La tradition de la raison propre.* – Dans ce cercle d'enseignements qui va se resserrant de plus en plus, nous venons enfin à nous-mêmes. Tous les enseignements humains provenant d'autrui écartés, il reste l'enseignement humain provenant de nous-mêmes, *l'enseignement de la raison propre*, qui peut nous être en piège à son tour, et contre lequel nous avons à nous prémunir. Nous avons pu être trompés par la multitude, par l'Église, par la famille : nous pouvons aussi nous tromper nous-mêmes ; et cette dernière erreur, d'autant plus difficile à éviter que nous la porterions avec nous, serait sans appel, si nous ne prenions pour guide souverain la Parole de Dieu. Un jour, il m'en souvient, dans une assemblée où l'on cherchait à déterminer la vérité religieuse, quelqu'un s'écria : « Mais enfin, entre les systèmes, entre les prédications contraires, que faut-il croire ? » De deux personnes présentes, l'une répondit : « Il faut croire *soi* ; » l'autre : « Il faut croire *Dieu*. » Ces deux mots résument, en les opposant, le rationalisme et la foi.

Il y a un rationalisme déclaré et complet, qui se fait honneur de son nom, et qui avoue ne croire que *soi* ; le rationalisme philosophique, qui ne reconnaît point de révélation. La chaire chrétienne n'a guère à s'en occuper, parce qu'elle n'a pas à sa portée ceux qui le professent ; c'est ailleurs qu'il faut les chercher. Mais il y a un autre rationalisme, qui répudie son nom et qui prétend concilier le *croire soi* avec le *croire Dieu* ; le rationalisme biblique, qui reconnaît la révélation, qui reçoit l'Écriture pour la Parole de Dieu et qui tout ensemble subordonne son enseignement à celui de la raison propre, rejetant tout ce qui la choque et ne retenant que ce qu'elle approuve. Ce rationalisme-là, nous le trouvons partout sur notre chemin ; et vraisemblablement, si les pensées de tous ceux qui sont assis devant moi venaient à être mises à découvert, nous le trouverions au fond du cœur

d'un trop grand nombre et à la base de leur religion. Que d'hommes, que de chrétiens, que de protestants lisent la Bible dans cet esprit, sans peut-être s'en rendre compte à eux-mêmes ! Et pourtant, entre ce rationalisme-là et l'autre, la différence est plus dans les mots que dans les choses ; car « nul ne peut servir deux maîtres ; » entre ces deux témoins, la Bible et la raison propre, il faudra toujours, ne fût-ce que pour les cas de conflit (réel ou apparent), donner à l'un contrôle sur l'autre ; et une fois cette question capitale résolue en faveur de la raison propre, c'est elle qui sera chargée de décider finalement toutes choses, de les ajuster entre elles et de leur imprimer son esprit et son image, alors même que, par je ne sais quel respect conventionnel, elle s'abstiendrait de les marquer de son nom. La Bible dira que l'homme est asservi au péché et « insensé, rebelle, désobéissant ; » mais la raison propre ne trouvera rien en soi qui réponde à de si sombres tableaux ; le nom de pécheur sera conservé, mais dans une interprétation qui l'efface. La Bible dira que Dieu nous sauve « gratuitement par grâce, » mais la raison propre ne saurait dénier tout mérite à nos œuvres ; le nom de Sauveur sera conservé, mais avec une interprétation qui l'efface. La Bible dira que Jésus « a souffert, lui juste, pour nous injustes ; » mais la raison propre ne veut pas que l'innocent souffre à la place du coupable : les noms de rédemption et de sacrifice seront conservés, mais avec une interprétation qui les efface ; et de même de tout le reste. Ainsi se forme je ne sais quelle doctrine mixte et équivoque, flottant entre la Parole de Dieu et l'enseignement de l'homme, plus près de celle-là par le langage, de celui-ci par le fond des choses, au reste ne se décidant ni pour l'un ni pour l'autre, ne donnant satisfaction ni à la foi ni à la raison, et l'emportant moins en lumière et en piété sur le rationalisme philosophique, qu'elle ne lui cède en franchise, en simplicité et en conséquence.

Juste châtement pour avoir élevé la raison propre au niveau, au-dessus même de la raison divine, qui nous parle dans les Écritures. Les Écritures nous ayant été données de Dieu pour suppléer, par une lumière céleste,

ce qui manque à notre lumière naturelle nous deviennent inutiles si nous prétendons les soumettre à un contrôle humain quel qu'il soit, même intérieur. C'est traiter la Parole de Dieu comme si elle n'était pas la Parole de Dieu ; c'est faire de la raison propre un usage pour lequel elle ne nous a point été donnée. Sommes-nous en doute si Dieu a parlé ? Il faut alors vérifier les pouvoirs de l'Écriture ; et cette vérification ; qui ne peut être confiée qu'à la raison, n'a rien qui en dépasse la portée. Examiner un livre et le comparer avec d'autres, discuter des faits historiques tels que les miracles, rapprocher une prophétie de l'événement où elle doit avoir été accomplie, peser la valeur morale ou historique des témoignages, apprécier même le caractère surhumain de la parole ou de la vie de celui qui s'appelle le Fils de Dieu : pour tout cela la raison est compétente, et cette « lampe de l'Éternel qui sonde les choses les plus profondes⁴ » ne saurait appliquer sa vive lumière à aucune investigation ni plus légitime, ni plus digne d'elle. Mais une fois convaincue que Dieu a parlé, soit par la bouche de Jésus-Christ, soit par la plume de ses apôtres et des prophètes, cette même raison, pour être raisonnable, doit s'arrêter devant cette Parole céleste, l'écouter avec respect, avec foi, et recevoir sans réserve le témoignage qu'elle rend de ce monde invisible du sein duquel elle procède, mais que nous n'avons ni vu ni connu et qui, sans elle, nous serait demeuré à jamais étranger. Que si le témoignage qu'elle en rend contredit ou paraît contredire les notions, qui seraient mieux appelées des conjectures, que la raison propre avait essayé de s'en former, eh bien ! dans ce conflit suprême où il faut de toute nécessité que l'un des deux cède à l'autre, ou notre raison à la Parole de Dieu, ou la Parole de Dieu à notre raison, osons le dire sans détour, c'est à notre raison de céder ; « parce que Dieu est plus grand que nous et connaît toutes choses. » Cela même est la preuve que notre raison s'est fourvoyée et, réforme pour réforme, il serait par trop superbe et par trop déraisonnable de balancer entre réformer l'Esprit de Dieu par notre esprit, ou notre

⁴Proverbes 20.27

esprit par l'Esprit de Dieu. Dieu a parlé : ce qu'il a dit est la vérité ; et si je ne puis la recevoir, je demanderai à Dieu de changer mon cœur ; car, pour n'être pas reçue de moi, la vérité n'en demeure pas moins la vérité. Je ne me dissimule pas en parlant de la sorte, mes frères, les objections spécieuses, sérieuses, sincères, que cette doctrine va rencontrer chez plusieurs. Dieu me fera-t-il la grâce de les dissiper ? Je l'essayerai du moins, dans la foi et en peu de paroles. Les trois objections principales présentées au nom de la philosophie, du catholicisme et du protestantisme, peuvent se résumer en trois mots : autorité, interprétation, libre examen.

Autorité. « Vous admettez, me dit le philosophe ou le rationaliste, une autorité extérieure (ou, comme on dit aujourd'hui, objective), qui domine votre sentiment personnel (ou subjectif). C'est faire, en principe, ce que fait l'Église romaine ; seulement son autorité à elle réside dans un corps, l'Église, et la vôtre réside dans un livre, l'Écriture. Pour l'un et pour l'autre le sentiment personnel se soumet à une *affirmation* étrangère qu'il n'a pas instituée, qu'il ne peut pas contrôler, et qu'il est tenu, en cas de conflit, d'accepter de préférence, ou même en opposition à la voix intérieure. » – Jusque-là nous sommes d'accord ; mais le philosophe poursuit : « Cela est contraire, non seulement au droit imprescriptible de la conscience humaine, mais à une saine notion de la foi. La foi, pour mériter son nom et pour faire son office, veut être personnelle. Or, elle ne peut l'être qu'à la condition qu'elle aura été librement examinée, jugée et adoptée par notre sentiment intérieur ; en d'autres termes, à la condition qu'elle ne sera pas une foi d'autorité. » C'est ici que nous nous divisons. Je soutiens, au contraire, que la foi peut être personnelle tout en commençant par la soumission à une autorité extérieure, si cette autorité est celle de Dieu ; et j'ajoute qu'il est inhérent à la notion de foi qu'elle commence de cette manière. Pour commencer par cette dernière pensée, qui est ici le point vital, qu'est-ce que la foi ? « La foi est substance des choses espérées, démonstration des choses non vues » (Hébreux 11.1 ; version litté-

rale). Croire, c'est admettre une chose future comme si on la tenait, une chose invisible comme si on la voyait ; mais l'admettre, sur quel fondement ? Sur le *témoignage de Dieu*, reçu comme principe suprême de la vérité, et, en cas de conflit, comme juge souverain des controverses, de telle sorte que l'*ultima ratio* du croyant pour croire ce qu'il croit, c'est que Dieu l'a dit. Voilà la foi, *la foi en Dieu*, la foi telle que l'entendent l'Écriture, les prophètes, les apôtres, Jésus-Christ. Que si vous admettez le futur et l'invisible sur le témoignage de votre sentiment intérieur ; si vous faites de ce sentiment intérieur le principe ou le critère suprême de la vérité, et, en cas de conflit, le juge suprême des controverses ; si votre *ultima ratio*, pour croire ce que vous croyez, c'est que vous le trouvez écrit en vous-même, votre foi est *la foi en vous*, non en Dieu ; c'est une foi qui n'est pas la foi selon l'Écriture, ni selon Jésus-Christ. Si cela n'était pas clair de soi-même, les preuves abondent dans l'Écriture. Prenons l'exemple de foi qu'elle cite le plus fréquemment : celui d'Abraham. Abraham croit que Sara lui donnera un fils : pourquoi ? Trouvez, si vous le pouvez, une autre raison à Abraham pour attendre son Isaac, que celle qui est indiquée par saint Paul : Dieu l'a dit : Dieu l'a promis (Romains 4.20-21). Eh bien ! c'est le même genre de foi que nous devons appliquer, selon le même apôtre, dans le même endroit, pour croire à la vertu salutaire de la mort de Jésus-Christ et de sa résurrection. Nous croyons que l'une garantit notre pardon et l'autre notre justification, parce que Dieu l'a dit par son Fils ou par l'Écriture, peu importe, pourvu que nous soyons assurés que Dieu a parlé. L'erreur de l'Église romaine n'est pas en ce qu'elle réclame une foi de soumission à l'autorité : elle est en ce qu'elle substitue à l'autorité divine, qui a seul droit à notre foi, une autorité humaine, celle de l'Église, qui n'a pas droit à notre foi, parce que Dieu ne l'a instituée nulle part dépositaire infaillible de sa vérité. C'est une erreur de fait, non de principe ; nous maintenons le principe en l'appliquant à un fait vrai, Jésus-Christ et l'Écriture, choisis de Dieu pour dépositaires infaillibles de la vérité. Que si l'on demande comment une foi de soumission à l'autorité peut être une foi personnelle, nous

répondons qu'elle le peut si l'autorité à laquelle on se soumet est celle de Dieu. Car alors celui auquel nous rendons « l'obéissance de la foi, » comme l'appelle significativement saint Paul (Romains 1.5), est aussi celui qui peut opérer dans nos cœurs pour tourner le témoignage extérieur en sentiment intérieur et la soumission en conviction ; et le Saint-Esprit qui parle par Jésus-Christ ou dans le livre, est le même Saint-Esprit qui nous assimile et nous approprie ce que nous avons commencé par recevoir sur leur témoignage ; nous l'assimile et nous l'approprie d'autant mieux, que nous l'avons reçu, sur ce témoignage, avec une confiance plus simple et plus enfantine. Quand j'ai cru, sur le témoignage du Saint-Esprit, que la mort de Jésus est acceptée de Dieu en sacrifice pour mes péchés, le Saint-Esprit me donne une intelligence spirituelle et une assurance intérieure de ma rédemption telle, que je ne puis pas plus douter que ma paix ne soit faite avec Dieu par Jésus-Christ, que je ne puis douter de mon existence. Rien de semblable pour ceux qui acceptent l'autorité de l'Église romaine ; parce que Dieu, n'ayant pas institué cette autorité, n'en scelle pas les décisions dans le cœur par le Saint-Esprit ; d'où il suit que Rome, dépourvue de cette action sur les cœurs, qui est propre au Saint-Esprit, ne saurait jamais inspirer une foi personnelle, au vrai sens du mot, même à ses adeptes les plus sincères, les plus persuadés. Le pape peut bien exiger de Fénelon qu'il brûle son livre ; mais il ne peut pas changer, par une influence directe, sa persuasion intérieure. – En résumé, nous répondons au philosophe, sur ce premier point, que notre foi, soumise au témoignage du Saint-Esprit dans le livre et appliquée personnellement par le témoignage du Saint-Esprit dans les cœurs, est la seule foi qui mérite son nom, et un hommage dû par l'intelligence de la créature à l'intelligence du Créateur.

Interprétation. Le catholique romain vient à son tour et dit : « Vous avez beau faire, vous n'échappez pas plus que nous à ce que vous appelez l'autorité humaine. En accordant que l'Écriture, à la différence de l'Église, soit revêtue d'une autorité divine, cette Écriture veut être interprétée, et l'ex-

périence prouve qu'elle peut l'être en sens divers. Or, cette interprétation étant donnée par des hommes faillibles, selon vous, le témoignage de Dieu sur lequel votre foi repose, risque d'être faussé, et ne peut vous prêter un appui sûr et solide. » Cette objection est spécieuse, mais elle n'est rien de plus. Maniée par un adversaire habile et qui ne cherche qu'à nous embarrasser, elle a de quoi nous embarrasser en effet, je ne fais aucune difficulté de le reconnaître ; mais présentée par un esprit sincère et qui n'aspire qu'à la vérité, elle tombera devant une distinction toute simple et devant l'évidence des faits. Comme il y a dans le corps humain certaines parties si essentielles à la vie, qu'un homme ne saurait en être privé sans mourir, telles que la tête ou le cœur, tandis qu'il y en a d'autres, telles qu'une jambe ou un bras, qui peuvent être retranchées sans que la vie ni la santé même en soit compromise, il y a aussi dans la foi chrétienne des *articles fondamentaux*, en dehors desquels il n'y a pas de christianisme possible, et des *articles accessoires*, que l'on peut admettre ou rejeter sans que la vie éternelle ou la vie spirituelle soit engagée dans le débat. Il ne faut pas m'opposer que toute vérité est importante et que toutes les vérités se tiennent. Cela est parfaitement vrai ; mais autre chose est que toutes les vérités soient importantes, autre chose qu'elles le soient toutes également ; autre chose est aussi que toutes les vérités se tiennent, autre chose est que le lien par lequel elles sont unies nous soit parfaitement connu. Aussi tout le monde, dans la pratique, fait la distinction des points fondamentaux et des points accessoires, à commencer par ceux qui la nient en théorie. Et cette distinction existant devant Dieu comme devant les hommes, voici ce qui est arrivé et ce que l'on devait attendre de la fidélité de Dieu : sur les articles fondamentaux, la Parole de Dieu a répandu une lumière vive et abondante qui les rend accessibles à tous, même aux plus petits et aux plus simples, je devrais dire peut-être surtout à ceux-là ; et ce n'est que sur les articles accessoires qu'elle a laissé subsister des voiles, que Dieu lèvera dans son temps, et au travers desquels tous les yeux ne découvrent pas exactement les mêmes objets, dirai-je ? ou les mêmes contours. Dès lors, la difficulté d'interpréta-

tion, difficulté très réelle, s'applique aux seconds, mais ne s'applique pas aux premiers. Qu'il s'agisse de savoir ou ce que signifie le fameux passage de 1 Pierre 3.18-21, ou quelle place respective les diacres, les anciens et les pasteurs doivent occuper dans l'Église, ou même qui entre le mieux dans l'esprit de l'institution du baptême, ceux qui l'administrent aux enfants des croyants ou ceux qui le réservent aux adultes devenus croyants : ce sont des questions d'interprétation, qui pourront être résolues en sens opposés par des esprits également droits, par des cœurs également soumis ; d'où naîtra une diversité de vues qui, tout en exerçant la charité et l'humilité des individus, entrera à sa manière dans la place et dans la mission que Dieu a voulu faire aux Églises. Mais quand il s'agira de savoir si nous avons mérité la condamnation par nos œuvres mauvaises, ou si Jésus-Christ est Dieu venu en chair pour nous sauver, ou si nous pouvons être régénérés autrement que par le Saint-Esprit, non, ce n'est pas une question d'interprétation ; c'est une question de droiture d'esprit, de soumission de cœur ; et qui dit accepter l'Écriture pour la Parole de Dieu et n'y voit pas l'homme perdu, Jésus-Christ Dieu rédempteur, le Saint-Esprit régénérateur, nous n'avons pas à le juger, mais il est en contradiction palpable avec lui-même, disant et ne disant pas, croyant et ne croyant pas, recevant ce qu'il rejette et rejetant ce qu'il reçoit. Si donc on veut s'engager dans les questions nombreuses et curieuses de la théologie, il sera juste de se souvenir qu'il y a des interprétations diverses, de respecter cette diversité consciencieuse et d'éviter, dans ces matières, le ton de l'affirmation absolue : sur ce terrain donc on ne trouvera pas un appui parfaitement sûr et solide. Mais aussi, sur ce terrain, cet appui n'est pas indispensable, parce que ce n'est pas le terrain qui sert de base au salut et à la vie de nos âmes. Mais si l'on se borne à décider les questions, ou plutôt, car à le bien prendre, il n'y en a qu'une, la question de la foi, on pourra hardiment affirmer que Dieu, a parlé et qu'il a dit telle et telle chose, sans se préoccuper d'interprétations divergentes et sans encourir le reproche de se reposer sur une autorité humaine, attendu que là il y a lieu à croire, non à interpré-

ter. La difficulté est dans le cœur et le Saint-Esprit la lève. En voulez-vous la preuve dans un fait historique ? Au seizième siècle, quand l'Esprit de Dieu a rappelé la chrétienté égarée aux sources primitives et pures de sa foi, et qu'il s'est formé presque à la fois plusieurs Églises nouvelles qui y sont venues puiser à l'envi, mais sans concert, mais séparées de lieu, d'intérêt, de conduite, qu'y ont-elles trouvé ? des résultats à quelques égards divers pour l'exégèse, pour la discipline, pour la doctrine même du baptême ou de la Cène ; – mais pour l'homme perdu, pour Dieu Sauveur par grâce, pour Jésus-Christ Dieu rédempteur, pour le Saint-Esprit régénérateur, toutes, toutes les mêmes choses, si bien que qui en entend une seule les a toutes entendues. Voilà ce que je réponds, ce que l'histoire répond, ce que Dieu répond au catholicisme romain qui prétend nous ramener de l'autorité divine à l'autorité humaine, par la nécessité d'interpréter.

Mais l'objection la plus vulgaire reste encore, celle du protestant : *Libre examen*. « Par ce contrôle de la raison propre sur l'enseignement de l'Écriture, que vous nous reprochez au nom de la foi due à la Parole de Dieu, que faisons-nous autre chose que d'appliquer le principe du libre examen, conquis et proclamé par les réformateurs ? Si nous recevions, d'autorité, le témoignage de l'Écriture, sans le soumettre à notre intelligence personnelle ; si, par cela seul que cela est écrit dans le livre, nous admettions, écrit ou non dans nos cœurs, que le juste a souffert pour le coupable ou que le péché sera puni d'une peine éternelle, serions-nous encore protestants ? » Assurément, et c'est alors que vous vous montreriez protestants en réalité. Vous faites ici une confusion étrange, pour avoir pris un même terme dans deux acceptions différentes. Autre est la liberté d'examen réclamée par les réformateurs, autre la liberté d'examen que vous exercez sur la foi de certains docteurs modernes. Entre ces deux libertés il n'y a de commun que le nom : les choses sont toutes différentes, elles sont toutes contraires. Les réformateurs disaient : Examinez librement ; n'accordez pas aux papes et aux conciles une soumission que vous ne devez

qu'à Dieu ; ne mettez aucun homme entre sa Parole et vous ; *lisez* et *croyez*. Les novateurs disent : Examinez librement, n'accordez pas à l'Écriture une soumission que vous ne devez qu'à votre intelligence personnelle ; ne suivez son enseignement qu'après l'avoir reconnu conforme à celui de votre propre esprit ; *lisez* et *jugez*. Les réformateurs n'entendaient, vous déclarer libres qu'à l'égard des influences humaines, et c'était pour vous assujettir sans réserve aucune aux décisions de la sainte Écriture ; les novateurs vous déclarent libres à l'égard de la Parole de Dieu, et c'est pour vous renvoyer sans appel à votre jugement personnel. Par la liberté d'examen des réformateurs, on passait de l'autorité humaine à l'autorité divine ; par la liberté d'examen des novateurs, on revient de l'autorité divine à l'autorité humaine, avec cette seule différence que l'autorité humaine secouée par les réformateurs, était celle des évêques, et que l'autorité humaine rétablie par les novateurs est celle de la raison individuelle. Mais cette différence importe peu : que l'autorité humaine siège au dehors ou au dedans, on substitue toujours l'homme à Dieu ; on invoque la Réforme et l'on fait une contre-réforme... Ce n'est pas ce que vous voulez : mais sachez, ce que vous faites ou plutôt ce qu'on fait de vous ; cessez enfin « de vous laisser emporter à tout vent de doctrine, par la tromperie des hommes, et par leur habileté à séduire artificieusement. » (Éphésiens 4.14). Voulez-vous répudier les principes de la Réformation prendre une autre règle de foi que l'Écriture, et vous abandonner sans défense à toutes les erreurs qui pourront monter dans votre esprit ? Vous n'avez qu'à continuer comme vous avez fait jusqu'ici. – Mais si vous voulez être protestants, protestants à la manière de Calvin et de Luther, souvenez-vous que si nul n'a été plus indépendant que ces grands hommes, de l'enseignement de l'homme, nul n'a été plus soumis que ces hommes de Dieu à l'enseignement de Dieu. Imitiez-les en courbant la tête et en mettant la main sur la bouche, en croyant dès que Dieu a parlé. Autrement, c'est peu de déroger au nom protestant, « c'est en vain que vous honorez Dieu, enseignant des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes. »

Allez donc, mes chers frères, et serrez dans votre cœur l'avertissement que vous donne Jésus, condamnant les traditions des pharisiens. Cet avertissement, et tout mon discours revient à ce seul point : tenir la Parole de Dieu haut élevée, « pour que votre foi soit, non dans la sagesse des hommes, mais dans la puissance de Dieu » (1Corinthiens 2.5). C'est ici le fondement de la vraie foi : croire Dieu ; et puisque Dieu nous a parlé, croire Dieu, c'est croire sa Parole ; et puisque sa Parole est déposée dans les Écritures, croire cette Parole, c'est croire les Écritures. Qu'elles règnent donc sur nous avec une autorité souveraine et sans partage ! Que tout se taise, que tout s'abaisse, que tout se ploie devant elles, et que nul enseignement d'homme ne présume se placer à côté d'elles ! Alors seulement vous serez entièrement exempts du levain du pharisaïsme et de l'esprit de tradition.

Eh bien ! mes chers frères, est-ce ainsi que vous recevez les Écritures ? Inquiétez-vous de le savoir ; c'est une matière où l'illusion est facile et commune. Il est plus d'un maître qui trop aisément usurpe auprès de nous les droits de Dieu et de sa Parole. Il y en a quatre, qui résident partout, et dont la domination est d'autant plus pernicieuse qu'elle est moins aperçue ; leurs noms sont : *Multitude, Église, Famille, Raison propre*. Rentrez en vous-mêmes. Ce que vous croyez, pourquoi le croyez-vous ? Le croyez-vous parce que tout le monde le croit ? Vous avez pour maître la multitude, c'est en vain que vous honorez Dieu ! Le croyez-vous parce que vos pasteurs l'annoncent ? Vous avez pour maître l'Église, c'est en vain que vous honorez Dieu ! Le croyez-vous parce que vos pères vous l'ont transmis ? Vous avez pour maître la famille, c'est en vain que vous honorez Dieu ! Le croyez-vous parce que votre raison vous le dit ? Vous avez pour maître la raison propre, c'est en vain que vous honorez Dieu ! Vous tous, qui vous reconnaissez à ces traits, arrêtez-vous, rebroussez chemin, revenez aux Écritures pour revenir à Jésus-Christ !

Car, après tout, ce n'est pas les Écritures que nous prêchons : c'est Jésus-Christ par les Écritures. L'Écriture rend à Jésus-Christ le témoignage

qu'elle reçoit de lui ; Jésus-Christ glorifie l'Écriture, et l'Écriture glorifie Jésus-Christ ; Jésus-Christ vous apprend à dire : L'Écriture seule, et l'Écriture vous apprend à dire : Jésus-Christ seul. – « Jésus-Christ seul, » dernière parole que l'on recueille de la bouche mourante de Pomaré, le premier roi d'Otaïhi converti à la foi chrétienne. Jésus-Christ seul : c'est aussi la dernière parole de ce discours, dans laquelle je veux que vous vous reposiez avec moi. Jésus-Christ seul : c'est ce que je veux, tout ce que je veux, pour vous comme pour moi-même. Seul, dans votre foi ; seul, dans vos œuvres ; seul, dans votre vie ; seul, dans votre mort ; pour qu'il soit seul aussi dans votre éternité, et que, dans ce jour sans lever et sans déclin, où toute lumière sera de Dieu et toute gloire à Dieu, les échos des voûtes célestes ne recueillent de votre bouche et ne se renvoient les uns aux autres d'autre nom que Jésus-Christ seul, Jésus-Christ seul ! Amen.

JÉSUS-CHRIST BAPTISÉ

ou

LA TRINITÉ

« Et quand Jésus eut été baptisé, il sortit aussitôt hors de l'eau ; et voilà, les cieux lui furent ouverts, et Jean vit l'Esprit de Dieu descendant comme une colombe, et venant sur lui ! Et voilà une voix du ciel disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai pris mon bon plaisir. »

(Matthieu 3.16-17)

Prenant pour guide la règle de foi que nous avons reçue des mains de Jésus-Christ, la Parole de Dieu, nous tâchons d'en recueillir la doctrine du salut, ramenée à ses éléments les plus essentiels, sous leur forme la plus populaire.

J'ai cru ne pouvoir mieux répondre à ce double besoin de solidité dans le fond et de simplicité dans la forme, qu'en cherchant l'unité de ces discours en Jésus-Christ lui-même, et en Jésus-Christ contemplé historiquement, à peu près comme le fait le Symbole des Apôtres. Les faits de Jésus-Christ, ce sont les vérités du salut, telles que Dieu les a proposées lui-même à la foi des peuples, assez substantiellement pour contenter les esprits les plus éclairés, assez naturellement pour s'accommoder aux plus

simples. La Trinité, c'est le fait de sa naissance et de son baptême ; le péché originel, c'est le fait de cette humanité malade qui se presse autour de lui pour être guérie ; le jugement éternel, c'est le fait de la séparation que fait la parole qu'il annonce entre qui la reçoit et qui la rejette ; l'expiation du péché, c'est le fait de sa mort offerte en sacrifice ; la vie éternelle promise aux croyants, c'est le fait de sa résurrection, le déclarant « Fils de Dieu, Prince et Sauveur ; » le ciel ouvert et assuré à leur espérance, c'est le fait de son ascension et de son retour auprès du Père ; la régénération et la vie nouvelle, c'est le fait du Saint-Esprit qu'il reçoit du Père et qu'il répand dans les siens ; et la grâce toute gratuite par laquelle nous sommes élus, c'est le fait de l'envoi de l'Homme-Dieu au sein de l'humanité révoltée contre Dieu. Aussi, en rappelant les faits principaux de Jésus-Christ, je viens de nommer dans leur ordre les titres des discours dont cette série doit se composer.

Commençons donc aujourd'hui par jeter un coup d'œil sur Jésus-Christ, tel qu'il s'offre à nous durant cet intervalle qui sépare sa naissance de son baptême, avant d'entrer dans l'exercice de son ministère. Tandis qu'il se prépare pour son œuvre, faisons connaissance avec sa personne ; avant de demander à sa carrière ce qu'il vient faire, demandons à ses débuts qui il est. La réponse est partout dans le cours de ces trente années ; mais elle est plus spécialement dans ses deux termes, sa naissance qui les ouvre et son baptême qui les clôt : Jésus est le Fils de Dieu. Pénétrons : comme *Fils* de Dieu, il se caractérise par le rapport qu'il soutient, d'une part, avec *le Père* ; de l'autre, avec *le Saint-Esprit*. Dans sa naissance, ce Fils vient au monde, appelé du nom de Dieu *son Père*, parce qu'il a été conçu *du Saint-Esprit* (Luc 1.31-32, 35). Puis, dans son baptême, nous le voyons, du sein des cieux ouverts sur sa tête, proclamé *Fils*, et par *le Saint-Esprit* qui revêt une image visible pour descendre et se poser sur lui, et par *le Père* qui fait entendre sa voix, disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » Cette scène mystérieuse et solennelle de mon texte, par laquelle Jésus est inauguré pour son minis-

tère, de quoi m'appelle-t-elle à vous occuper, si ce n'est de *la Trinité* ?

La Trinité : à ce nom, je crois voir un nuage s'élever entre vous et moi. Je vous avais promis de la religion : ne vous donné-je pas de la théologie ? N'est-ce pas de la théologie, et de la théologie la plus abstruse, que la Trinité du symbole de Nicée : « un seul Dieu en trois personnes, coéternelles, consubstantielles et coégales ; en qui l'on doit vénérer la trinité dans l'unité, et l'unité dans la trinité, etc. » Le nom même de cette doctrine n'est-il pas théologique, puisqu'il ne se trouve nulle part dans l'Écriture, et qu'il ne se rencontre pour la première fois que plusieurs siècles après l'ère chrétienne ?

Reconnaissons une certaine mesure de vérité dans ces deux remarques, et tenons-en compte. Je dis plus : félicitons-nous de les rencontrer dès le début sur notre chemin, pour nous contenir dans la simplicité de la prédication évangélique.

Oui, le mot Trinité est dû, non à l'Écriture, mais à de pieux docteurs des premiers temps de l'Église ; et ce n'est guère que vers le commencement du troisième siècle qu'il s'établit dans la langue religieuse, où le concile de Nicée achève de le fixer (325). Ce n'est pas un motif de défiance, s'il n'est, comme on peut l'affirmer, qu'un terme heureusement choisi pour donner une expression à la fois exacte et concise à une vérité enseignée par l'Écriture. Les mots *péché originel*, ou *incarnation*, ne sont pas non plus empruntés à l'Écriture, mais ils ne renferment ni plus ni moins que ce qu'elle dit elle-même, quand elle fait remonter le péché à *l'origine* du genre humain (Romains 5.12, etc.), ou quand elle nous montre « la Parole de Dieu faite chair » (Jean 1.14). Au reste, ce ne sont pas les mots qui importent, ce sont les choses. Comme je serais prêt à abandonner les mots *péché originel* et *incarnation*, tout commodes que je les trouve, s'ils blessaient quelque conscience trop scrupuleusement restreinte aux seules expressions des apôtres et des prophètes, je le suis également à faire pour une raison semblable, le sacrifice du mot *Trinité*, et à m'en tenir avec l'Écriture à un Dieu Père, Fils et

Saint-Esprit, sans chercher un nom général qui mette à la fois en saillie ce que les trois ont de commun et ce qu'ils ont de divers. Je tâcherai donc de ne pas faire usage du mot *Trinité* ; je n'ose pourtant promettre qu'il ne viendra pas de temps en temps sur mes lèvres : il dit tant à mon intelligence ! il est si cher à mon cœur !

Oui, encore, et ceci est plus essentiel à observer, les définitions exactes, les explications précises de la Trinité, qui ont été tentées soit par les théologiens, soit par les assemblées ecclésiastiques, ont parfois dépassé, je ne dis plus seulement le langage des Écritures, mais la portée même de leur enseignement ; par où l'on s'est exposé, soit à fausser la simplicité de la doctrine, soit du moins à la compromettre en l'engageant dans les fluctuations et les incertitudes de la philosophie, au lieu de l'accepter, comme une révélation pure et simple, sur le seul témoignage de Dieu, et avec les seuls développements que Dieu a fournis. Cette observation s'applique au langage du Symbole de Nicée, qui vient d'être rappelé ; celui de la Confession de La Rochelle et des autres confessions protestantes, plus simple et plus gardé, ne l'est pas encore assez à mon gré pour l'exposition toute religieuse que j'ai à cœur de vous présenter ici. Laissons, vous et moi, ces développements humains de la vérité divine ; et restons-en, dans l'esprit du petit enfant, à la doctrine de l'Écriture, revêtue du langage de l'Écriture. Combien de préventions contre la vérité auraient été évitées, si cette précaution eût toujours été prise, disons mieux, si cette justice eût toujours été rendue à la Parole de Dieu ! Impuissance de l'homme pour le bien, élection ou prédestination, justification par la foi sans les œuvres, etc. ; combien de doctrines que repoussent, telles qu'elles leur apparaissent dans les attaques de leurs adversaires, ou dans les apologies mêmes de leurs amis, plusieurs de ceux qui les recevraient peut-être sans difficulté telles que les présente l'Écriture, si simple, si mesurée, si sainte, si vraie !

Eh bien ! que nous dit l'Écriture sur le grand mystère qui nous occupe ? Interrogeons-la ensemble ; et pour que le résultat de cet examen nous ins-

pire plus de confiance, recueillons-le séance tenante, passez-moi l'expression, de la Parole de vérité, prise sur le fait et vue du premier coup d'œil. Que si le résultat ainsi obtenu vous paraissait encore trop *théologique*, vous n'auriez à vous en prendre qu'à vous-même. Pour échapper à un christianisme trop dogmatique, il ne faut pas se jeter dans un christianisme sans doctrine ; et ce dernier mal est plus à redouter des tendances actuelles que le premier. A force de s'en tenir à la vie, au sentiment, à l'expérience en matière de foi, on s'expose à effacer la doctrine, seule base solide sur laquelle la vie, le sentiment, l'expérience puisse s'appuyer ; c'est-à-dire que pour avoir une maison mieux bâtie, on commence par en supprimer les fondements. Il y a une théologie de bon aloi, qui, sur la foi de Dieu, reçoit des doctrines très profondes, très obscures, mais très clairement révélées. C'est la théologie que l'on rencontre à chaque pas chez Jésus-Christ, chez saint Paul, chez saint Jean, à qui elle avait fait donner le nom de *théologien*, dans la simple et naïve antiquité. Cette théologie-là, par laquelle de petits enfants se trouveront, quand tous les voiles seront levés, être devenus les plus grands des philosophes sans le savoir, est celle que l'on recueille en puisant dans les Écritures, comme nous l'allons faire en ce moment : la doctrine du Saint-Esprit, dans le langage du Saint-Esprit, rien de plus, mais rien de moins. La Trinité, que nous allons ainsi étudier, ce ne sera pas la Trinité de la théologie : ce sera la Trinité du petit enfant.

Il faut reconnaître d'abord que l'Écriture parle d'un *Père*, d'un *Fils* et d'un *Saint-Esprit*, nettement distingués l'un d'avec l'autre, et pourtant étroitement unis entre eux dans l'ouvrage de notre salut. Je dis dans l'ouvrage de notre salut. Je pourrais, sans sortir du champ de l'Écriture, trouver le Père, le Fils et le Saint-Esprit déjà associés dans l'œuvre de la création (Genèse chapitre 1 ; Jean 1.1-3) ; je pourrais, remontant plus haut encore, les trouver subsistant ensemble avant la création, dès les temps éternels (Jean 1.1 ; Hébreux 13.20, etc.). Mais, fidèle à l'esprit de ces discours, je me renferme dans ce qui se rapporte directement au salut, et à ce salut pris dans

le Nouveau Testament, c'est-à-dire dans le développement achevé des révélations divines. C'est là que nous trouvons partout le Père, le Fils et le Saint-Esprit, distincts, mais unis ; unis, mais distincts ; il est impossible, en lisant l'Évangile, soit de méconnaître ce fait, soit de n'y pas voir quelque chose de très considérable. Ainsi, les voici rassemblés tous trois dans la naissance de Jésus ; ainsi, dans l'institution de notre baptême, administré « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » (Matthieu 28.19) ; ainsi, dans la résurrection du Seigneur, proclamé Fils par le Père, selon le Saint-Esprit (Romains 1.4) ; ainsi, dans l'événement de la Pentecôte, le Fils répandant sur l'Église le Saint-Esprit qu'il a reçu du Père (Actes 1.33) ; ainsi, dans la salutation apostolique : « Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, et l'amour de Dieu, et la communion du Saint-Esprit soient avec vous tous » (2Corinthiens 13.13) ; ou dans le résumé apostolique du salut : « Élus selon la prescience de Dieu le Père, par la sanctification de l'Esprit, à l'obéissance et à l'aspersion du sang de Jésus-Christ » (1Pierre 1.2).

Mais le spectacle que mon texte met sous nos yeux tient lieu de tout le reste. Voici le Fils sortant de l'eau après son baptême ; voici le Saint-Esprit descendant et se posant sur sa tête ; voici le Père rendant témoignage de ce qu'il est, son Fils bien-aimé. Désormais, Jésus-Christ homme porte au sein de l'humanité, dans sa personne visible, la doctrine du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; il ne peut faire un pas qu'elle ne marche avec lui ; elle est devenue en lui un fait historique, qui a été vu, qui a été entendu, le Père ayant pris une voix qui frappe les oreilles, et le Saint-Esprit lui-même ayant revêtu une forme qui frappe les yeux, contrairement, si je l'ose dire, au caractère propre de son action, essentiellement invisible. Quel mystère vient ici se révéler, dirai-je ? ou se cacher à nos regards ? Pénétrons-y avec respect, aussi loin que l'Écriture voudra nous conduire : nous nous hasardons sur une terre sainte ; ôtons les souliers de nos pieds.

Les trois sont distincts, nettement distincts. Distincts, de nom : puisque l'un est appelé Père, un second Fils, et le troisième Saint-Esprit ; ces noms

ne sont pas donnés indifféremment ; le Père n'est pas mis pour le Fils, ni le Fils pour le Saint-Esprit. Distincts, d'office : chacun des trois a son œuvre à part, qui n'est point celle des deux autres ; ni l'élection de grâce n'est attribuée au Fils, ni la mort de la croix au Père, ni l'une ou l'autre au Saint-Esprit (Jean 16.7). Gardez-vous de croire que les mots *grâce, amour, communion*, dans la salutation apostolique, ou les mots *prescience, aspersion de sang, sanctification*, dans le résumé apostolique du salut, soient placés à l'aventure à côté des noms qu'ils accompagnent : chacun a sa place marquée, que l'on ne pourrait changer sans confusion. Mais il y a plus encore ; distincts, de personnalité : ceci demande un peu plus d'éclaircissement.

Si les trois ne différaient que de nom et d'office, on pourrait, à la rigueur, n'y voir que trois aspects, sous lesquels Dieu se présenterait successivement à nous, nous pardonnant, nous rachetant et nous sanctifiant tour à tour. Mais nulle explication de cette nature ne saurait nous satisfaire, quand nous avons constaté, je ne dis pas dans le langage poétique de l'Ancien Testament, mais dans le langage tout simple et tout uni du Nouveau, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois personnes, je ne sais quelle autre expression donner à ma pensée ; trois personnes, désignées l'une par rapport à l'autre, et se désignant entre elles, par l'emploi de ces mots qui, dans toutes les langues, marquent la vie distincte : *moi, toi, lui* ; trois personnes, agissant, parlant, voulant, vivant enfin, chacune individuellement et pour son propre compte. C'est ici le point capital, et qui aurait de quoi nous étonner, de quoi nous confondre, si un long usage ne nous avait tellement familiarisés avec les noms Père, Fils et Saint-Esprit, que nous les prononçons sans y attacher de notion ferme et précise. Cette existence et cette action personnelle n'a pas besoin d'être prouvée pour le Père, qui, comme son nom l'indique, est le centre et l'appui de tout le reste : le Fils est son Fils ; le Saint-Esprit est son Esprit ; donner son Fils au monde, envoyer son Esprit dans l'Eglise, comment cela se pourrait-il, comment cela se concevrait-il sans une personnalité vivante ? Pour le Fils, issu du Père

dont il est la splendeur et l'image (Hébreux 1.3), les choses sont plus obscures, mais elles ne sont pas moins certaines. Si c'est un profond mystère que de savoir comment il a pu être *donné* au Fils d'avoir *la vie en lui-même* (Jean 5.26), c'est un fait incontestable que le Fils a la vie en lui-même, avec son action propre et son existence distincte (Jean 8.16-18). Le Fils qui était dans le sein du Père, vient dans le monde ; il obéit au Père et le prie, il donne sa vie et il la reprend à volonté (Jean 10.18), il quitte le monde et retourne auprès du Père : quel sens tout cela présenterait-il si le Fils n'était une personne vivante aussi réellement que le Père ? Le Saint-Esprit occupant dans les révélations divines, par la nature même des choses, une place moins saillante et moins visible que ne font les deux autres, sa vie personnelle est moins aperçue du premier coup d'œil ; mais elle ne tarde pas de se révéler au lecteur attentif de l'Évangile. « Ce Consolateur qui doit prendre de ce qui est au Fils, » et achever de « conduire ses disciples dans toute la vérité, » qui est-il ? Le Saint-Esprit (Jean 16.13-14). Celui qui dit aux disciples réunis dans Antioche : « Séparez-moi Barnabas et Saul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés, » et à Pierre dans Joppe : « Ne fais point difficulté d'aller avec ces gens-là, car c'est *moi* qui les ai envoyés » (Actes 13.2 ; 10.20) ; qui est-il ? Le Saint-Esprit. Celui qui pousse les prophètes, qui envoie les apôtres, qui parle par eux, qui leur assigne leur champ de travail, qui nous ouvre les yeux et le cœur, que nous contristons quand nous péchons, qui distribue ses dons à qui il lui plaît, qui établit les pasteurs, qui opère les miracles, qui accomplit les guérisons ? Le Saint-Esprit. Après tout cela, si le Saint-Esprit n'a pas une existence et une action personnelles, toutes les lois du langage humain sont renversées, et le plus simple, le plus vrai de tous les livres en est le plus mystique et le plus étrange. Au reste, pourquoi chercher si loin ? Ici encore, la scène historique de mon texte suffit. Ce Fils baptisé, qui est recommandé par le Père et le Saint-Esprit à la foi des peuples, ce Père qui le proclame Fils de Dieu du haut des cieux, ce Saint-Esprit qui prend une forme visible tout exprès pour le marquer du sceau auquel le Fils de Dieu devait être reconnu, que sont-ils donc,

s'ils n'ont pas, chacun, une vie distincte ? Que font-ils donc s'ils n'exercent pas, chacun, une action distincte ? Que si cela ne vous frappe pas comme moi, complétez donc le baptême de Jésus-Christ par celui que Jésus-Christ a institué pour nous et dont vous avez été baptisés vous-mêmes. Quoi ! vous avez été baptisés au nom du Père, au nom du Fils, au nom du Saint-Esprit, et le Père, le Fils, le Saint-Esprit ne seraient pas des personnes vivantes ? Coupons court. La distinction, non seulement des noms, mais des œuvres ; non seulement des œuvres, mais des personnes, entre le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, est un fait scripturaire incontestable : niez l'Écriture, si vous l'osez ; mais si vous l'acceptez, prenez-la telle qu'elle est, et rendez hommage avec elle à ces trois personnes vivantes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Toutefois, après l'avoir suivie les distinguant l'une de l'autre avec une netteté croissante, et qui ne s'est arrêtée qu'à l'existence et à l'action personnelles, suivez-la encore les unissant aussi avec une clarté croissante, et qui ne s'arrête qu'à l'unité absolue, éternelle, qui fait le fond de la nature divine. Les trois sont unis, étroitement unis ; et chose remarquable, unis par les côtés mêmes qui les distinguent, de telle sorte que tout ce qui vient d'être dit pour marquer la distinction, doit être redit pour marquer l'unité.

Leurs noms, disions-nous, sont distincts : mais ces mêmes noms les rapprochent, non seulement pour être rassemblés en tant d'occasions solennelles, mais encore pour être tellement liés entre eux, qu'ils se supposent et se sous-entendent les uns les autres. Le rapport du Père au Fils et du Fils au Père, est trop manifeste pour être méconnu ; mais le rapport du Saint-Esprit à l'un et à l'autre n'est pas moins réel ; car l'Esprit n'est nommé de son nom que par une image empruntée à l'esprit de l'homme si étroitement uni avec le corps qu'il anime.

A cette unité de nom correspond une unité d'action. Les offices des trois, disions-nous, sont distincts ; mais ces mêmes offices sont unis par l'objet commun auquel ils se rapportent. L'œuvre du Saint-Esprit s'appuie

sur celle du Fils, comme celle du Fils s'appuie sur celle du Père : ce sont les trois éléments essentiels d'une même œuvre. Cela est si vrai que les trois œuvres sont nommées souvent dans une seule phrase, comme associées les unes aux autres : « Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, et l'amour de Dieu, et la communion du Saint-ce Esprit soient avec vous tous » (2Corinthiens 13.13), ou même comme dépendantes les unes des autres : « Élus *selon* la prescience de Dieu le Père, *par* la sanctification de l'Esprit, *pour* l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus-Christ¹. » Le Père adresse ses élus au Saint-Esprit, qui les adresse au Fils : élection, sanctification, rédemption, trois temps d'une seule action, dont aucun ne saurait manquer sans entraîner l'économie de tout l'ensemble.

Reste l'unité principale qui réside au sein de la distinction principale, celle des personnes. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont des personnes distinctes : mais au-dessous de cette personnalité individuelle, il y a une substance et une vie commune à tous les trois.

Le rang égal qui leur est assigné tant de fois, comme dans la salutation apostolique, comme dans la formule de notre baptême : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » et que l'Écriture semble avoir voulu faire ressortir en intervertissant de temps en temps l'ordre habituel où ils sont nommés (2Corinthiens 13.13), suffirait pour marquer cette unité fondamentale². Mais l'Écriture s'élève au-dessus de toute contestation en prêtant au Père, au Fils et au Saint-Esprit les attributs de Dieu et jusqu'à son nom. Chacun des trois est Dieu. Le Père est Dieu : cela est dit ou supposé partout. Le Fils est Dieu : il n'est pas difficile pour une âme droite d'en trouver les preuves ; il est pour ses apôtres le Jéhovah de l'Ancien Testa-

¹Voyez Jean 16.26 ; Actes 2.33, etc.

²Citons ces belles paroles de Bossuet, parlant au Saint-Esprit : « Vous êtes égal au Père et au Fils, puisque nous sommes également consacrés *au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit* ; et que vous avez avec eux *un même temple qui est notre âme, notre corps*, tout ce que nous sommes. Rien d'inégal, ni d'étranger au Père et au Fils ne doit être nommé avec eux en égalité ; je ne veux pas être baptisé et consacré au nom d'un serviteur, je ne veux pas être le temple d'une créature : ce serait une idolâtrie de lui bâtir un temple, et, à plus forte raison, d'être et se croire soi-même son temple. » (Bossuet, *Élévations, V^e à la Trinité*.)

ment, « leur Seigneur et leur Dieu, Dieu sur toutes choses, éternellement béni, » celui en qui « habite corporellement toute la plénitude de la divinité. » Le Saint-Esprit à son tour est Dieu, il commande avec l'autorité de Dieu ; le posséder, c'est être le temple de Dieu ; lui mentir, c'est mentir à Dieu (1Corinthiens 3.16 ; Actes 5.3-4). Mais ici encore, sans aller au loin chercher des preuves, la scène de mon texte suffit. Quel autre que Dieu peut être recommandé à la foi de la terre comme l'est ici le Fils ? Quel autre que Dieu oserait joindre son témoignage à celui de Dieu, comme le fait ici le Saint-Esprit ? Non ; jamais l'Écriture, si jalouse du nom et de la gloire de Dieu, n'eût rendu au Fils et au Saint-Esprit, comme au Père, l'honneur dû à Dieu seul, si tous les trois n'étaient réellement participants à la nature divine, si tous les trois n'étaient un, comme Dieu est un.

Répondons maintenant à la question que nous nous sommes posée : Que dit l'Écriture sur la doctrine qui nous occupe ? Au sein de cette unité absolue de Dieu, qu'elle proclame à chaque page, qu'elle respire dans chaque mot, l'Écriture nous fait démêler le Père, le Fils et le Saint-Esprit se partageant l'ouvrage de notre rédemption. Abrégeons : Il y a un Père, un Fils et un Saint-Esprit ; mais chacun des trois est Dieu. Il y a un seul Dieu : mais ce Dieu unique est Père, Fils et Saint-Esprit.

Complétons cette étude biblique par une observation capitale. Cette doctrine, telle quelle, va se développant du commencement à la fin des Écritures, en suivant pas à pas le cours progressif des révélations divines. A mesure que la Parole de Dieu devient plus abondante et plus lumineuse, la doctrine du Père, du Fils et du Saint-Esprit y occupe une place plus étendue et plus sensible. Marquer tous les degrés de ce développement demanderait une étude spéciale et approfondie ; bornons-nous ici à ces trois qui sautent aux yeux : l'Ancien Testament, les Évangiles, les Actes et les Épîtres. Dans l'Ancien Testament, la doctrine est obscure et à l'état latent : le Père, le Fils et le Saint-Esprit associés dans la création (Genèse 1 ; Psaume 33.6 ; Jean 1.1-3), ou dans la prophétie (Ésaïe 48.16-17 ; Ézéchiel

36.25-27 ; 37.23 à fin ; Joël 2.27-fin), ne se découvrent qu'à une lecture répétée, qu'à des rapprochements attentifs. Dans les Évangiles ils commencent d'être nommés par leurs noms et tout ensemble unis et distingués, témoin la naissance du Seigneur, la célébration de son baptême et l'institution du nôtre. Enfin, dans les Actes et dans les Épîtres, le fait se complète et s'éclaircit par la théorie : en même temps que l'unité des trois se confirme par la divinité de chacun d'eux, leur distinction se dessine par ses attributs propres et par sa part de concours à notre rédemption, plus nettement marqués.

Cette loi de développement devient plus sensible encore, quand on considère que chacun des trois a son tour pour tenir la place la plus saillante dans chacune de ces trois périodes de l'histoire du règne de Dieu. Celui qui frappe le plus les regards de la foi dans l'Ancien Testament, c'est le Père, avec les plans de sa grâce et la prédiction du Fils et du Saint-Esprit ; dans les Évangiles, c'est le Fils, avec son séjour visible auprès des siens, et la promesse du Saint-Esprit pour le remplacer avec avantage au dedans d'eux (Jean 14.17) ; et dans les Actes et les Épîtres, c'est le Saint-Esprit, avec l'achèvement des révélations et l'institution de l'Église, « la plénitude de celui qui remplit tout en tous. » De là cette parole profonde d'un Père de l'Église : « Dans l'Ancien Testament, nous avons Dieu le Père, ou Dieu *pour nous* ; dans les Évangiles, Dieu le Fils, ou Dieu *avec nous* ; dans les Actes et les Épîtres, Dieu le Saint-Esprit, ou Dieu *en nous*³. » Ainsi, tandis que les enseignements secondaires et les institutions temporaires vont s'affaiblissant par le progrès des Écritures, jusqu'à ce qu'elles finissent par s'effacer et s'éteindre dans la lumière évangélique, comme la lueur des étoiles dans les clartés du soleil, la doctrine du Père, du Fils et du Saint-Esprit, par une marche toute contraire, va se dégageant par ce même progrès et se déter-

³Ce n'est donc pas sans raison profonde que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont habituellement nommés par les Écritures dans l'ordre où je viens de les placer. Si cet ordre est interverti de temps à autre (1Pierre1.2 ; 2Corinthiens 13.13, etc.), c'est sans doute pour nous montrer qu'il n'y a point entre eux de différence de rang ou d'âge.

minant avec une netteté croissante, jusqu'à ce qu'elle finisse par éclater sans voiles dans le plein midi de la lumière évangélique : comment cela si elle n'est elle-même le soleil, je veux dire si elle n'est la base et l'essence même de la rédemption et de la révélation tout entière ?

Après cela, un Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, c'est plus qu'une doctrine, c'est *la doctrine* des Écritures, et des Écritures prises tout simplement telles qu'elles sont, dans l'esprit d'un enfant. Si pour montrer que nous l'avons prise dans cet esprit, il me fallait quelque autre preuve que votre jugement personnel, je la trouverais dans la tradition constante de l'Église universelle, qui n'a jamais varié sur ce point, et que j'invoque ici, faut-il l'expliquer, non comme *autorité*, mais comme *témoignage*. Toutes les communions chrétiennes, grecque, latine, protestante ; toutes les grandes églises protestantes, réformée, luthérienne, anglicane ; toutes les sections du réveil évangélique de notre époque, se sont accordées à recevoir la doctrine que nous venons de puiser dans l'Écriture, comme faisant partie des révélations divines, comme en formant la base éternelle : toutes se rencontrent pour placer *la Trinité* comme sur une terre commune qui appartient également à tout ce qu'il y a de chrétien dans le monde. Le vieux Symbole des Apôtres ouvre la marche, et l'ouvre dans un esprit de sobriété propre à la théologie primitive. A l'exemple de l'Écriture, il ne définit pas *la Trinité*, il ne la nomme pas même ; mais il la suppose, il est fondé sur elle, car il se compose de trois parties : la foi en Dieu le Père tout-puissant, la foi en Jésus-Christ son Fils et la foi au Saint-Esprit⁴. Vient après lui *le Symbole de Nicée*, dressé tout exprès pour s'opposer au progrès de l'hérésie arienne, qui niait la doctrine qui nous occupe, plus spécialement en ce qui concerne la divinité du Fils. Ce qu'il y avait de trop précis et de trop spéculatif dans le langage de ce symbole vénérable et vénéré, doit être moins imputé à lui qu'aux subtilités où s'enveloppait Arius, et qui plaçaient les pères de Ni-

⁴L'article de la Confession Helvétique, relatif à la Trinité, se termine par ces mots : « Pour tout dire, en un mot, sur cet article important, nous recevons le Symbole, qu'on nomme des Apôtres, comme une ancienne confession de la vraie foi chrétienne. »

cée dans la fâcheuse alternative, ou de dire trop, ou de ne pas dire assez. Autour de ces deux symboles se rangent avec respect l'Église d'Occident, l'Église d'Orient, tous les docteurs pieux du moyen âge. Puis, quand Dieu visite son Église pour la ramener aux sources pures et primitives de la foi, toutes les Confessions de foi provenant des réformateurs maintiennent les Symboles des Apôtres et de Nicée, dont ils reproduisent la doctrine, en prenant une position intermédiaire entre l'extrême sobriété du premier et les développements trop exacts du second ; n'en citons qu'un exemple, la Confession de notre Église : « Cette Écriture sainte nous enseigne qu'en une seule et simple essence divine, que nous avons confessée, il y a trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Père, première cause, principe et origine de toutes choses ; le Fils, sa parole et sagesse éternelle ; le Saint-Esprit, sa vertu, puissance et efficace. Le Fils, éternellement engendré du Père. Le Saint-Esprit, procédant éternellement de tous deux, les trois personnes non confuses, mais distinctes, et toutefois non divisées, mais d'une même essence, éternité, puissance et égalité... »

Il est superflu de rappeler que de nos jours, à part cette précision de langage qui n'est pas dans l'esprit de notre temps, le fond de la doctrine, tel que nous l'avons trouvé dans les Écritures, est reçu par tous les organes de la doctrine évangélique ; partout où vous rencontrez la *grâce*, la *régénération*, l'*expiation des péchés*, vous rencontrez à côté *Jésus-Christ Dieu* et la *Trinité* : foi commune de tous les prédicateurs du réveil, et base commune, avec des exceptions si peu nombreuses qu'elles fortifient la règle, de toutes les institutions religieuses. Ajoutons ici une remarque correspondant à celle que nous faisons tantôt sur le développement historique de notre doctrine. Cette doctrine, disions-nous, devient de plus en plus nette dans les Écritures à mesure que les révélations de Dieu deviennent plus abondantes ; on peut dire aussi qu'elle devient de plus en plus ferme dans l'Église, à mesure que, l'Église devient plus fidèle à la Parole de Dieu. Certaines déviations de la doctrine par lesquelles le Père a été confondu

avec le Fils, ou le Saint-Esprit entravé dans la liberté de son action, appartiennent exclusivement à l'Église déchue que nous a léguée le moyen âge, et n'ont jamais pénétré dans la croyance des Églises de la Réformation. Disons-le donc sans hésiter : toute l'Église chrétienne, en proportion même de sa fidélité, est unie dans l'interprétation de la sainte Écriture à l'endroit du grand mystère. C'est qu'il ne s'agit pas ici d'interprétation, mais d'acceptation ; c'est que notre *Trinité*, je me plais à le redire, est la *Trinité du petit enfant*.

Mais notre doctrine, reconnue pour scripturaire, donc vraie comme objet d'étude abstraite et scientifique, est-elle d'une application pratique qui lui donne place dans la prédication de l'Évangile ? Question d'autant plus respectable qu'elle vient des simples et des petits, et dans l'examen de laquelle il me tarde d'entrer : j'ai fait appel jusqu'ici à la fidélité et à la soumission ; je vais faire appel maintenant au cœur chrétien, à la conscience chrétienne. Plus d'une doctrine des plus profondes est en même temps des plus pratiques : témoin la tentation du Seigneur, ou son sacrifice expiatoire. Qu'il en soit de même pour la doctrine du Père, du Fils et du Saint-Esprit, nous avons tout lieu de nous y attendre, soit par l'estime où se trouve cette doctrine dans la foi permanente de l'Église universelle, soit par la place prépondérante qu'elle occupe dans la sainte Écriture elle-même, et qui va gagnant avec le temps. Comment expliquer que l'Écriture, si sainte et si essentiellement pratique, ait mis notre doctrine dans un si haut rang, si elle devait être reléguée parmi les spéculations de la science théologique ? Surtout, comment expliquer alors qu'elle l'ait révélée avec une clarté croissante, et qu'elle en ait réservé le complet développement pour « les derniers jours, » pour ces jours de Jésus-Christ, enviés « de plusieurs prophètes et de plusieurs justes » (Matthieu 13.17), pour ces jours du Saint-Esprit, plus précieux encore aux disciples que ceux de Jésus-Christ lui-même ? (Jean 16.7), – à moins que l'on ne soit préparé à soutenir que la nouvelle alliance est moins salutaire que l'ancienne, et l'économie du

Saint-Esprit moins spirituelle que celle des ombres et des figures! (Hébreux 10.1 ; 2Corinthiens 3.6-8.)

Le Père, le Fils et le Saint-Esprit répondent à un triple besoin de l'homme pécheur qui retrouve en Dieu tout ce qu'il a perdu par le péché. Coupables contre Dieu, nous avons besoin de grâce ; d'une grâce qui nous cherche, qui nous prévienne, sans exiger de nous aucun mérite, ni attendre que nous ayons fait les premiers pas : nous la trouvons dans le Père, qui « nous a élus en Christ avant la fondation du monde. . .selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de la gloire de sa grâce, par laquelle il nous a rendus agréables en son bien-aimé. » (Éphésiens 1.3-6.) La voilà, cette grâce toute gratuite, pleine, surabondante, qui peut seule donner la paix à un pauvre pécheur « travaillé et chargé. » Condamnés par la loi, nous avons besoin d'une expiation qui donne gloire à cette loi sainte dans le temps même que la juste vengeance nous en est épargnée, et qui frappe le péché tout en absolvant le pécheur : problème moral dont la solution, réclamée non seulement par la loi divine, mais aussi par la conscience humaine, serait demeurée à jamais impossible à découvrir si Dieu ne nous l'eût donnée toute découverte en lui-même : nous la trouvons dans le Fils, qui « a mis sa vie en rançon pour plusieurs, » qui « a souffert lui juste pour les injustes, » et qui « a fait par lui-même la purification de nos péchés. » Le voilà ce sacrifice qui répare tout, et où le vrai médiateur, Emmanuel, réconcilie la nature humaine et la nature divine sur la croix, par le mystère de sa rédemption, après les avoir rassemblées dans sa personne par celui de son incarnation. Asservis au mal, nous avons besoin d'une puissance prise en dehors de nous et au-dessus de nous, qui renouvelle notre vie morale jusque dans sa racine, et qui crée en nous un cœur nouveau, avec de nouveaux sentiments, de nouveaux principes, de nouvelles forces : nous la trouvons dans le Saint-Esprit, ce divin « Consolateur, » qui « nous affranchit de la loi du péché et de la mort, » « mortifie en nous les œuvres du corps, » « prie en nous pour nous, » et « nous revêt du nouvel homme créé selon Dieu en

justice et en sainteté de vérité. » (Romains 8 ; Éphésiens 4.) La voilà cette énergie du pouvoir de la force de Dieu, « qu'il a déployée en Christ en le ressuscitant des morts, » la voilà déployée dans notre homme intérieur pour le ressusciter de sa faiblesse et de sa mort propre, et lui communiquer la vie divine tout entière.

Non, j'en atteste toute conscience chrétienne, ce ne sont pas là des spéculations de théologie ; c'est le fond même du salut ; c'est la plénitude du Dieu trois fois saint, se répandant tout entière dans l'abîme de notre misère naturelle ; c'est la triple grâce du pardon, de la rédemption, de la sanctification, rendant avec usure à l'homme tombé le triple trésor de la sainteté, de la justice, de la force, que Satan lui a ravi dans Éden ; c'est la triple question du salut de l'homme, à jamais insoluble pour l'homme, transportée de l'homme en Dieu pour trouver une solution : la question de pardon, devenue la question de l'amour du Père ; la question de rédemption, devenue la question du crédit du Fils ; la question de la sanctification, devenue la question de la victoire de l'Esprit-Saint sur l'esprit de ténèbres.

Mais puisque tout sort de Dieu, de qui le Fils et le Saint-Esprit eux-mêmes procèdent, ne serait-il pas plus simple, et tout ensemble plus vrai, de rapporter tout d'un temps à lui toutes les parties de notre salut ? Que perdriions-nous pour la grâce du pardon, de la rédemption et de la sanctification, à dire que Dieu nous pardonne, que Dieu nous rachète, et que Dieu nous sanctifie, sans parler du Père, du Fils et du Saint-Esprit ? Que serait-ce autre chose que de substituer à la coopération, quelle qu'elle puisse être, de chacun des trois, le principe caché en Dieu dont elle émane, et de remonter à la source éternelle où tout est contenu et enveloppé ? Cela serait vrai, mon cher frère, si le Père, le Fils et le Saint-Esprit, n'était qu'une expression nominale des choses diverses qui sont en Dieu ; et certaines sectes hérétiques qui n'ont su voir dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit que des modes de l'action divine, auraient mauvaise grâce de vous refuser le sacrifice de trois noms, auxquels rien ne répond dans le fond des choses, et

qui, dès lors, compliquent sans fruit ce témoignage que nous rendons de notre foi. Mais pour nous qui, avec l'Église fidèle de tous les temps, reconnaissons entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit une distinction réelle, essentielle, éternelle, nous sommes consciencieusement tenus de refuser un sacrifice qui porte sur ce que j'appellerai avec respect l'homme intérieur du Dieu vivant et vrai. Supprimer les noms de Père, de Fils, et de Saint-Esprit, pour nous renfermer dans l'action générale de Dieu, ce serait reculer vers les temps de l'Ancien Testament, et à la place de la foi d'un saint Paul ou d'un saint Jean, mettre la foi d'un Abraham ou d'un Moïse. Ce serait plus encore, et nous faisons tort à l'Ancien Testament ; car les Abraham et les Moïse ont joui du moins d'une glorieuse échappée sur le saint héritage promis aux temps à venir (Jean 8.56 ; Hébreux 11.13 ; 1Pierre 1.10-11, etc.) ; ils ont cru à leur manière, quoique d'une foi enveloppée, au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Quoi qu'il en soit, vous, disciples du Nouveau Testament, dont « les yeux sont bienheureux parce qu'ils voient et les oreilles parce qu'elles entendent », appréciez mieux le privilège de votre économie, regardez-y de plus près ; et appréciez d'un cœur ému ce que votre âme a gagné à passer de la connaissance générale de Dieu pardonnant, rachetant et sanctifiant, à une communion personnelle avec la grâce du Père, la rédemption du Fils et la sanctification de l'Esprit.

L'amour du Père. Dieu prenant compassion de la créature déchue, et consentant à lui pardonner ses péchés, assurément c'est le premier point d'où notre paix dépend. Mais cette paix sera grandement augmentée, et, si je l'osais dire, attendrie, quand ce Dieu miséricordieux aura reçu du Nouveau Testament son nom de Père, que l'Ancien Testament annonce comme une grâce réservée aux temps à venir (2Corinthiens 6.18). Ce nom, bien différent, faut-il l'expliquer ? de cet autre nom de Père que Dieu porte dans toutes les religions comme auteur de toutes choses, plus spécialement comme auteur des créatures intelligentes et morales, ce nom de Père, dépendant de ceux de Fils et de Saint-Esprit, crée entre Dieu et moi un

rapport personnel et vivant, qui est tout nouveau et propre à l'économie évangélique. Père éternel de Jésus-Christ, et mon Père en Jésus-Christ, source éternelle du Saint-Esprit, et par cet Esprit me communiquant sa nature et sa vie, ce Dieu n'a pas dédaigné de « m'adopter à soi », de me mettre au rang des membres « de sa famille » et au nombre de « ses héritiers », d'entrer avec moi dans une relation tout intime et toute particulière, qui ne se peut comparer qu'à celle qu'il soutient de toute éternité avec son Fils unique et avec son propre Esprit. Il ne faut pas que l'habitude émousse ce qu'il y a de pénétrant et de sensible dans ce doux nom de Père : rendez-vous compte du trésor qu'il renferme dans sa simplicité profonde. Vous n'avez qu'à suivre le chemin où il vous invite de lui-même : prenez l'amour paternel, tel que vous le trouvez sur la terre ; choisissez l'amour du Père le plus aimant pour l'enfant le plus aimable ; cet amour, purifiez-le de tout alliage, dégagez-le de toute entrave, affranchissez-le de toute limite, en un mot, idéalez-le ; et vous commencerez d'avoir quelque faible lueur de l'amour paternel qui est dans le Dieu de Jésus-Christ. Loin de vous désormais « l'esprit de servitude, pour être encore dans la crainte » ! Votre esprit à vous, c'est « l'Esprit d'adoption, par lequel vous criez Abba, Père, » et qui arrache à un apôtre cette exclamation mêlée d'émotion, de surprise et d'admiration : « Voyez quel amour le Père nous a donné⁵, que nous soyons appelés les enfants de Dieu ; – héritiers de Dieu, et cohéritiers de Christ »... Et comment douter désormais de notre pardon ? Comment craindre encore sa colère ? ces noms de père et d'enfant ne répondent-ils pas de tout ? Lui, mon Père, dans la gloire éternelle, et moi, son enfant, son héritier, dans l'amertume éternelle : quelle contradiction dans les termes ! Je me repose sur le sein de mon Père, le Créateur du ciel et de la terre : libre à vous d'appeler cela de la théologie ; tout ce que je puis dire, c'est que ma théologie fait ma paix dans la vie et ma sûreté dans la mort. Ce n'est pas tout : l'amour du Père ne se borne pas à nous sauver du plus affreux des

⁵Version littérale : L'amour de Dieu fait plus que de se *déclarer* ; il se *donne*, il se *répand* dans le cœur (Romains 5.5).

périls ; il nous suit encore pas à pas, il nous prodigue chaque jour les témoignages de son amour fidèle : toute sa conduite sur nous est une conduite paternelle. Paternelle, et pourtant divine ; divine, et pourtant paternelle : savez-vous bien tout ce qu'il y a de douceur dans cette épithète ? L'éducation paternelle ; la consolation paternelle ; l'accueil paternel ; le pardon paternel ; les dons paternels ; la correction paternelle ; et jusqu'aux refus paternels. . . Eh bien ! tout cela, mes chers frères, tout cela qui fait le fond même de notre consolation, tout cela qui est ce qu'il y a de plus simple et de plus pratique dans la foi chrétienne, à quoi se réduirait-il sans la Trinité, oui, sans la Trinité ? La révélation générale de l'amour de Dieu, de son pardon même, vous tiendrait-elle lieu de ce lien de famille, de ce rapport de parenté avec votre Père ? Ou bien, Dieu votre Père, savez-vous quelque moyen de le séparer d'avec Dieu le Père de Jésus-Christ, source du Saint-Esprit, vous adoptant, vous prévenant, vous justifiant, vous sanctifiant, vous glorifiant, en Jésus-Christ, par le Saint-Esprit ? Otez-lui, si vous l'osez, son nom de Père ; mais sachez que vous ne pouvez le lui enlever sans lui arracher du même coup les entrailles de cette paternité qui est l'appui de votre espérance éternelle !

La rédemption du Fils. Dieu, nous rachetant de nos péchés, se chargeant du soin de nous réconcilier avec lui et trouvant en soi-même le secret de mettre d'accord son amour qui veut pardonner avec sa loi qui veut être obéie : voilà sans contredit le premier principe de notre rédemption ; aussi Jésus-Christ n'aurait-il pu l'accomplir s'il n'était Dieu lui-même. Mais est-ce à dire pour cela qu'il soit indifférent pour nous dans la pratique et pour la vie de nos âmes, de savoir que ces dispositions et ces ressources se trouvent en Dieu, ou de les voir manifestées et déployées dans la personne du Fils ? Ce serait une étrange erreur ; pensez-y. Je parle ici pour ceux qui ne sont étrangers ni à la plaie de leur cœur ni aux droits de la loi de Dieu. Pour des ennemis de Dieu réservés dans le cours naturel des choses à une punition éternelle, avoir été mis en possession de la vie éter-

nelle : c'est l'objet de l'étonnement, de l'admiration des apôtres, des prophètes, des anges, du Saint-Esprit lui-même ; c'est un prodige que l'amour ineffable de Dieu uni à sa sagesse infinie a seul pu concevoir et exécuter. Ce prodige, nous y devrions croire sans contredit, sur le seul témoignage de Dieu ; mais qu'il nous apparaisse plus lumineux et plus rassurant, quand nous sommes admis à le contempler dans le mystérieux rapport d'unité et de diversité que le Fils soutient avec le Père ! Au sein de cette unité qui nous garantit son harmonie immuable avec le Père, le voici, ce Fils qui est lui et qui n'est pas lui, se détachant du Père, prenant entre lui et nous la position de médiateur, intercédant pour notre salut devant sa sainteté offensée, et en faisant tellement, comme Fils, son affaire personnelle, qu'il ne resterait plus au Père d'autre moyen de nous condamner que de rejeter l'intercession de ce Fils unique et bien-aimé. Eh ! comment nous inquiéter pour notre salut, déposé désormais entre les mains du Fils, ce Dieu manifesté en chair, qui accepte notre rédemption éternelle comme une commission que confie à sa fidélité, d'un côté le pécheur qui l'invoque, de l'autre l'amour du Père qui l'a envoyé !

Mais il y a plus encore. Le Fils ne sollicite pas seulement notre salut (Jean 17.9-24), il l'opère ; il ne prie pas seulement pour nous, il nous rachète ; et la rançon qu'il offre pour nous au Père, c'est son propre sang, le sang du Fils de Dieu. Par ce sacrifice, il met la sainteté de Dieu hors de cause, en faisant de notre grâce imméritée une justice qu'il doit à notre Sauveur, de telle sorte qu'il n'y a pas jusqu'à sa sainteté même qui ne l'oblige à nous donner au Fils pour prix de ses douleurs (Romains 3.25 ; Jean 17.24) ; et tout ensemble il associe pour nous, par une alliance qui semblait impossible, l'idée de renoncement et de souffrance avec la nature divine, et nous présente notre Seigneur et notre Dieu sous des traits qui lui gagnent tout aussitôt notre cœur pour son cœur, et notre vie pour sa vie.

Chrétiens, me suivez-vous bien ? La médiation et le sacrifice de Jésus-Christ, n'est-il pas vrai ? ce n'est pas de la spéculation, c'est de la pratique ;

ce n'est pas de la haute théologie, c'est l'A, B, C de l'Évangile. Eh bien! cette médiation, ce sacrifice, encore une fois, essayez de les concevoir sans l'office du Fils auprès du Père, c'est-à-dire sans la Trinité : vous allez reconnaître que cela revient à essayer de les concevoir en les rejetant.

La médiation du Fils sans la Trinité? mais c'est la médiation du Fils, s'il n'y a point de Fils! Ce qui rend la médiation possible, c'est précisément que le Fils est un avec le Père, pour ne vouloir que ce que veut le Père, et pourtant distinct du Père, pour intervenir en notre faveur auprès du Père. Parce qu'il n'est pas Lui, il peut plaider notre cause; parce qu'il est lui, il ne peut pas la perdre... O abîme, ô amour! Ce partage sans partage, cette unité distincte, cette opposition harmonique, je cherche vainement un terme qui la puisse rendre... N'en soyez pas surpris : l'Écriture n'y est guère moins embarrassée que moi, et ne trouve enfin pour la peindre qu'un langage qui brise toutes les lois du langage : « O Dieu, ton Dieu t'a oint » (Psaume 45.7; Hébreux 1.9); « Seigneur, pour l'amour du Seigneur, fais reluire ta face sur ton sanctuaire! » (Daniel 9.16-17.) « Le Seigneur lui fasse trouver miséricorde (à Onésiphore) auprès du Seigneur! » (2Timothée 1.18)... Quelle application, quel sens, quelle existence tout cela peut-il avoir que dans la doctrine du Père, du Fils et du Saint-Esprit?

Et que dirai-je du sacrifice? de ce point culminant de la médiation où l'unité est à la fois le plus nécessaire et la distinction le plus palpable? Le sacrifice du Fils sans la Trinité, quelle étrange contradiction dans les termes! Le Fils de Dieu, « établi de Dieu pour propitiation par la foi en son sang, » quelle confusion inextricable sans le rapport d'unité et de diversité du Père au Fils, c'est-à-dire sans la Trinité; et, en dehors de cette Trinité, que restera-t-il pour qui a appris à adorer Jésus-Christ comme son Dieu Sauveur, que de traiter sa passion et sa mort de pures apparences sans réalités correspondantes, comme le faisaient dans la primitive antiquité ces sectes étranges qui commençaient à poindre aux jours de saint Jean et qu'il rejette avec une sévérité si significative : « Tout esprit qui confesse que

Jésus-Christ est venu en chair, est de Dieu ; et tout esprit qui ne confesse point que Jésus-Christ est venu en chair, n'est point de Dieu (1Jean 4.2-3) ? Il n'y a rien au monde de plus personnel que le sacrifice, ni de plus distinct que celui à qui et celui par qui il est offert. Le sacrifice de soi-même offert par le Fils au Père, et accepté par le Père en expiation de nos péchés, est inséparable de la doctrine du Père et du Fils, disons mieux, c'est cette doctrine même prise dans son centre vivant et salutaire. Aussi la doctrine du sacrifice suit-elle pas à pas celle de la Trinité. L'ancienne alliance, n'ayant la Trinité qu'en germe, n'a le sacrifice aussi qu'en figure ; et le jour où le Père, le Fils et le Saint-Esprit reçoivent leurs noms dans la nouvelle alliance, est aussi celui où le sacrifice unique et véritable est consommé. Quand saint Jean écrivait : « En ceci est manifesté l'amour de Dieu envers nous, que Dieu a envoyé son Fils unique au monde, afin que nous vivions par lui » (1Jean 4.9) ; quand Jésus-Christ disait : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3.16), ils confessaient la substance même de la Trinité.

Après cela, ôtez la Trinité, si vous l'osez ; mais sachez bien qu'en l'ôtant, vous laissez l'édifice évangélique sans appui ; vous sapez la rédemption par la base ; vous la rendez non seulement incompréhensible, mais chimérique ; et troublés d'un salutaire effroi, revenez au Fils pour revenir au Père, et donnez gloire avec l'Écriture au mystère fondamental de notre très sainte foi !

La sanctification de l'Esprit. Dieu sanctifiant de tout temps les croyants, et par sa grâce salutaire les affranchissant du péché, c'est le fond de la doctrine du Saint-Esprit ; et celui qui n'en sait que cela sait déjà beaucoup. Mais il sait beaucoup plus, et surtout il sait beaucoup mieux, le disciple du Nouveau Testament, portant en lui-même ce « Consolateur » que le Fils demande au Père pour les siens, que le Père leur envoie au nom du Fils, et par lequel ceux qui l'ont reçu deviennent les temples du Dieu vivant.

« La chair ne s'assujettit point à la loi de Dieu, et aussi elle ne le peut point, » et nous « sommes morts, oui, morts par nos fautes et par nos péchés. » Il s'agit de nous sanctifier, c'est-à-dire de nous renouveler, de nous ressusciter ; qui le pourra, que celui qui donne la vie au néant et qui la rend aux morts ? C'est à ce besoin suprême que répond le Saint-Esprit venant habiter dans notre cœur. Il vous semble que cela pourrait se faire par la seule foi au Dieu saint, sans l'Esprit de la Trinité ? Mais regardez-y de plus près et vous en jugerez autrement : entre l'action générale de Dieu sur votre cœur et la présence du Saint-Esprit dans votre cœur, la différence est grande et toute pratique. L'Esprit de la Trinité est un esprit vivant. Ce n'est pas *quelque chose* (passez-moi cette expression familière), c'est *quelqu'un* ; c'est un ami intérieur qui nous parle, qui rend témoignage à notre esprit, qui nous éclaire et nous guide, qui nous approuve ou qui, au besoin, nous reprend et que Jésus appelle *le Consolateur* ; ceci est capital. Nulle action, même divine, ne saurait tenir lieu de cet hôte invisible, mais vivant. Il est dans l'esprit de l'Écriture, parce qu'il est dans la vérité, de nous placer pour toutes choses en présence de la vie et de personnes vivantes. Cet ennemi spirituel, qui livre à notre âme de si redoutables assauts, nous est dépeint par l'Écriture sous les traits d'un tentateur vivant, plus subtil à la fois et plus puissant que nous : qui osera nier, pour peu qu'il ait appris à lire dans son propre cœur, que cette révélation effrayante ne lui ait été salutaire ? Qui ne se tiendra mieux sur ses gardes, qui ne veillera avec plus de persévérance, qui ne priera avec plus d'ardeur, ayant devant les yeux un ennemi extérieur d'intelligence avec ceux du dedans ? Eh bien ! ce qui est vrai pour le mal n'est pas moins vrai pour le bien. Il n'y a ni bonnes pensées, ni bons exemples, ni bonnes influences, d'où qu'elles viennent, qui vaillent pour nous un ami céleste venant non pas seulement secourir la place attaquée, mais s'y établir pour la mieux défendre ; je veux dire, s'unissant à notre homme intérieur d'une union à jamais impossible pour le tentateur, parce qu'elle est propre à la nature divine. Au dehors, la personne vivante du tentateur, et non pas seulement la tentation ; au dedans,

la personne vivante du Consolateur, et non pas seulement la consolation ; voilà le combat de la sanctification telle que nous le fait l'Écriture et le Saint-Esprit ; et voilà notre âme devenue un théâtre où se livre une lutte acharnée entre les puissances redoutables de l'enfer et la puissance invincible du ciel, le Saint-Esprit. Un Consolateur, que nous appelons par la prière, et que nous devons nous garder, soit de contrister (Ephésiens 4.30), soit d'éteindre (1Thessaloniens 5.19) ; eh ! que pourrait-on imaginer de plus propre à mettre en jeu tout à la fois tous les ressorts de l'âme, toutes les facultés de l'esprit, tous les sentiments mêmes de la conscience et du cœur !

Mais que sera-ce si, demandant le nom de ce consolateur invisible, nous apprenons de l'Écriture que celui qui vient « en nous » n'est autre que celui qui était « avec nous » (Jean 14.17), que son nom est « le Seigneur » (2Corinthiens 3.17), et qu'il fait de quiconque le reçoit « le temple de Dieu » (1Corinthiens 3.16), réalisant dans sa plénitude cette prière du Seigneur, où respire une si mystérieuse unité, pour ne pas dire une si sainte confusion : « Que tous soient un, comme toi, Père, es en moi, et moi en toi !... Qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et toi en eux, pour qu'ils soient consommés en un !... » (Jean 17.21, 23). L'Esprit de Dieu descendant dans nos cœurs pour nous sanctifier, sur les pas du Fils de Dieu descendu en terre pour nous sauver ! Dieu lui-même se donnant à nous, comme si ce n'était pas assez de s'être donné pour nous, et nous assurant de sa présence par une voix qui sort du cœur, plus pénétrante que si elle sortait du ciel...ô comble mis à l'édifice évangélique ! ô merveille ! ô amour ! Y avez-vous jamais songé sérieusement ? Dieu en moi, faisant alliance avec moi contre le tentateur, et contre ce monde dont le tentateur est le prince de Dieu ! Dieu prenant pour son compte personnel l'œuvre de ma sanctification ! Dieu mettant à ma disposition toute sa sainteté, avec toute sa puissance : toute la sainteté qui a resplendi en Jésus-Christ homme, avec toute la puissance qui s'est révélée en Jésus-Christ se relevant d'entre les

morts ! que me faut-il de plus ? Ah ! que je reconnais bien celui qui a dit : « Soyez saints, comme je suis saint, » et que « de telles promesses » vont bien avec une telle vocation ! (2Corinthiens 7.1.) A la différence profonde qui est entre la sanctification de l'Ancien Testament et celle du Nouveau Testament, correspond la différence proportionnelle qui est entre les secours du premier, et la grande promesse du second (Actes 2.39), le Saint-Esprit. C'est maintenant que « je puis tout par Christ qui me fortifie ; » car enfin, si je succombe encore à la tentation, c'est que je n'ai pas laissé faire à l'hôte invisible, c'est que j'ai follement repris dans mes mains le combat pour lequel Dieu m'offrait le secours des siennes.

Mais, que devient encore tout cela sans la Trinité ? Au lieu de la toute-puissance divine, c'est la piété humaine ; disons tout, au lieu de Dieu en moi, c'est moi, moi aidé de Dieu, je le veux, mais pourtant moi, avec mes langueurs, mes fluctuations, mes faiblesses, et mes empêchements sans nombre. La différence est du tout au tout : il y va de « l'Esprit de vie en Jésus-Christ m'affranchissant de la loi du péché et de la mort ; » il y va de la parole de Jésus-Christ : « Il vous est avantageux que je m'en aille ; car, si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra point à vous ; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai » (Jean 16.7). Ne nous flattons pas d'aller là-dessus au fond de notre propre pensée, encore moins d'aller au fond de celle du Seigneur ; mais une chose est certaine : c'est que si la victoire complète de l'esprit contre la chair, si la communion constante avec Jésus-Christ, si Satan écrasé sous nos pieds, ne sont pas des spéculations théologiques, ce n'en est pas une non plus que le Saint-Esprit en nous. Otez la Trinité, si vous l'osez ; mais rendez-vous compte de tout ce que vous ôtez avec elle, et craignez de nous rejeter dans l'impuissance naturelle de la chair, et de nous livrer au combat terrible de la vie, « sans Dieu », sans force, sans victoire !

Je tâche de résumer, pour l'éclaircir, la pensée commune qui préside à tout ce que je viens de dire sur l'application pratique de la doctrine qui

nous occupe ; et voici ce que je trouve. Entre la foi générale en Dieu pardonnant, rachetant, sanctifiant, et la foi spéciale du Père notre Père ; du Fils notre Rédempteur, du Saint-Esprit notre Consolateur, la différence est celle de la vérité connue à la vérité expérimentée, du principe à l'action, de la notion à la vie. Nous avons, d'un côté, l'œuvre de notre rédemption recueillie dans les germes secrets qui lui ont donné naissance ; de l'autre, cette rédemption personnifiée en des êtres vivants, par où elle trouve un tout autre accès dans les esprits et dans les cœurs. Oserai-je comparer cette différence à celle d'un traité à un drame, nous présentant l'un et l'autre les mêmes pensées, mais l'un, exposées dans l'ordre de leur génération logique, l'autre, réalisées et comme incarnées dans des personnages vivants ? Oserai-je appeler la Trinité le drame vivant de la rédemption dans le sein de Dieu ? Mais pardonne, ô Dieu trois fois saint, pardonne à ma langue bégayante une image qui rend si mal justice à tes « perfections invisibles ! » Le drame, mêlé de fiction, n'est qu'une représentation des idées ; tandis qu'ici c'est « la vivante image des choses, » c'est la substance même de la vérité qui vient à nous revêtue de cette forme saillante, qu'elle n'a point eu à chercher, la trouvant toute donnée en elle-même. Le drame, c'est *l'image* de la Trinité de ces sectes hérétiques, pour lesquelles le Père, le Fils, le Saint-Esprit, ne sont que des noms, des apparences, des modes de l'action divine ; mais la Trinité de l'Évangile, pour lequel le Père, le Fils, le Saint-Esprit sont le fond même des choses et la substance de la vie divine, ce n'est pas du drame, c'est de l'histoire ; disons mieux, c'est *l'histoire* ; l'histoire invisible du sein de laquelle découle toute l'histoire visible, l'histoire véritablement sainte, l'histoire, non de l'homme, mais de Dieu ; l'histoire, non du temps, mais de l'éternité ! La Trinité, c'est le mouvement de la vie dans le sein du Dieu éternel !... Il a deux noms dans l'Écriture, ce Dieu des dieux, il a deux noms qui le séparent de tous les autres dieux invoqués sur la terre : il s'appelle « le vrai Dieu, » et il s'appelle aussi « le Dieu vivant » (1Thessaloniens 1.9). Le vrai Dieu qui a créé toutes choses et qui les gouverne en Maître souverain, par contraste avec

les faux dieux du polythéisme, qui n'ont d'existence que dans les imaginations des hommes, et qui peuvent être en aussi grand nombre que les imaginations mêmes : le vrai Dieu, c'est son nom d'unité ; le Dieu vivant, par contraste avec les dieux morts du déisme et du panthéisme ; le Dieu vivant, en qui quelque chose sent, aime, et se remue ; le Dieu vivant, heureux en lui-même dans l'amour éternel ; le Dieu vivant, qu'est-ce autre chose que son nom de Trinité ? Laissez-moi, vous dis-je, laissez-moi jeter un regard dans cet abîme sans fond ! si « je parle en imprudent, » c'est l'imprudence de l'adoration et de l'amour, – j'entrevois des profondeurs inouïes, – je pressens des ravissements ineffables ! c'est ici, c'est ici, vous dis-je, que l'on traite de nous, sans nous, mais pour nous ! C'est ici qu'on se partage l'œuvre de notre salut, impraticable pour nous-mêmes, praticable pour le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! Alliance sublime ! Miséricorde infinie ! Salut trois fois béni, accompli par le Dieu trois fois saint ! Dieu de la Trinité, Dieu qui es amour ! Dieu des Écritures, scandale des hérésies ! Dieu des chrétiens, Dieu de notre baptême ! Dieu nécessaire, Dieu suffisant, Dieu Créateur, Dieu Rédempteur ! Dieu révélé, Dieu caché ! Je m'arrête sur les bords de cet abîme : « Ce sont les hauteurs des cieus qu'y ferais-tu ? Ce sont des choses plus profondes que les abîmes, qu'y connaîtrais-tu ? » (Job 11.8.) Mais je sais, je vois, je sens une chose : C'est que si c'est un mystère, si c'est le mystère des mystères, c'est aussi « le mystère de la piété ; » de la piété, non de la spéculation. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit des spéculations théologiques ? Disons plutôt que la grâce, que le baptême, que la foi chrétienne, que la vie chrétienne, sont des spéculations théologiques ! Ah ! pour moi, tant que mon péché, ma condamnation, mon impuissance, avec le feu éternel où ils me conduisent tout droit, seront autre chose que des spéculations théologiques, tant qu'ils seront la réalité même la plus redoutable qui fut jamais, souffrez que je saisisse le Dieu de l'Évangile, Père, Fils et Saint-Esprit, comme la réalité bienheureuse de ma délivrance ! Souffrez que j'admire, que j'adore, dans les obscurités saintes qui vous scandalisent, le mystère d'amour au sein duquel le Dieu vivant et vrai a trouvé pour me

sauver et le vouloir – et, que savons-nous ? – peut-être le pouvoir !

Si les réflexions que je viens de vous présenter laissent encore quelque obscurité dans votre esprit, ce n'est pas à la doctrine qu'il faudrait vous en prendre, c'est à vous – ou à moi. Pour que la vérité de ces réflexions vous devînt sensible jusqu'à l'évidence, que faudrait-il chez ceux qui les entendent, ou chez celui qui les expose ? Plus de science théologique ? Non ; mais plus de piété, plus de vie spirituelle. Avec plus de piété, plus de vie spirituelle, ces aspirations de notre âme auxquelles le Père, le Fils et le Saint-Esprit répondent, seront plus senties ; et à proportion qu'elles seront plus senties, la plénitude avec laquelle ils y répondent sera mieux aperçue et mieux appréciée. Rentrez donc en vous-mêmes, vous qui avez quelque expérience des choses divines ; recueillez-vous devant Dieu, et cherchez en vous-mêmes le reste de notre démonstration. Si Jésus-Christ porte la Trinité dans sa personne visible, vous la portez, vous, dans votre homme intérieur, selon l'exacte mesure de votre conformité avec Jésus-Christ. Oui, ce Dieu de l'Évangile, ce Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, est celui que cherche votre cœur. Ce mystérieux partage au sein de la rédemption commune, cette distinction vivante dans cette unité véritable, trouve au fond de ce cœur si grand et si combattu, un je ne sais quoi qui l'accueille, et qui l'aurait presque pressentie. Pour toutes les délivrances après lesquelles votre âme soupire, c'est Dieu à qui vous vous attendez, et encore Dieu, et toujours Dieu ; mais si je l'ose dire, c'est un Dieu divers. Vous voulez un Dieu « qui pardonne tant et plus : » achevez la ligne, et vous allez droit au Père. Vous voulez un Dieu qui « fasse l'expiation de vos péchés : » achevez encore, et vous allez droit au Fils. Vous voulez un Dieu qui crée en vous une force et une vie nouvelles : achevez, achevez toujours, et vous allez droit au Saint-Esprit. Ceci vous étonne ? descendez plus avant en vous-mêmes, et nous serons bientôt d'accord. Tous les témoignages que nous avons entendu rendre tantôt à notre doctrine par l'Écriture et par la tradition, vous les lui entendez rendre également par l'expérience individuelle, pour peu

que vous ayez appris à l'écouter. Un Père de l'Église disait : « Dans l'Ancien Testament, nous trouvons Dieu pour nous ; dans les Évangiles, Dieu avec nous ; dans les Actes et les Épîtres, Dieu en nous. » Eh bien ! cet ordre ne se reproduit-il pas dans l'expérience individuelle ? Le premier pas dans la foi chrétienne n'est-il pas de connaître, par la repentance, Dieu pour nous, c'est-à-dire, Dieu le Père ; le second, par la foi en Jésus-Christ, Dieu avec nous ? c'est-à-dire Dieu le Fils ; le troisième, par la vie du Saint-Esprit, Dieu en nous, c'est-à-dire Dieu le Saint-Esprit ? Je disais : à proportion que l'église chrétienne est devenue plus chrétienne, c'est-à-dire plus spirituelle, la Trinité y a été mieux comprise et mieux appréciée ? eh bien ! à mesure que l'âme chrétienne devient plus chrétienne, c'est-à-dire plus sainte ; la Trinité lui devient aussi et plus sensible et plus précieuse. Tant il est vrai que l'histoire, de l'âme sur ce-point n'est que l'histoire de l'Église en raccourci, et que tout ce que nous avons, appris de l'Écriture et de la tradition achève de se vérifier au fond de la conscience individuelle ! Pour moi, qui m'instruis ici tout en tâchant d'instruire ceux qui m'écoutent, je rends grâce au plus fidèle des Maîtres pour avoir durant quelques semaines concentré ma méditation sur cette matière à la fois si profonde et si salutaires. Cela m'a été bon, je le confesse devant toi, ô mon Dieu ! j'en avais besoin tout le premier, j'en ai recueilli un fruit que mon âme savoure avec délices – hélas ! et si je ne trouve pourtant que des développements si pauvres, si froids, que je tremble de compromettre mon redoutable sujet, je sens, sachez-le bien, que j'en suis seul responsable, que ma doctrine n'y est pour rien, et qu'il ne me manque qu'une vie chrétienne plus mûre et plus affranchie, pour répandre sur cette terre d'élection des flots de lumière, de vie et d'amour !

Allez maintenant, vous qui étiez disposés à laisser à l'écart la doctrine du Père du Fils et, du Esprit comme une spéculation théologique, allez proposer à un vrai chrétien d'essayer de s'en passer. M'en passer ! et que mettez vous à la place ? Voici devant moi, dans la Parole, de mon Dieu, le

Père, le fils, et le Saint-Esprit ; vous qui voulez que je m'en passe, osez aller jusqu'au bout ; dites où je dois prendre ce qu'il faut ajouter à sa plénitude, où ce qu'il en faut retrancher ? Nommez-moi donc ou ce quatrième que je dois joindre aux trois ou celui des trois que je dois supprimer ? Lequel des deux vous paraît le plus téméraire, le plus impie ? Un quatrième à leur adjoindre ; qu'il paraisse ! terre, Église, histoire, univers, ciel, temps, éternité, nommez-le donc ce nom divin que vous tenez caché depuis les siècles ; mais commencez par nous expliquer pourquoi vous l'avez jusqu'à ce jour enfié à notre foi, à notre baptême, à notre espérance, à notre amour ! Un des trois à supprimer ; malheureux ! et lequel ?

Choisissez, – Que ce ne soit pas le Père : ou qui me donnera désormais l'assurance de mon pardon ? Que ce ne soit pas le Fils ; ou qui fera désormais l'expiation de mon péché ? Que ce ne soit pas le Saint-Esprit ; ou qui me prêtera, désormais la force de Dieu pour l'œuvre de Dieu ? En m'ôtant le Père, le Fils ou le Saint-Esprit, vous m'ôtez mon pain quotidien. . . vous ne me l'ôterez pas ! « Notre Père qui es aux cieux, . . . donne-nous chaque jour notre pain quotidien » ! Oh ! que je suis heureux de croire la Trinité ! plus heureux de l'annoncer !

Mais croyez-vous que l'Église se montre sur ce point plus traitable que moi ? Non, vous dis-je : il n'y a rien de saint et de fidèle dans l'Église à quoi votre proposition ne fît horreur. Cherchez plutôt qui l'agrée, cherchez de porte en porte, d'Église en Église, de siècle en siècle ! Ce ne sera pas un Thomas Chalmers, ni un Auguste Neander, ni un Alexandre Vinet, ni un Auguste Rochat, ni aucun de ces saints hommes de Dieu qui ont réveillé l'Église contemporaine. Ce ne sera pas un Calvin, ni un Luther, ni un Cranmer, ni un John Knox, ni aucun de ces serviteurs de Dieu qui rappelèrent, il y a trois siècles, l'Église déchue aux sources pures et primitives de la foi. Ce ne sera pas un Anselme de Cantorbéry, ni un Bernard de Clairvaux, ni un Hilaire de Poitiers, ni aucune de ces lumières qui ont percé la nuit obscure du Moyen Age. Ce ne sera pas un Augustin, ni un

Chrysostôme, ni un Athanase, ni un Clément d'Alexandrie, ni aucun de ces Pères des premiers siècles révévés de l'Église universelle. Et qui sera-ce donc ? Un Socin, pour tout réformateur ; un Pélage, pour tout docteur ; un Arius, pour tout Père de l'Église ; – eh bien ! faites cause commune avec ces noms lugubres, mais rompez avec l'Église fidèle de toutes les époques, de tous les noms, de toutes les communions ! Mais renoncez à trouver une place pour vous dans ce « seul troupeau », que Dieu a promis de rassembler un jour sous « un seul pasteur » ! Oui, et pensez-y sérieusement. Un temps viendra, temps d'amour, temps de grâce, temps de gloire, où les membres fidèles de toutes ces communions entre lesquelles l'Église chrétienne est aujourd'hui partagée se rassembleront pour former une seule Église n'ayant pour tout drapeau que Jésus-Christ seul. Sur quel terrain, je vous le demande, s'assemblera cette Église privilégiée des temps à venir ? Et quel autre en pourrait-elle trouver que ce fond commun qui leur est demeuré à toutes, malgré toutes leurs divergences, malgré les funestes égarements de quelques-unes, « le Dieu vivant et vrai, » Père, Fils et Saint-Esprit ? La Trinité, voilà le point de ralliement de toutes ces Églises ; la Trinité, voilà le commun trésor de tout le peuple de Dieu dispersé ; la Trinité, voilà la pierre d'attente que la main de Dieu a posée dès le commencement, a gardée au travers des siècles, pour y élever en son temps l'Église à venir : – en la répudiant, vous répudiez l'espoir de cette Église unique à laquelle aspirent les âmes aimantes et fidèles disséminées dans toutes les communions !

Assez ou non pour vous, c'est assez pour moi ! Je ne me dissimule rien de tout ce qu'il y a d'impénétrable dans ces profondeurs ; mais je sens aussi tout ce qu'elles renferment, de lumière, de chaleur et de vie. Je laisse « les choses cachées qui sont pour l'Éternel notre Dieu », mais, je m'attache aux « choses révélées qui sont pour nous et pour nos enfants ». Un jour viendra que tous les voiles seront levés : je ne regretterai point alors, d'avoir cru, comme un enfant, la parole de mon Père céleste, unique chemin pour

connaître, sinon la vérité absolue, du moins tout ce que je suis capable d'en embrasser dans ma condition présente. Je m'écrie avec un poète chrétien :

Dans un sombre nuage il veut s'envelopper ;
Mais il est un rayon qu'il en laisse échapper ;
Que me faut-il de plus ? Je marche avec courage,
Et content du rayon, j'adore le nuage.

Trinité sainte – et pourquoi rejetterais-je le nom que l'Église a donné à la foi de l'Évangile ? – Trinité sainte, je ne t'explique point, mais je t'adore ; et en t'adorant, je te bénis ! Je t'adore, comme « le mystère » des mystères ; je te bénis comme « le mystère de la piété », en même temps, que de la charité ! Père, qui m'as sauvé gratuitement, gloire, à toi ! Fils, qui m'as racheté par ton sang, gloire à toi ! Esprit, qui m'as ouvert les yeux et le cœur, gloire à toi ! Père, Fils et Saint-Esprit, gloire à vous, à toi ! Je te consacre, tout de nouveau mon âme, ma vie, mon ministère ! Baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je veux, avec le secours de ta grâce, ô mon Dieu trois fois saint, prêcher au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, vivre au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, mourir au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pour ne paraître devant le tribunal de ta justice, ainsi changé en tribunal de grâce, qu'au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! Amen.

LA GRÂCE

ou

l'œuvre du Père

« Car vous êtes sauvés par la grâce, par la foi ; et cela ne vient point de vous c'est le don de Dieu ; non point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie. »

(Éphésiens 2.8-10)

L'homme est pécheur, et perdu. Tout l'atteste, la conscience, l'Écriture, et par-dessus tout le reste, nous l'avons vu récemment, Jésus-Christ, son nom, sa mission, son sacrifice, son histoire entière.

Cet homme pécheur et perdu, comment sera-t-il sauvé ? ou, pour aller droit au but, vous, qui êtes cet homme pécheur et perdu, comment serez-vous sauvé ?

En présence de cette question, la première pensée qui monte dans le cœur de l'homme, c'est de *mériter la salut* par l'obéissance rendue aux commandements de Dieu. Pensée à laquelle on se livre avec d'autant plus de confiance, qu'on croit pouvoir l'appuyer sur des déclarations de l'Écriture ; de Moïse : « L'homme qui fera ces choses vivra par elles. »(Lévitique 18.5) ;

de Jésus-Christ même : « Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements » (Matthieu 19.17). Mais un coup d'œil attentif suffit pour dissiper cette espérance : c'est attacher le salut à une condition qui est *déjà toute violée*. Vous serez sauvé si vous ne péchez point : de quoi cela vous sert-il, si vous avez déjà péché ? Autant porter à un malheureux, qui s'est rendu coupable de meurtre, la bonne nouvelle qu'il n'a rien à redouter de la loi pourvu qu'il ait respecté la vie de son prochain ! Vous venez trop tard : le mal est fait ; et, tant qu'on en appellera à la loi, il est irréparable. Que si Moïse dit à Israël : « Celui qui fera ces choses vivra par elles, » ou si Jésus-Christ dit au jeune riche : « Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements, » Moïse et Jésus-Christ rappellent ici une condition propre à une économie qui n'est plus ; et ils la rappellent tout exprès pour obliger le pécheur tenté de prendre la voie des œuvres (Galates 3.10), à y regarder de plus près, et à reconnaître qu'elle est désormais fermée pour lui. Non que cette voie ne fût bonne *en soi* pour conduire à la vie ; seulement, elle n'est plus bonne *pour l'homme pécheur*, ou plutôt l'homme pécheur n'est plus bon pour elle, parce que c'est le chemin des saints. Parler à l'homme de mériter le salut, c'est un anachronisme ; c'est plus, c'est une contradiction dans les termes. Car on n'a besoin de salut que pour être perdu, on n'est perdu que pour avoir démerité. Dire à un pécheur : Méritez le salut, c'est dire à un malade : Guérissez-vous en vous bien portant.

Cela est clair comme le jour ; et pourtant l'homme pécheur ne se rend pas. Le mérite des œuvres lui tient tellement à cœur, qu'il s'ingénie pour lui trouver une place à côté du péché. A défaut de ce mérite qui s'obtiendrait par l'observation de toute la loi, il en imagine un de second ordre, pour lequel il suffirait d'en avoir observé une partie ; c'est-à-dire que ne pouvant s'élever jusqu'à la loi, il abaisse la loi jusqu'à lui ; il l'accommode à sa condition pécheresse, tout exprès pour pouvoir dire : « J'ai observé cette loi-là. » Non seulement la philosophie morale, jusque dans ses représentants les plus élevés, appelle l'homme au bonheur par le chemin de la

vertu humaine, dont elle avoue elle-même les manquements ; mais le disciple même des Écritures divines, tout instruit qu'il est par elles de son état de péché, trouve toujours quelque ouverture par où retomber dans le mérite des œuvres. Le Juif, placé en présence de la loi de Sinäi qu'il a transgressée, se rassure en substituant aux œuvres principales de la loi les ordonnances cérémonielles, et se flatte de la vie éternelle parce qu'il est circoncis, et qu'il n'a ni omis un sacrifice, ni oublié une ablution, ni violé un sabbat. Le chrétien, accablé par la sainteté du sermon de la Montagne, se réfugie dans les pratiques du renoncement, la pénitence, la macération, les jeûnes, la solitude, sauf à justifier le mérite qu'il leur attribue par je ne sais quelle communication de celui qui réside dans les œuvres de Jésus-Christ. Le protestant lui-même, affranchi du mérite des pratiques, se rassure par celui des œuvres morales, la bienfaisance, la probité, les vertus de famille ou de société. Toujours les œuvres de l'homme, partout la même illusion : une obéissance partielle et mêlée de péché, tenant lieu de cette obéissance absolue et sans péché qui seule, selon l'Évangile, constituerait l'homme en état de mérite. Le *tout ou rien*, maxime dangereuse dans les choses de l'homme, est la seule qui convienne au Dieu trois fois saint : aussi l'Écriture l'invoque-t-elle ici sans ménagement. Selon elle, quiconque en appelle aux œuvres par un côté, est tenu de prouver qu'il a tout observé : « Je proteste à quiconque (d'entre les Juifs) se fait circoncire, qu'il est obligé de pratiquer la loi tout entière » (Galates 5.3). Et encore, : « Si c'est par la grâce, ce n'est plus par les œuvres autrement la grâce n'est plus la grâce ; et si c'est par les œuvres, ce n'est, plus par la grâce ; autrement l'œuvre n'est plus une œuvre. » (Romains 11.6). Entre ces deux chemins que l'on nous montre pour nous conduire au ciel, il s'agit, non de transiger, mais de choisir : n'en ayons qu'un, mais qu'il soit sûr.

Ce chemin, s'il existe pour nous, ne peut être désormais que la grâce. Le meurtrier, condamné par la loi des hommes, peut être affranchi de la sentence qu'il a encourue par l'exercice souverain du droit de grâce. Y a-t-

il auprès de Dieu, pour le pécheur condamnable et condamné, un recours en grâce ? Voilà toute la question. Que si c'est à peine une question pour vous, tant il vous paraît résulter naturellement de la bonté de Dieu qu'il pardonne le péché, vous êtes loin de la vérité. La bonté de Dieu, oui ; mais la sainteté de Dieu aussi, avec laquelle il faut que cette bonté compte, et il s'agit de savoir si elle le pourra. C'est une question, vous dis-je, sinon pour vous, du moins pour l'Apôtre, du moins pour le geôlier de Philippe (Actes 16.30), du moins pour les anges (Luc 16.7), du moins pour Dieu lui-même, qui s'écrie : « J'ai trouvé la propitiation » (Job 30.24), comme d'une chose qu'il a longtemps cherchée sans la trouver et qu'il n'a fini par trouver qu'en rappelant à son aide toutes les pensées divines combinées. C'est à cette question que saint Paul répond dans mon texte, par ce qu'il appelle ailleurs « l'Évangile (c'est-à-dire la bonne nouvelle) de la grâce » (Actes 20.24). Écoutez-le : « Vous avez été sauvés par la grâce, par la foi ; et cela ne vient point de vous ; c'est le don de Dieu ; non point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie. Car nous sommes son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, que Dieu a préparées, afin que nous marchions en elles. » Voici tout l'Évangile resserré en trois lignes, aussi pleines qu'elles sont concises. Tout est là : le principe du salut, *la grâce* ; le moyen du salut, *la foi* ; la fin du salut, *les bonnes œuvres* ; et chaque chose y est à la place qui lui est propre, et dans son vrai rapport avec tout le reste. Ainsi notre plan nous est tout donné : nous n'avons qu'à suivre notre Apôtre, mais avec une différence d'application. Lui s'adresse plus spécialement à ceux de ses lecteurs qui sont déjà convertis au Seigneur Jésus-Christ, et il leur rappelle comment ils ont été sauvés ; moi, je m'adresse plus spécialement à ceux de mes auditeurs qui ne sont pas jusqu'ici convertis au Seigneur Jésus-Christ, et je leur explique comment ils peuvent être sauvés.

Commençons par le commencement : « Vous avez été sauvés par la grâce. » Qu'est-ce que la grâce ? La grâce – c'est la grâce : il y a dans le lan-

gage des hommes de ces termes primitifs que l'on sent, mais que l'on ne définit pas, comme on n'analyse pas les substances simples ; il y en a aussi de tels dans l'Évangile, et le mot *grâce* est de ce nombre. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la grâce est la faveur que trouve auprès de Dieu un pauvre pécheur, qui n'a mérité que sa colère. Je dis *qui a mérité sa colère* : ce point est capital. La grâce implique, chez qui la reçoit, un état d'indignité qui lui méritait un traitement tout contraire ; le ciel n'est donné par *grâce* qu'à celui qui est digne de l'enfer ; la vie éternelle n'est une *grâce* que pour qui est digne de la mort éternelle : vous croyez peut-être avoir rendu assez d'hommage à la grâce, quand vous avez déclaré que les œuvres sont insuffisantes, et que, l'homme eût-il fait tout ce qu'il doit faire, la félicité éternelle dépasse trop ses faibles mérites pour n'être pas accueillie à titre de grâce ? Détrompez-vous : ce n'est pas rendre hommage à la grâce, c'est lui donner un démenti. C'est confondre la grâce de Dieu qui n'est que pour la créature déchue, avec sa bonté, dont les plus innocentes, dont les saints anges eux-mêmes ont besoin. Il n'en coûterait guère à notre amour-propre de reconnaître que Dieu nous fait grâce, – comme il fait grâce à l'ange Gabriel, ou à l'ange Michel, qui n'ont jamais contrevenu en quoi que ce soit à sa volonté. Quand nous aurions fait tout ce que nous devons, « nous ne serions que des serviteurs inutiles » (Luc 17.10), et la vie éternelle serait encore un don de la bonté divine, d'une bonté infinie ; mais ce ne serait plus une grâce, parce que nous n'aurions pas alors encouru la condamnation, disons plus, parce que nous aurions droit alors à la vie par les conditions de la loi. Mes frères, point d'équivoque, soyez sincères avec Dieu et avec vous-mêmes.

Il ne s'agit pas seulement de reconnaître vos œuvres insuffisantes pour vous justifier, il s'agit de les reconnaître suffisantes pour vous condamner. Que si vous ne les reconnaissez pas telles, du moins ne prononcez plus le mot *grâce* ; ce mot n'a dans votre bouche ni vérité ni dignité, car il vous déclare ce que vous ne croyez pas être. Laissez-nous-en l'usage, à nous

qui nous reconnaissons pécheurs, pécheurs perdus, sans mérite, sans ressource propre. Laissez-nous-le, – nous ne nous plaindrons pas de notre partage. Si les langues humaines n'ont pas de mot plus humiliant pour notre orgueil, elles n'en ont pas de plus doux à notre cœur.

Oui, mon Dieu ! Grâce ! grâce ! grâce ! puisque celui qui se met à genoux en criant grâce est aussi celui qui se relève « sauvé par la grâce ! » « Sauvés par la grâce. » Comprenez-vous ce salut, dont la grâce est le principe ? C'est la chose la plus simple à la fois et la plus merveilleuse du monde. A regarder ce que vous êtes, un pécheur, et ce que vous avez mérité, la mort, il n'y avait autre chose à attendre pour vous que la perdition ; et pour vous y soustraire, aucune délivrance ne pouvait être trouvée en vous-même. Mais « Dieu qui est amour, » et qui n'a pu nous voir d'un œil indifférent courir à une affliction éternelle, a trouvé en lui-même un secret pour donner la vie à ceux qui ont mérité la mort. Ce secret, c'est la grâce. Selon la loi, la promesse de la vie, attachée à une condition que vous ne pouvez remplir dans votre état actuel, et qu'au surplus vous avez déjà transgressée, vous était à tout jamais inaccessible, et ne vous laissait pas d'autre partage que le désespoir : selon la grâce, vous pouvez entrer dans la vie tel que vous êtes, en vous soumettant à ce salut humiliant que Dieu met à votre portée, et dont il a fait lui-même tous les frais. Il a envoyé son Fils au monde ; il a accompli en lui toute l'œuvre de la loi ; il a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous ; il l'a frappé à notre place, sur la croix ; il l'a ressuscité des morts, et l'a élevé à sa droite, et il a promis la vie éternelle à quiconque la veut venir prendre en Jésus-Christ. Voilà désormais, au lieu de la justice impraticable de la loi, une justice praticable pour nous, parce que Jésus-Christ se charge de tout. C'est la doctrine de saint Paul dans un admirable passage de son Épître aux Romains : « Car Christ est la fin de la loi en justice à tout croyant. Or Moïse décrit ainsi la justice qui est par la loi, savoir que l'homme qui fera ces choses vivra par elles. Mais la justice qui est par la foi s'exprime ainsi : Ne dis point en ton cœur : Qui mon-

tera au ciel ? Cela est ramener Christ d'en haut. Ou : Qui descendra dans l'abîme ? cela est ramener Christ d'entre les morts. Mais que dit-elle ? La parole est près de toi, en ta bouche et en ton cœur » (Romains 10.4-7). Pour nous qui avons perdu la justice de la loi qui disait : « L'homme qui fera ces choses vivra par elles, » reste la justice de la foi qui nous est tout ouverte et tout accessible, parce que transportant en Christ tout ce que nous n'avions pas fait et n'aurions jamais pu faire, elle substitue à la question de savoir si nous pouvons, et si nous avons fait, la question de savoir si Christ peut, et si Christ a fait. Cette justice-là, tout aimable, toute prévenante, parle ainsi : « Ne dis point en ton cœur : Qui montera au ciel ? C'est en faire descendre Christ ; ni : Qui descendra dans l'abîme ? C'est rappeler Christ d'entre les morts. » C'est-à-dire : ne te tourmente pas de cette parfaite obéissance que tu devais à la loi de Dieu, et que tu ne lui as point rendue ; car ce n'est plus à toi qu'elle est demandée, c'est à Christ, qui peut la rendre, et qui l'a rendue ; c'est une chose faite. Ne te tourmente pas non plus de cette peine redoutable que tu as encourue, et que tu ne pourrais souffrir qu'en perdant ton âme, car, ce n'est pas sur toi qu'elle tombera, c'est sur Christ, qui la peut souffrir, et qui l'a soufferte ; c'est une chose faite. « La parole est près de toi, en ta bouche et en ton cœur. » Le salut que l'on te presse d'accepter est un salut tout fait, que tu n'as qu'à prendre ; un autre a travaillé, il ne te reste qu'à entrer dans son travail. Sur quoi Luther, le Paul de la Réformation, écrit ces paroles naïves et pénétrantes : « Il faut bien savoir distinguer la loi d'avec l'Évangile. La loi et l'Évangile sont aussi différents l'un de l'autre que l'homme est différent de Dieu ; car la loi nous entretient de ce que nous devons à Dieu, et l'Évangile de ce que Dieu nous a donné. La loi nous prescrit, et nous impose, ce que nous devons faire ; elle est toute tournée vers le *faire*, et tout occupée d'*exiger*. Car Dieu dit par la loi : Fais ceci, ne fais pas cela, voilà ce que je veux ! L'Évangile, tout au contraire, au lieu de prescrire, d'imposer, d'exiger, le prend en sens opposé. Il ne dit pas : Fais ceci, ne fais pas cela ; mais il nous invite à étendre la main et à prendre, en disant : Vois, mon ami, ce que Dieu a fait pour toi ;

il a envoyé son Fils en chair, et il l'a livré à la mort ; et toi, il t'a délivré de la mort, du péché, de l'enfer et du Diable. Crois cela, et l'accepte, et tu seras bien heureux ! Tu seras ? ce n'est pas assez : tu es bien heureux. J'ai affaibli mon texte. Vous serez sauvés par la grâce, disais-je ; mais l'Apôtre dit à quiconque croit : « Par la grâce vous avez été sauvés, » et il le dit par deux fois en quatre lignes. La première, en parenthèse, comme d'une chose si bien connue qu'il n'a besoin que de la rappeler ; la seconde, en thèse directe, comme d'une chose si bien affirmée qu'il est prêt à l'établir contre tout venant. « Vous avez été sauvés » (Tite 3.5 ; 1Timothée 1.13, etc.). C'est une chose faite, pour le chrétien, tout aussi bien que d'être perdu est une chose faite pour le pécheur. De tout perdu qu'il était hier, aujourd'hui il est tout sauvé. » Si ce langage vous paraît trop absolu, écoutez plutôt l'Apôtre lui-même développant sa pensée dans les versets qui précèdent mon texte et qui l'amènent : « Dieu, qui est riche en miséricorde, par sa grande charité de laquelle il nous a aimés, lors, dis-je, que nous étions morts en nos fautes, il nous a vivifiés ensemble avec Christ, par la grâce duquel vous êtes sauvés ; et il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en Jésus-Christ » (versets 4-7).

Est-ce assez de gratuité ? est-ce assez d'assurance ? Ce langage, je le sais bien, est taxé de présomption par tous ceux qui en appellent au mérite des œuvres ; et à leur point de vue, ils ont raison. Oui, le langage que saint Paul tient lui-même et qu'il nous engage à tenir, serait le comble de la présomption, pour qui songerait à mériter. Mais pour qui n'attend rien que de la grâce, ce langage est l'expression toute simple de la reconnaissance, de l'amour, que dis-je ? de l'humilité ; il n'y a pas plus de présomption à dire : J'ai été sauvé par la grâce, quand on le dit dans l'esprit de l'Apôtre, qu'il n'y en aurait de la part d'un pauvre qui aurait été tiré de la misère à dire : Voyez le bien qu'il m'a fait ; me voici hors de peine ! que je serais ingrat de ne pas l'aimer !

Allez, mon frère, frère en Adam par le péché, frère en Christ pour le

salut, laissez dire au monde ; et quoi qu'il en puisse penser, prenez le salut gratuit qui vous est présenté ! Présenté aujourd'hui, prenez-le aujourd'hui ! et ne vous endormez pas ce soir que vous ne puissiez dire : J'ai reçu la vie éternelle ! Et qu'est-ce donc qui vous pourrait retenir ? Est-ce que vous êtes trop bon, trop vertueux, trop saint, pour avoir besoin d'un tel salut ? Malheureux, va donc apprendre à te connaître. « Tu dis : Je suis riche, je suis dans l'abondance et je n'ai besoin de rien ; et tu ne connais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu » (Apocalypse 3.17). Ou bien, est-ce que vous êtes trop coupable pour en être digne ? Mon frère, que me dites-vous là ? Eh quoi ! trop coupable pour dire avec le publicain : « Mon Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! » trop coupable pour dire avec le larron en croix : « Je reçois ce que j'ai mérité ; » ou avec saint Paul : « Je suis le premier des pécheurs ! » Viens, viens, comme ils ont fait, tel que tu es, chargé du fardeau de tes péchés, et tu « retourneras dans ta maison, » comme eux, pliant sous le poids de la grâce !

Mais pour avoir part à « la grâce de Dieu, » que faire ? Cette grâce « salutaire (en principe) pour tous les hommes, » mais dont (en fait) tous ne profitent pas, comment vous sera-t-elle appropriée ? « Par la foi, » répond l'Apôtre : Si la grâce est le principe du salut, la foi en est le moyen. Une version plus littérale ferait mieux sentir ce rapport : « Vous avez été sauvés par la grâce, par le moyen de la foi¹. » La foi, dont l'Écriture parle si souvent, la foi, qui est le gage de toutes les promesses, n'y est pas plus définie que la grâce. Car ces mots par lesquels s'ouvre le magnifique tableau des triomphes de la foi (Hébreux 11.1) : « La foi est une représentation des choses qu'on espère, et une démonstration de celles qu'on ne voit point, » expliquent moins le caractère de la foi qu'ils n'en décrivent la puissance. Sans doute, c'est encore ici une de ces notions élémentaires, que l'on obscurcirait en cherchant à les éclaircir, et qui s'expliquent d'elles-mêmes à l'esprit de l'homme ; ou s'il manque quelque chose à leur conception, c'est

¹*By grace, through faith.*

à la vie et aux faits, non à la philosophie et au langage, qu'il appartient d'y suppléer. Imitons l'Écriture ; c'est le plus populaire de tous les maîtres, et tout ensemble le plus exact. Croire, c'est prendre Dieu sur parole ; c'est s'en rapporter à Dieu, d'un esprit tout persuadé et d'un cœur sans défiance ; plus spécialement, dans la matière qui nous occupe, croire, c'est écouter la bonne nouvelle de la grâce avec les dispositions d'un homme qui ne doute ni que Dieu ait parlé, ni que ce que Dieu a dit soit vrai.

Ce qu'il faut surtout remarquer ici, c'est le rapport de la foi à la grâce. La foi, cet élément humain du salut tout divin, la foi est ce je ne sais quoi dans l'homme, par où se donne à lui la grâce qui est en Dieu ; de telle sorte que, d'une part, la grâce ne parvient à l'homme que si elle lui est transmise par la foi ; et que, de l'autre, la foi n'agit dans l'homme qu'en laissant passer la grâce, sans y rien ajouter du sien. La foi est donc si nécessaire, que sans elle la grâce est comme si elle n'était pas, et tout ensemble si simple, qu'elle laisse à la grâce sa gratuité tout entière, que dis-je ? qu'elle la constate et la fait éclater.

La foi est nécessaire pour approprier à l'homme la grâce de Dieu. Il ne s'agit pas de mériter un salut dont le caractère essentiel est d'être immérité ; mais ce salut immérité, il s'agit d'y prendre part. Celui qui sauve, c'est Dieu ; mais celui qui est sauvé, c'est l'homme ; et cet homme, non une machine ou un instrument, mais une créature morale et responsable, qui a sa participation inévitable autant qu'obligatoire, dans toute transaction dont elle est l'objet, sans en excepter la plus souveraine ou la plus gratuite. Le salut d'une âme est un ouvrage qui n'appartient qu'à Dieu ; c'est une création, selon l'expression de l'Apôtre dans mon texte, c'est-à-dire l'introduction d'un principe nouveau dans le cœur, par opposition au développement naturel d'un germe préexistant. Mais cette création est intérieure ; elle s'opère dans l'homme, c'est assez pour que l'homme y ait sa part d'action, à la différence de cette autre création qui nous a appelés à l'existence. « Dieu qui nous a créés sans nous, a dit un Père de l'Église,

ne veut pas nous sauver sans nous ; » cela est vrai dans l'affaire du salut, comme il est vrai dans toute action de l'homme par laquelle il est mis en possession des dons de Dieu, quels qu'ils soient. Dieu met devant moi un paysage ravissant : encore faut-il que j'ouvre les yeux pour le contempler ; Dieu me présente un fruit délicieux : encore faut-il que j'ouvre la bouche pour le recueillir ; Dieu m'offre un remède certain pour mes maux : encore faut-il que j'ouvre la main pour le prendre. Il en va de même pour le salut : la foi est la faculté réceptive de l'homme, s'exerçant sur le don de Dieu, et faisant nôtre ce qui n'était que *pour nous*. La foi est l'œil qui regarde, la bouche qui recueille, la main qui prend. Un Béchuana converti la définissait admirablement : « La foi est la main du cœur. » En deux mots, si la grâce est la main de Dieu qui donne, la foi est la main de l'homme qui reçoit : que ces deux mains se rencontrent, tout est dit.

Mais autant la foi est nécessaire, autant elle est simple. Elle opère en recevant, mais en recevant seulement : l'homme s'efface, pour laisser tout le salut à Dieu. Ne me dites pas que la foi sent, que la foi aime, que la foi obéit ; et que c'est par ce sentiment, par cet amour, par cette obéissance qu'elle vaut devant Dieu. Non, vous dis-je ; la foi ne fait que *recevoir* ; et c'est par cette simplicité du recevoir qu'elle vaut, parce que c'est par elle qu'elle laisse à Dieu toute la gloire du *faire*. Le sentiment, l'amour, l'obéissance, ce n'est pas la foi, c'en sont les fruits, les œuvres ; et attribuer le salut à ces fruits, à ces œuvres, c'est, après l'avoir rejetée dehors par le grand portail, ramener la justice propre par une porte dérobée. Ne me dites pas même que la foi est une condition du salut. Sans doute, cela peut se dire, si l'on ne veut exprimer par là que la nécessité de la foi pour être sauvé ; mais le mot de *condition* présente à l'esprit l'image d'une participation agissante méritoire ; et l'humble participation du recevoir ne saurait être qualifiée de condition sans abuser du langage. Vous vous rendriez ridicule si vous disiez : La vallée de Chamonix est admirable – mais à condition qu'on la regarde ; ou le raisin est un fruit exquis – mais à condition qu'on le prenne.

Il ne faudra pas dire davantage : La grâce de Dieu nous sauve, mais à condition qu'on y croie ; mais il faudra dire avec l'Apôtre : « La grâce de Dieu nous sauve par la foi. » Par la foi, précisément pour bien constater que l'homme n'y est pour rien, et que le salut est un don de Dieu, un pur don, *tout gratuit* ; ainsi l'explique l'Apôtre, reprenant sa pensée par le côté négatif, pour ne laisser à notre orgueil aucune issue par où lui échapper : « Cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu ; cela ne vient pas des œuvres, afin que *nul ne se glorifie*. » C'est dans le même esprit que le même Apôtre écrit aux Romains une ligne qui résume à elle seule tout ce que nous pourrions dire là-dessus : « C'est par la foi – afin que ce soit selon la grâce. » Pesez bien cette parole profonde. Non seulement, nous sauvant par la foi, Dieu nous sauve par grâce ; mais s'il nous sauve par la foi, c'est précisément pour réduire la participation de l'homme aux moindres proportions possible, pour constater, pour rendre visible à tous les yeux, qu'il nous sauve par pure grâce, sans condition, sans mérite, sans autre action humaine que celle qui nous met en rapport avec l'action souveraine de Dieu.

Viens donc, pauvre pécheur qui me prêtes une oreille si attentive, et qui voudrais de si bon cœur vivre dans la grâce, mourir dans la paix et ressusciter dans la gloire, mais qui as jusqu'ici douté de Dieu et désespéré de toi-même, viens, et crois. Ne te tourmente-pas de ce que tu as à faire, crois. Ne te tourmente pas de ce que c'est que croire, crois : ton cœur t'instruit assez de ce que c'est, et l'expérience t'apprendra le reste. Voilà de l'eau, bois ; voilà du pain, mange ; voilà la grâce de Dieu, voilà Jésus-Christ crucifié et ressuscité, qui s'est chargé de tout le *faire*, qui était hors de ta portée, pour ne te laisser que le *croire*, qui est à ta portée : crois, dis-je, et tout ce qu'il a fait est autant à toi que si tu l'avais fait toi-même, pour que tu sois aussi sûr de ton salut que si tu étais saint comme le Saint des saints. « Crois seulement, et tu verras la gloire de Dieu. » Que si tu ne peux te consoler de l'avoir déshonoré par le péché, au lieu de lui donner gloire

par la sainteté, écoute : tu as ta manière de lui donner gloire. La première voie ouverte à l'homme pour glorifier Dieu, l'obéissance parfaite, qui eût rendu hommage à la perfection de sa loi, t'est fermée, mais il t'en reste une seconde, la foi, qui rend hommage à la gratuité de sa grâce. Cet hommage ne sera pas moins agréable à Dieu que n'eût été l'autre ; que dis-je ? il le sera même davantage, car « Dieu est amour, » et de toutes ses perfections, celle dont il est le plus jaloux, c'est son amour tout gratuit, que l'homme innocent n'eût jamais connu, que l'ange saint n'a point éprouvé, et que l'homme pécheur, mais reçu en grâce, a la tendre mission de sentir et de proclamer. Je disais avec Jésus-Christ : « Crois seulement, et tu verras la gloire de Dieu » (Jean 11.40) ; je puis ajouter : Crois, et nul ne fera pour cette gloire plus que toi !

Mais les bonnes œuvres, que deviennent-elles dans ce salut tout gratuit ? Ce qu'elles deviennent ? elles deviennent praticables, d'impraticables qu'elles étaient. Ce salut, dont la grâce est le principe, et la foi le moyen, les bonnes œuvres en sont le terme. « Ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie. Car nous sommes son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, que Dieu a préparées, afin que nous y marchions. »

Deux choses frappent ici par leur contraste : la première, que la gratuité du salut ne reçoit nulle atteinte de la nécessité des bonnes œuvres ; la seconde, que la nécessité des bonnes œuvres n'est en rien compromise par la gratuité du salut. Il y a plus : cette gratuité et cette nécessité se relèvent l'une l'autre. L'Apôtre aurait pu se borner à dire que « ce n'est pas par les œuvres, » *quoique* ce soit pour les bonnes œuvres. » Mais ce n'est pas par un *quoique*, c'est par un *car*, qu'il lie ces deux pensées : ces deux côtés du salut chrétien ne se complètent pas seulement, ils s'appuient et se déterminent l'un l'autre ; ce sont, dans la doctrine du salut, les deux faces d'une seule vérité, comme ce sont, dans le langage de l'Apôtre, les deux membres d'une seule période. Ceci est admirable : jamais saint Paul

et saint Jacques ne furent mieux conciliés ; jamais on ne vit ni le salut plus nettement dégagé d'avec les œuvres de l'homme, ni les bonnes œuvres du chrétien placées en plus haut rang.

La gratuité du salut chrétien maintenue dans les bonnes œuvres qu'il enfante, c'est le premier objet qui attire l'attention de l'Apôtre, parce que cette gratuité est la doctrine distinctive de mon texte, et de toute la première partie de notre épître. « Nous sommes l'ouvrage de Dieu, » nous qui faisons les bonnes œuvres ; de telle sorte que nos bonnes œuvres, n'étant que l'ouvrage de l'ouvrage de Dieu, retournent de plein droit à lui comme à leur source véritable : c'est moins nous qui les faisons, que lui qui les fait par nous. L'Apôtre applique ici à la création spirituelle du peuple chrétien, ce que le Psalmiste avait dit de la création nationale du peuple d'Israël : « C'est lui qui nous a faits, et non pas nous ; nous sommes son peuple et le troupeau de sa conduite » (Psaumes 100). Mais ce mot *ouvrage* ne lui suffit déjà plus : nous sommes plus que l'ouvrage de Dieu, nous sommes sa création : « Ayant été créés en Jésus-Christ, pour les bonnes œuvres. » Créer, c'est créer : Dieu n'a pas moins fait quelque chose de rien en nous sauvant qu'en nous donnant la vie, et l'un ne réclame pas moins que l'autre sa toute-puissance. Comment pourrions-nous désormais nous glorifier dans des bonnes œuvres qui ne sont que le produit d'une création de Dieu ? Autant vaudrait nous attribuer l'honneur de notre naissance, ou bien le mérite des mouvements que nos mains et nos pieds exécutent à l'aide des forces naturelles dont Dieu les a pourvus. Enfin, pour dernier trait, nous ne pouvons pas même nous vanter d'avoir préparé ou choisi les bonnes œuvres que nous faisons ; car c'est « Dieu qui les a préparées, » tout exprès « pour que nous y marchions. » Comme il nous a créés pour elles, il les a préparées pour nous. Tant il est vrai que les bonnes œuvres elles-mêmes ne sont qu'une partie du plan formé de Dieu pour notre salut, et que « tout est de lui, par lui, et pour lui. » Cessez donc d'opposer les bonnes œuvres des sauvés à la gratuité du salut : c'est raisonner en sens contraire de la vé-

rité. Ces bonnes œuvres constatent et font éclater cette gratuité, qui seule leur a donné l'être et frayé le chemin ; et plus un chrétien sera zélé pour les bonnes œuvres, plus il manifestera pour sa part cette gratuité qui l'a fait tout ce qu'il est.

Il m'est permis de passer rapidement sur ce point après les développements auxquels je me suis livré ; et je me hâte vers la contrepartie de cette gratuité, je veux dire vers la nécessité des bonnes œuvres. Cela même qui vous fait voir combien peu nos bonnes œuvres nous appartiennent, fait voir du même coup combien elles sont nécessaires : car c'est tout exprès pour les faire que nous avons été sauvés : « Ayant été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, que Dieu a préparées afin que nous marchions en elles. »

Ailleurs, les bonnes œuvres sont recommandées aux chrétiens, soit comme provenant de la grâce, qui les produit aussi naturellement qu'un arbre son fruit (Galates 5.22), soit comme « convenables à la saine doctrine, parce que la foi n'a pas de plus bel ornement qu'elles (1Timothée 2.9-10 etc.) ; soit comme voulues de Dieu parce qu'il prend plaisir à voir marcher ses enfants dans la sainteté (Hébreux 17.16 ; 1Pierre 2.20) ; soit comme prescrites par la reconnaissance, en réponse à l'amour dont il nous a aimés le premier. (1Jean 4.19 ; Romains 12.1) ; soit comme indispensables au salut, parce qu'on ne va pas au ciel par le chemin de l'enfer (Romains 6.16) ; soit pour d'autres raisons, car elles sont infinies. Mais celle qui est indiquée ici par l'Apôtre est plus décisive encore : les bonnes œuvres sont plus que le fruit de la grâce, plus que l'ornement de la foi, plus que le commandement de Dieu, plus qu'une obligation de reconnaissance ; elles sont la fin du salut. Vous demandez pourquoi vous avez été sauvés par la grâce, pourquoi créés de nouveau par la foi en Jésus-Christ ? l'Apôtre vous répond : « Pour les bonnes œuvres. » Nous voici au cœur même de la question. Dieu fait tout en vue de sa gloire ; même le méchant pour le jour de la calamité ; combien plus le juste pour le jour de sa délivrance !

et, en se proposant pour fin prochaine le bonheur de ceux qu'il arrache à la perdition, il se propose pour fin dernière de glorifier en eux son nom, par les bonnes œuvres : « Que votre lumière luise devant « les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux ». (Matthieu 5.16 ; Jean 15.8). En nous sauvant par grâce, sans les œuvres, en Jésus-Christ, Dieu a eu devant les yeux les bonnes œuvres qu'il voulait nous amener à produire : les bonnes œuvres, voilà la fin, l'objet, le stimulant, le terme de tout ce qu'il a fait pour nous. Cela est aussi simple que profond ; et les autres aspects sous lesquels les bonnes œuvres nous sont présentées reviennent tous à celui-là. Prenez celui auquel l'Évangile se complaît le plus, et par lequel je commençais tantôt : les bonnes œuvres fruit du salut, comme le raisin est le fruit de la vigne. Le fruit n'est-il pas ce que cherche le vigneron, et la fin qu'il se propose ? La grappe chargée de son jus précieux est le produit naturel du cep, elle en est l'aimable ornement, elle en est la marque distinctive, mais elle est plus que tout cela : elle en est la fin ; le jardinier n'a planté la vigne et ne la cultive que pour obtenir le raisin, si bien que s'il eût connu quelque autre moyen de le posséder, il se fût épargné les soins infinis où il consume sa vie. Oh ! que les bonnes œuvres sont donc inhérentes au salut gratuit, puisqu'elles l'ont déterminé dans la pensée divine, et que Dieu n'a voulu avoir des rachetés que pour avoir des saints ! Des *saints*, n'est-ce pas le nom de prédilection qu'il donne à ses enfants pour les distinguer d'avec ceux du siècle ?

Au reste, ce n'est pas seulement en cet endroit que le rapport des œuvres à la grâce se découvre ; il est marqué souvent ailleurs, surtout dans les lettres de notre Apôtre : car le docteur de la grâce est aussi le docteur des bonnes œuvres ; et saint Paul est à lui-même son saint Jacques. Méditez à ce point de vue son épître à Tite. Au second chapitre, après avoir pressé tour à tour toutes les classes de chrétiens, jeunes et vieux, libres et esclaves, de s'appliquer aux bonnes œuvres qui leur sont propres, toujours en s'appuyant de ce même argument présenté sous les formes les plus va-

riées : « pour honorer la doctrine de Dieu notre Sauveur, » il résume sa pensée là-dessus dans une conclusion qui a de profondes analogies avec mon texte : « *Car* la grâce de Dieu, salutaire à tous les hommes, a été manifestée, nous enseignant » – Quoi ? – « Que renonçant à l’impiété et aux passions mondaines, nous vivions dans ce présent siècle sobrement, justement et religieusement. En attendant la bienheureuse espérance et l’apparition de la gloire du grand Dieu, et notre Seigneur Jésus-Christ, qui s’est donné soi-même pour nous. > – Pourquoi ? – « *Afin qu’il* nous rachetât de toute iniquité, et qu’il nous purifiât, pour lui être un peuple qui lui appartienne en propre, et qui soit zélé pour les bonnes œuvres » (Tite 2.11-14). Poursuivons ; il n’a pas fini : « Avertis-les d’être soumis aux principautés et aux puissances, d’obéir aux gouverneurs, d’être prêts à faire toutes sortes de bonnes œuvres ; de ne médire de personne, de n’être point querelleurs, mais doux, et montrant une parfaite douceur envers tous les hommes. *Car* nous étions aussi autrefois insensés, rebelles, égarés, asservis à diverses convoitises et voluptés ; vivant dans la malice et dans l’envie, dignes d’être haïs, et nous haïssant l’un l’autre. Mais quand la bonté de Dieu notre Sauveur, et son amour envers les hommes, ont été manifestés, il nous a sauvés, non par des œuvres de justice que nous eussions faites, mais selon sa miséricorde, par le baptême de la régénération et le renouvellement du Saint-Esprit, lequel il a répandu abondamment en nous par Jésus-Christ notre Seigneur. *Afin qu’ayant* été justifiés par sa grâce, nous soyons les héritiers de la vie éternelle selon notre espérance, » – voilà le but prochain. . . et voici le but final : « Afin que ceux qui ont cru en Dieu aient soin les premiers de s’appliquer aux bonnes œuvres. »

Allez, maintenant ; vous avez de quoi répondre à ceux qui vous accusent de compromettre les bonnes œuvres en prêchant le salut par la *grâce* ; oui, comme saint Paul a compromis la sainteté de ses disciples par sa doctrine, ou sa sainteté personnelle par sa foi ; ou comme on compromet l’espoir de la récolte en plantant et en taillant la vigne, l’espoir de la mois-

son en labourant et en ensemençant la terre. Mais au reste, l'intérêt apolo-gétique est ici bien secondaire : j'ai un plus sérieux objet en vue. Ce n'est pas seulement pour que vous ayez de quoi répondre ou aux ignorants que je veux que vous vous appliquiez aux bonnes œuvres : c'est pour que vous ne renversiez pas l'ouvrage de Dieu, c'est pour que vous ne refusiez pas à Jésus-Christ le fruit qu'il attend de vous (Esaïe 5.4 ; Matthieu 21.19). Les bonnes œuvres ? Eh ! vous n'avez pas été sauvés pour autre chose ! Si vous ne marchez pas dans les bonnes œuvres, Dieu a manqué son but en vous sauvant, aussi réellement que le jardinier a manqué le sien en chargeant son précieux terrain d'un plant stérile : « Coupe-le ; pourquoi charge-t-il la terre ? » Allez, vous dis-je, marchez dans les bonnes œuvres ; Dieu ne vous a pas rachetés pour autre chose !

Mais enfin, ces bonnes œuvres, où les trouver, et qui vous en indiquera le chemin, souvent si difficile à discerner ? Dieu s'en charge encore ; lisez mon texte jusqu'au bout : en vous créant pour les bonnes œuvres, il a préparé les bonnes œuvres pour vous ; le chemin en est tout frayé devant vous par sa main paternelle ; il ne vous reste plus qu'à y marcher. Sentez-vous bien la beauté de cette image, disons mieux, la grandeur de cette grâce, que l'Apôtre vous jette comme par surcroît et qui met le comble à tout le reste ? Comme votre salut est tout fait par la grâce et qu'il ne vous reste qu'à vous l'approprier par la foi, ainsi votre chemin de bonnes œuvres est tout fait aussi pour vous, et il ne reste qu'à le discerner, puis à le suivre sans vous en détourner ni à droite ni à gauche : ce n'est pas votre chemin à faire, c'est le chemin de Dieu à trouver.

Achevez de comprendre ceci par l'exemple de Jésus-Christ homme. Jésus ne fait jamais paraître la moindre incertitude sur ce qu'il doit faire, ni le moindre embarras pour se tracer un plan de vie. Ces combats qui ont agité tous les saints et qui se sont terminés pour les uns dans une règle salubre, mais quelque peu légale, pour les autres dans une liberté salubre aussi, mais sujette aux abus, ne semblent pas s'être jamais offerts à

son esprit. Pourquoi cela ? c'est que son plan ce n'est pas lui qui le choisit, c'est Dieu qui le lui fait, et qui le lui fait si droit, si lumineux (je ne dis pas si facile !), qu'il n'a qu'à le suivre pas après pas, sans hésitation ni obscurité. Ce n'est pas lui qui va chercher ses bonnes œuvres, ce sont ses bonnes œuvres qui viennent le chercher, se succédant les unes aux autres à leur place devant lui, chacune en son heure et à son tour, sans se traverser ni s'embarrasser l'une l'autre, Dieu ne laissant jamais manquer ni le temps à l'œuvre, ni l'œuvre au temps. Tel est le chemin de bonnes œuvres que Dieu a préparé pour Jésus, afin qu'il y marche ; et parce que Jésus répond à ce plan du Père par un œil simple, par un cœur droit, par une volonté docile, la vie entière de Jésus n'est qu'une série de bonnes œuvres non interrompue, et dont chacune a été expressément choisie de Dieu pour le moment et les circonstances où elle devait trouver sa place marquée. Que cela est beau ! Eh bien ! cela est pour vous tout comme pour lui ; que dis-je ? cela a été en lui pour vous montrer qu'il doit être en vous. Comme lui, vous avez devant vous votre chemin de bonnes œuvres tout tracé, un chemin qui vous est propre, personnel, et que vous avez désormais non à faire, mais à suivre. Ne le voyez-vous pas, ce chemin ?... Là se trouvent toutes *vos* bonnes œuvres. Il n'en est aucune pour vous en dehors de ce chemin, comme il n'en est aucune qui manque dans ce chemin, si vous voulez « ne pas faire *votre* volonté, ni suivre *votre* voie, ni dire *vos* paroles » (Esaïe 58.13). Entre Jésus-Christ et vous, la différence à cet égard n'est pas dans le chemin, elle est dans le cœur. Si vous aviez son œil simple, son cœur droit, sa volonté soumise, votre vie se déploierait devant vous, jour après jour, heure après heure, aussi naturellement qu'a fait devant lui la sienne, et vous approcherez de cet idéal à proportion que vous approcherez de cet œil simple, de ce cœur droit, de cette volonté soumise.

Ne vous agitez pas, ne vous imposez pas le fardeau de votre plan de vie ; ouvrez seulement les yeux et discernez le chemin de Dieu, qui part de votre conversion à Jésus-Christ et qui se continue durant tout le cours

de votre carrière terrestre. Dans cet esprit, toutes *vos œuvres* viendraient se placer sous vos mains, tous vos sentiers devant vos pas, toutes vos paroles sur vos lèvres, appelés de Dieu même, et tout comme si vous entendiez sa voix vous dire : « C'est ici le chemin, marchez-y » (Esaïe 30.21). Ainsi vous deviendrez réellement un homme de bonnes œuvres, n'ayant pas autre chose à faire au monde que les bonnes œuvres, menant une vie toute composée de bonnes œuvres et réalisant dans sa plénitude cette belle parole des Proverbes : « Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante, qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection » (Proverbes 4.18). Cette perspective ne vous tente-t-elle pas ? ne soupirez-vous pas après une telle vie, toute réglée de Dieu et toute rapportée à sa gloire ? Oui, je lis dans votre cœur, cette vie seule répond à votre besoin intérieur ; – entrez-y donc, vous l'avez devant vous, entrez-y, – mais entrez-y par la porte, qui est la grâce ; et pour être l'homme des bonnes œuvres, commencez par être l'homme de la grâce !

Que viens-je de faire, mes chers auditeurs ? d'exposer la doctrine du salut ? Non, mais de vous annoncer l'Évangile. Exposer la doctrine, c'est l'affaire de la théologie, celle de la prédication, c'est d'annoncer l'Évangile aux pécheurs qui périssent. Ce pécheur qui périt, c'est vous ; cet Évangile qui peut vous sauver, le voilà ! Dieu m'en est témoin. Que l'on discute tant qu'on voudra ; que l'on rejette, que l'on réfute, que l'on se raille, que l'on s'irrite, – c'est là l'Évangile, qui se résume en trois mots inséparables : grâce, foi, bonnes œuvres. C'est l'Évangile de l'Église chrétienne, c'est l'Évangile de l'Église réformée, c'est l'Évangile de Luther, c'est l'Évangile de Calvin, c'est l'Évangile de saint Augustin, c'est l'Évangile de saint Paul, c'est l'Évangile de saint Jacques, c'est l'Évangile de Jésus-Christ ; – c'est aussi le mien, par la grâce de Dieu ; – et il faut que ce soit le vôtre, ou vous ne verrez jamais la gloire de Dieu. Je vous l'annonce sous ma responsabilité, recevez-le sous la vôtre : certain, aussi certain que Dieu est Dieu et que la Bible est sa Parole, que si vous n'entrez pas dans le ciel par

cette porte, vous n'y entrerez jamais. N'est-ce pas vrai, ô mon Sauveur ? Eh bien ! si cela est vrai, rends-leur-en témoignage toi-même au dedans d'eux-mêmes ! Impose silence à la voix de l'homme, et ne leur fais entendre que la tienne, « afin que leur foi ne soit point l'effet de la sagesse des hommes, mais de la puissance de Dieu ! » (1Corinthiens 2.5.)

LA PROPITIATION

ou

l'œuvre du Fils

« Car c'est lui qui est la propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais a aussi pour ceux de tout le monde. »

(1Jean 2.2)

Si nous lisions l'Évangile pour la première fois, et sans que l'habitude eût émoussé nos impressions, nous serions vivement frappés de la place qui y est donnée à Jésus-Christ mourant. Demandez soit à un enfant chrétien, soit à un disciple d'un âge mûr, ce que Jésus-Christ est venu faire sur la terre : *mourir pour nous*, telle sera la réponse de l'un et de l'autre ; réponse que le premier a prise à la surface des Écritures, tandis que le second l'a trouvée dans ces mêmes Écritures étudiées jusqu'au fond. L'un a remarqué partout cette mort, prédite par Jésus-Christ lui-même, mise au premier plan par les quatre évangiles, rappelée sans cesse dans les épîtres des apôtres, servant de texte à tous leurs discours, figurée par l'un et l'autre sacrement (Romains 6 ; 1Corinthiens 11). L'autre a vu cette mort, servant de centre et d'âme à tous les autres actes du grand ouvrage de notre rédemption, qui semblent, soit qu'ils la précèdent ou qu'ils la suivent, n'être là que pour elle : l'incarnation n'ayant pour objet que de la préparer (Jean

12.24; Hébreux 2.14), la résurrection d'en attester le sens et le prix (Romains 4.25), l'ascension d'en assurer les fruits précieux (Hébreux 9.12). Si la résurrection de Jésus-Christ résume tout l'Évangile comme témoignage (Actes 1.22), sa mort le résume comme doctrine, Dieu se révélant tout entier en Jésus-Christ, et Jésus-Christ tout entier dans sa mort : « Je n'ai voulu savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié » (1Corinthiens 2.2).

Chose étrange, que la mort tienne le premier rang dans un livre qui a pour objet « la vie éternelle ! » que « le Prince de la vie » ne puisse nous être nommé que nous ne le cherchions expirant sur une croix ! Qui nous éclaircira ce mystère ? quelle est la signification et la portée d'une mort que Dieu a mise en un rang si glorieux ? C'est à l'Écriture elle-même que nous l'allons demander, mais à l'Écriture prise, si Dieu nous en fait la grâce, dans cette simplicité humble et pratique dont Jésus-Christ et les apôtres ont partout donné l'exemple. Je traiterai cette matière dans le même esprit que j'ai fait la Trinité : la rédemption que nous étudierons ensemble, ce n'est pas la rédemption du théologien, c'est la rédemption du petit enfant.

Écoutons d'abord saint Jean dans mon texte : « Jésus-Christ est la propitiatio pour nos péchés » *Propitiation* vient d'un vieux verbe *propitier*, qui n'est pas demeuré dans notre langue : Jésus-Christ est celui qui nous rend Dieu *propice*, d'opposé qu'il nous était à cause de nos péchés. Mais à cette acception primitive du mot propitiation, l'usage des langues tant anciennes que modernes en a substitué une plus précise, qui implique le moyen par lequel Dieu est apaisé : ce moyen, c'est la mort d'une victime innocente mise à la place du coupable. Aussi bien, saint Jean fait connaître dans l'un des versets qui touchent à mon texte que la vertu de propitiation qu'il attribue à Jésus-Christ réside en effet dans sa mort : « Le sang de Jésus-Christ son Fils purifie de tout péché. » En deux mots, Jésus-Christ est une victime offerte pour nos péchés ; sa mort est un sacrifice expiatoire.

Si ce texte n'en disait pas assez par lui-même, il n'en manquerait pas

d'autres pour y suppléer. « Le Fils de l'homme est venu mettre sa vie *en rançon* pour plusieurs » (Matthieu 20.23). Il est « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean 1.29). « Nous sommes justifiés *par la rédemption* qui est en Jésus-Christ, lequel Dieu a établi *pour propitiation* par la foi en son sang » (Romains 3.24). « En lui nous avons la rédemption *par son sang*, la rémission des péchés » (Éphésiens 1.7). « Il a porté nos péchés en son corps sur le bois » (1Pierre 2.24) ; « par sa meurtrissure nous avons été guéris. » Cette dernière parole est empruntée à ce chapitre d'Ésaïe que saint Augustin appelait le cinquième évangile, et qui a révélé la vertu propitiatoire de la mort de Jésus-Christ avec une clarté que le Nouveau Testament lui-même n'a pas surpassée : « Il a porté nos maladies, et il s'est chargé de nos douleurs. Nous l'avons cru puni, frappé de Dieu et humilié ; mais il était navré pour nos forfaits, froissé pour nos iniquités ; le châtiment qui nous apporte la paix a été sur lui, et par sa meurtrissure nous avons été guéris. Nous avons tous été errants comme des brebis, suivant chacun son propre chemin ; mais l'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. . .Après qu'il aura donné sa vie en propitiation, . . .mon serviteur juste en justifiera plusieurs. . .et lui-même portera leurs iniquités » (Ésaïe 53).

Si je faisais un cours de théologie, il me faudrait reprendre chacun de ces passages, et en discuter un à un les termes. Mais il me suffit ici d'en recueillir la pensée commune, sur laquelle on ne saurait balancer, surtout ayant affaire à l'Écriture, le plus simple et le plus populaire des livres. Une rançon à payer, nos péchés à porter, la colère de Dieu à apaiser, un sacrifice offert, une victime immolée : toutes ces images diverses renferment une même idée, Jésus-Christ nous affranchissant de la peine que nous avons méritée par nos péchés, en la souffrant pour nous, « Le salaire du péché c'est la mort » (Romains 6.23), la mort physique (Romains 5.12), et la mort spirituelle (Éphésiens 2.1 et suivants). Nous voici donc, « morts par nos fautes et par nos péchés, » réservés à « la colère de Dieu » (Jean 3.36) et à « la malédiction de sa loi » (Galates 3.10). C'est alors que Jésus-Christ

« meurt pour nos péchés » (1Corinthiens 15.3) ; le coup qui nous était destiné, il le détourne sur lui ; il reçoit la mort pour l'amour de nous, lui qui a mérité la vie, pour que nous, qui avons mérité la mort, recevions la vie pour l'amour de lui. « Dieu frappe son fils innocent en faveur des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables en faveur de son Fils innocent » (Bossuet). Donnez ces textes à lire à un chrétien simple : je le défie d'y trouver autre chose. Que l'on se scandalise de cet échange de justice et de péché, de vie et de mort, fait entre Jésus-Christ et nous : qui pourrait s'exprimer plus nettement là-dessus que le fait saint Paul : « Celui qui n'a point connu de péché, il l'a fait être péché ce pour nous, afin que nous devinssions justes devant Dieu par lui ? » (2Corinthiens 5.21) Que l'on s'indigne à la pensée que l'innocent puisse souffrir à la place du coupable ; quelle réponse plus précise trouver à cela que celle de saint Pierre : « Il a souffert, lui juste, pour nous injustes ? » (1Pierre 3.18.) Que l'on tourmente tour à tour les prépositions, les substantifs, les verbes, et tous les mots du langage : on n'échappera jamais à cette alternative redoutable : ou bien forcer et fausser le langage des Écritures, ou bien reconnaître que, selon ces Écritures, la mort de Jésus-Christ est un sacrifice de propitiation qu'il offre à Dieu pour les péchés du genre humain.

Mais ce n'est pas rendre justice à la mort expiatoire de Jésus-Christ que de l'appuyer sur des passages détachés, quels qu'en soient le nombre et la force. Prenez les Écritures dans leur ensemble, et d'un coup d'œil, le Nouveau Testament de son côté, l'Ancien Testament du sien, et chacun des deux dans son rapport à l'autre. Vous reconnaîtrez de la sorte que la doctrine du sacrifice, telle que nous venons de la trouver dans les Écritures, n'est pas seulement attestée par elles, mais qu'elle en fait l'âme et l'unité. Le sacrifice que Jésus-Christ offre de lui-même sous le Nouveau Testament, ce n'est pas seulement un sacrifice, c'est le sacrifice, le vrai sacrifice, offert « une seule fois dans la consommation des siècles » (Hébreux, chapitres 9 et 10), et auquel aboutissent, comme à leur terme commun, et

répondent, comme la figure à la réalité, tous les sacrifices de l'Ancien Testament, dont la chaîne remonte aux premiers jours du monde. Le sacrifice de Jésus-Christ dans la nouvelle alliance, voilà la fin, la clef, le sens et le prix de tous les sacrifices expiatoires de l'ancienne. Or, comme ces sacrifices, introduits par la première famille, continués par les patriarches, organisés par Moïse, invoqués, par les prophètes et célébrés par tout Israël, constituent le fond même du culte lévitique et de l'économie préparatoire (Psaume 50.5), il faut avouer que dépouiller la mort de Jésus-Christ de son caractère propitiatoire, c'est, tout en niant le Nouveau Testament, renverser l'Ancien, de fond en comble, en rejeter l'esprit avec la lettre et dénaturer l'histoire et la prophétie tout ensemble. Que ferez-vous désormais de la victime de Pâques (Exode 12.3, etc.), si Christ n'est pas « la Pâque qui a été immolée pour nous ? » (1 Corinthiens 5.7.) Que ferez-vous de l'holocauste perpétuel (Nombres 28), si Christ n'est pas « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean 1.29.) Que ferez-vous des sacrifices privés de valeur intrinsèque devant Dieu, tout prescrits qu'ils sont de lui, s'ils ne trouvent pas leur signification dans « l'oblation une fois faite du corps de Jésus-Christ ? » (Hébreux 10.10.) De deux choses l'une, ou soutenez contre saint Paul que le sang des taureaux et des boucs ôte les péchés (Hébreux 10.4), ou reconnaissez que tout ce sang coulant par ruisseaux sous l'ancienne alliance, appelait de génération en génération cet autre sang « qui dit de meilleures choses que n'en dit Abel¹ » par son sacrifice, d'autant que la réalité vaut mieux que la figure, et le corps que l'ombre. En même temps que le rapprochement que l'Écriture établit entre les victimes immolées sous l'Ancien Testament et Jésus-Christ mourant achève de montrer que sa mort est un sacrifice, il donne aussi à connaître que ce sacrifice a une vertu réelle, à la différence de ceux de l'ancienne alliance qui n'avaient

¹Hébreux 12.24. Non pas, suivant une traduction défectueuse : « de meilleures choses que n'en dit *le sang d'Abel* ; » mais « de meilleures choses que n'en dit Abel » par le sacrifice qu'il offre à Dieu (Genèse 4.4 ; voyez aussi Hébreux 11.4). Abel rend témoignage en figure, par son sacrifice, mais Jésus rend un témoignage meilleur, en réalité, par le grand sacrifice de lui-même.

qu'une vertu typique. Cette différence est grande. Ce que les autres sacrifices représentent, la croix seule l'opère ; le pardon qu'ils proclament, elle seule le procure ; s'ils rassurent l'homme pécheur, elle seule le rachète et le sauve. Aussi bien, si le sacrifice du Fils de Dieu était moins que cela, il n'eût jamais été offert, on peut l'affirmer hardiment. On conçoit que, dans l'intérêt du salut de l'homme, des créatures inférieures à l'homme et formées pour son usage aient pu être livrées innocentes à la mort, pour lui mieux garantir son pardon par un spectacle qui parle à ses yeux. Mais que le Fils de Dieu eût été livré à la mort sans un rapport plus profond et plus nécessaire entre sa mort et notre pardon ; que les amertumes ineffables de la croix ne fussent que les scènes terribles d'une sorte de drame qui se jouait entre le Père et le Fils, pour rendre la proclamation de ce pardon plus vivante et plus sympathique ; en un mot, que le sacrifice de Jésus-Christ n'eût qu'une vertu déclarative au lieu d'une vertu essentielle : non, ni l'amour du Père, ni la dignité même du Fils n'autorisent une supposition si étrange, pour ne pas dire si cruelle. Et quel avantage aurait alors la croix sur les sacrifices de l'Ancien Testament ? Après avoir cherché la réalité du sacrifice d'Abel dans celui de Jésus-Christ, la réalité du sacrifice de Jésus-Christ, où la chercherez-vous ? Ne la cherchez nulle part, car on ne saurait remonter plus haut. Gardez-vous de réduire ce grand sacrifice aux proportions mesquines d'une figure ou d'une déclaration ; c'est « une rédemption éternelle, » le sacrificateur, qui est en même temps la victime, « ayant fait par soi-même la purification de nos péchés » (Hébreux 1.3 ; 9.12). L'Écriture s'en exprime en termes qui n'ont rien d'équivoque ; vous n'avez qu'à comparer entre eux le témoignage qu'elle rend des sacrifices de l'Ancien Testament et celui qu'elle rend de celui du Nouveau. D'une part, « il est impossible que le sang des taureaux et des boucs ôte les péchés » (Hébreux 10.4), et les sacrifices où ce sang était répandu « ne pouvaient sanctifier la conscience de ceux qui les présentaient » (Hébreux 9.9 ; 10.1-2), de l'autre, « le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché » (1Jean 1.7), et « le sang de Christ, qui par l'Esprit éternel s'est offert lui-même à

Dieu sans nulle tache, purifiera votre conscience des œuvres mortes, pour servir le Dieu vivant » (Hébreux 9.14). Pauvres pécheurs qui m'écoutez, je vous le dis, il y a une seule chose au monde qui soit capable d'effacer vos péchés : ce ne sont pas vos pénitences, ni vos œuvres, ni votre repentance, ni même vos prières, c'est le sang du Fils de Dieu. Soyez lavés dans ce sang précieux, et « quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige, et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blanchis comme la laine » (Esaïe 1.18) ; mais hors de là, rien ne pourrait effacer la moindre trace du moindre de vos péchés ! Mais c'est peu que je vous le dise ; l'Église universelle vous le dit avec moi : elle n'a jamais su entendre l'Évangile autrement.

C'est une grande chose que la tradition de l'Église, quand cette tradition est générale. Nul n'a raison contre tous ; et comme l'accord de tous, en matière philosophique, démontre l'existence d'un sentiment gravé, ineffaçablement dans le fond du cœur de l'homme, ainsi l'accord de tous, en matière religieuse, démontre la clarté irrésistible de l'enseignement divin, sur un point que tous y trouvent également. Eh bien ! nommez une doctrine plus universellement acceptée dans l'Église, sur la foi des Écritures, que l'est la rédemption. Je n'irai pas, comme je l'ai fait pour d'autres doctrines, notamment pour la Trinité, en chercher la preuve dans les confessions de foi, anciennes ou modernes : ici, les choses sont si évidentes que nous pouvons procéder plus simplement. Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil autour de soi : la croix est partout où est Jésus-Christ. Quelle est l'âme de la doctrine de l'Église primitive ? la croix ; – selon l'Église elle-même, qui s'en explique par l'organe des saints apôtres ? la croix (1Corinthiens 2.1) ; – selon la synagogue, qui se scandalise ? la croix (1Corinthiens 1.23) ; – selon la Grèce, qui se raille ? la croix (*id.*) ; – selon Rome, qui s'inquiète et qui persécute ? la croix. Quel est le symbole de la foi chrétienne ? la croix ; pour la tradition, qui en fait le signe qui détermine la conversion de Constantin ? la croix ; – pour l'art, qui en fait le caractère architectural des Églises

chrétiennes ? la croix ; – pour la superstition, qui en fait l’emblème et le témoignage visible de la piété chrétienne ? la croix. Quel est dans l’Évangile le point de mire qui attire toutes les attaques de l’incrédulité ? la croix ; – le fond commun de la foi des apôtres, des Pères, des Réformateurs, des confesseurs de tous les temps ? la croix ; – le terrain commun de toutes les grandes communions entre lesquelles l’Église chrétienne s’est divisée (romaine, grecque, protestante) ; ou subdivisée (anglicane, luthérienne, réformée) ? la croix. Quel est enfin le résumé du culte chrétien, des sacrements chrétiens, des convictions chrétiennes, des missions chrétiennes ? la croix, toujours la croix ; et quand l’Apôtre s’écrie : « Loin de moi de me glorifier en autre chose qu’en la croix de Christ, par laquelle je suis crucifié, au monde, et le monde à moi » (Galates 6.14), c’est l’Église entière qui jette par son organe ce cri significatif où elle se réunit comme un seul homme, témoin ses cantiques, ses prières, ses docteurs, ses martyrs, ses combats, ses revers, ses victoires, toute son histoire du commencement à la fin. Après cela, si nous pouvions jamais rougir de la croix de Jésus-Christ, l’Église universelle rougirait à son tour de nous ! Notre christianisme n’aurait plus de sel, ni notre ministère de sens ! et nous serions les partisans d’un crucifié, au lieu d’être les serviteurs du Dieu vivant !

Ce n’est pas assez d’avoir recueilli la doctrine révélée par l’Écriture et reçue par l’Église sur la mort de Jésus-Christ : il faut en pénétrer l’esprit. Les doctrines du salut ont deux faces : l’une, divine, absolue, par où elles sont vraies en soi en dehors de nous et au-dessus de nous ; l’autre, humaine, spirituelle, par où elles deviennent nôtres ayant pénétré au dedans de nous par la porte de la foi, et par la main du Saint-Esprit. Nous venons de contempler la rédemption de Jésus-Christ comme objet de révélation, contemplons-la maintenant comme objet d’expérience, et apprenons comment ce moyen de salut si étrange, éclaire, nourrit, sanctifie l’âme qui s’ouvre pour le recevoir.

« C’est ici la vie éternelle, dit Jésus-Christ, de te connaître, toi le seul

vrai Dieu, » à quoi il ajoute : « et Jésus-Christ que tu as envoyé » (Jean 17.3), parce qu'on ne connaît le vrai Dieu qu'en Jésus-Christ : « nul ne connaît le Père que le Fils, et celui à qui le Fils l'aura voulu révéler » (Matthieu 11.27). Or, Jésus-Christ ne nous révèle nulle part aussi bien le vrai Dieu que lorsqu'il meurt en sacrifice de propitiation pour nos péchés. Quiconque se place devant sa croix et la contemple avec foi, trouve dans cette contemplation un cours sommaire de théologie, mais de la théologie la plus haute et la plus populaire tout ensemble. Je pourrais, si une matière si profonde n'alarmait ma faiblesse, aller jusqu'à dire que la croix de Jésus-Christ jette une lumière obscure sur l'essence même de Dieu, cachée au sein de la Trinité. J'entrevois, dans Jésus-Christ crucifié, cette unité distincte, cette opposition harmonique qui est le propre de la Trinité prise sur le fait dans le sacrifice du Fils de Dieu (1Jean 1.7 ; 3.8). Car ici, à la différence de tous les autres sacrifices qui sont offerts par la main de l'homme, c'est Dieu qui offre le sacrifice, mais qui l'offre à lui-même. Qu'y a-t-il de plus harmonique que le sacrifice ? et quoi de plus un que le Père ; livrant son Fils bien-aimé ; et le Fils bien-aimé se livrant lui-même pour sauver l'homme perdu ? Mais qu'y a-t-il aussi de plus personnel que le sacrifice, et quoi de plus distinct que celui qui l'offre et celui à qui il est offert ? Je l'entrevois – oui, mais comme au travers d'un nuage, et ce nuage, je veux le respecter, car il vient aussi de Dieu à sa manière. Aussi bien, une fois engagé dans ce conseil redoutable du Père, du Fils et du Saint-Esprit, où s'arrêteraient nos questions ? Est-ce le sacrifice prévu du Fils qui a déterminé le pardon du Père ? ou bien est-ce la volonté de pardonner chez le Père qui a déterminé le sacrifice du Fils ? ou bien se sont-ils déterminés l'un l'autre à la fois, dans le même temps, je veux dire dans la même éternité ? Comment se représenter le Père désarmé par le sacrifice du Fils, quand c'est le Père lui-même qui a envoyé son Fils au monde, et qui l'a livré pour nos offenses ? Mais aussi comment se représenter le Fils obligé par le Père à se sacrifier pour les pécheurs, quand ce sacrifice est ce qu'il y a de plus libre et de plus spontané : « Je donne ma vie ; je la donne de moi-même ?... » (Jean

10.18.) Non, non, arrêtons-nous devant cet abîme ; et venant à des considérations plus à notre portée, contentons-nous de recueillir les leçons que nous donne Jésus-Christ crucifié sur le caractère de Dieu, et plus spécialement sur ses dispositions à l'égard de l'homme pécheur. C'est là le premier point de toute révélation, mais ce point est obscur et en apparence contradictoire, par ce que l'Écriture nous révèle à la fois de la sainteté de Dieu et de sa miséricorde, l'une qui l'oblige à punir, l'autre qui l'invite à pardonner. Cette contradiction se déclare sans détour, sans effort de conciliation, dans cette définition étrange que Dieu fait de lui-même au jour qu'il fait passer sa gloire devant Moïse caché dans un rocher : « L'Éternel, l'Éternel ! le Dieu fort, compatissant, miséricordieux, tardif à colère, abondant en gratuité et en vérité ; gardant la gratuité jusqu'en mille générations, ôtant l'iniquité, le crime et le péché qui ne tient point le coupable pour innocent ; et qui punit l'iniquité des pères sur les enfants, et sur les enfants des enfants, jusqu'à la troisième et à la quatrième génération » (Exode 34.6-7). Remarquez-vous ce contraste impossible à démêler : « ôtant le péché, » et « ne tenant point le coupable pour innocent ; » « gardant la gratuité ; » et « punissant l'iniquité ? » Dans le Nouveau Testament, chacun de ces deux traits du caractère de Dieu, l'amour qui épargne et la sainteté qui frappe, est relevé par une définition à part, que nous empruntons à notre apôtre : « Dieu est amour » (1Jean 4.8, 16), il est l'amour même, voilà de quoi rassurer le pécheur ; « Dieu est lumière » (1Jean 1.5), il est la lumière, c'est-à-dire la sainteté même, voilà de quoi effrayer le pécheur. Qui donc se chargera de mettre d'accord cet amour et cette sainteté, qui, demandant des choses toutes contraires, semblent condamnées à une guerre interminable ? La croix de Jésus-Christ l'a fait, et c'est pour résoudre ce redoutable, dirai-je cet insoluble problème, qu'elle a été dressée. Sur cette croix, le pardon, sollicité par l'amour de Dieu, est hautement proclamé ; mais ce pardon est au prix d'une souffrance dans laquelle est non moins hautement proclamée la peine réclamée par la sainteté de Dieu. En deux mots, le pardon est un sacrifice, qui, séparant le péché d'avec le pécheur, tout in-

séparables qu'ils sont, frappe l'un pour épargner l'autre, et met dans une égale lumière l'amour de Dieu et la sainteté de Dieu, en les associant l'un à l'autre, que dis-je ? en les mesurant l'un par l'autre, puisqu'ils se relèvent mutuellement. Cherchez par toute la terre la marque la plus grande que vous puissiez trouver de l'amour de Dieu pour le pécheur : vous la trouverez sur la croix de Jésus-Christ, puisque cette croix vous apprend, non seulement que Dieu pardonne au pécheur, mais qu'il est si bien résolu de lui pardonner que, plutôt que de le laisser périr, il frappe en sa place son Fils unique et bien-aimé. Mais aussi, cherchez par toute la terre la marque la plus grande que vous puissiez trouver de l'horreur de Dieu pour le péché : vous la trouverez encore sur la croix de Jésus-Christ, puisque cette croix vous apprend, non seulement que Dieu punit le péché, mais qu'il est si bien résolu de le punir, que, plutôt que de le laisser impuni, il le recherche dans la personne de son Fils unique et bien-aimé. Ni la création, ni la providence, ni la terre, ni le ciel, n'ont rien de comparable à la croix de Jésus-Christ pour proclamer que « Dieu est amour ; » ni Éden fermé, ni le Déluge, ni Sodome et Gomorrhe en feu, ni Jérusalem détruite et son temple brûlé, n'ont rien de comparable à la croix de Jésus-Christ pour proclamer que « Dieu est lumière. » Et, pour surcroît, tout cela est rassemblé dans la même scène, vu du même coup d'œil, senti dans le même battement de cœur ; – ô merveille, ô mystère, « ô profondeur ! » Reconnaissez-le donc : le sacrifice de Jésus-Christ renferme en soi le fond de tout l'Évangile. Supprimer le sacrifice de Jésus-Christ, son sacrifice de propitiation, c'est plus que de supprimer une doctrine clairement révélée de Dieu ; c'est supprimer le Dieu vivant et vrai ; le Dieu vivant, en supprimant le rapport du Père au Fils dans la Trinité ; le vrai Dieu, en supprimant le combat et l'harmonie de la sainteté et de l'amour dans le Dieu de l'Évangile ; c'est nier à la fois la nature divine et le caractère divin ; c'est substituer le Dieu du déiste au Dieu de Jésus-Christ !

L'Écriture nous a été donnée pour nous sauver, mais pour nous sauver

tout en nous sanctifiant. Faut-il montrer, après ce que nous venons de voir, que tel est le caractère de la rédemption qui est par le sang de Jésus-Christ, pour quiconque s'y associe par la foi ? Si la vie éternelle est de connaître le vrai Dieu, la sainteté est de l'imiter : or, quoi de plus propre à faire du croyant « un imitateur de Dieu, » que le spectacle que nous venons de contempler ? La sainteté et l'amour, qui sont les deux traits essentiels du caractère divin, sont également, et sont pour cela même, les deux traits essentiels du caractère chrétien.

Donnez-moi un homme en qui se trouve une sainte horreur du péché, tempérée par un tendre amour pour Dieu : je serai en paix sur son développement spirituel, parce que je trouve dans ces deux dispositions qui se relèvent et s'achèvent mutuellement, le germe de tout bien à faire et de tout mal à éviter. Eh bien ! cet homme, comment le formera-t-on ? Vous avez répondu vous-mêmes. On le formera en le plaçant devant la croix de Jésus-Christ. Ce qu'elle lui montrera en Dieu, elle le fera pénétrer dans son cœur, par le Saint-Esprit, par la foi. Cette sainteté terrible, inflexible, résolue de ne pactiser avec aucun péché, et prête à sacrifier le Fils unique et bien-aimé plutôt que de se prêter à aucune apparence de mal, comment la contempler si vivement dépeinte sur cette croix, sans s'associer à elle de tout son cœur, et sans ressentir pour le péché cette horreur instinctive, que Zinzendorf exprimait en disant : « Quand je trouve le péché sur mon chemin, je marche dessus comme sur un serpent ? » Cet amour infini, ineffable, prêt à tout donner pour nous jusqu'au Fils unique et bien-aimé, comment le contempler aussi sans se sentir pressé d'y répondre, et sans s'écrier avec le pieux Cellérier : « Quand j'aurais mille vies et mille cœurs je les lui donnerais tous, en ne regrettant que d'avoir si peu à lui offrir ? » Connaissez-vous un homme livré à des ressentiments ou à des convoitises qu'il déplore, qu'il condamne, mais dont rien au monde ne l'a pu encore affranchir, et faisant l'amère expérience de cette parole de l'Apôtre : « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne

veux pas ? » Hâtez-vous de le conduire devant la croix de Jésus-Christ : qu'il connaisse, qu'il apprenne, qu'il croie, que le Fils de Dieu est venu sur la terre souffrir et mourir en sacrifice de propitiation pour nos péchés : il trouvera dans ce spectacle, s'il croit, la force qu'il n'a trouvée nulle part ailleurs pour soumettre sa chair rebelle à la sainte loi de Dieu. Vous lui avez parlé de la beauté de la loi, des droits de Dieu sur lui, des exemples des saints, de l'injustice du péché, des suites terribles qu'il traîne à sa suite, pour le temps et pour l'éternité : il ne s'est point rendu. Mais pourra-t-il ne pas se rendre, s'il contemple avec foi Jésus mourant à sa place et en Jésus mourant son péché déjà tout puni, et tout ensemble tout pardonné ? N'y a-t-il pas dans ce spectacle un argument également persuasif pour son intelligence, pour son cœur, pour sa conscience, pour sa volonté, pour tout son être ? Un argument, ai-je dit ? dites plutôt un cri, un appel, une puissance irrésistible (irrésistible... qu'il le soit ou non, il doit l'être) ! car enfin le mot d'argument serait par trop froid pour peindre ce que trouverait une mère dans la vue de son fils arraché à la mort par un ami qui s'y est livré à sa place ! « Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier ; vous avez été rachetés par prix, glorifiez donc Dieu en votre corps et en votre esprit qui appartiennent à Dieu ; vous n'êtes plus à vous-mêmes ; Christ a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts au péché nous vivions à la justice : » voilà de ces raisons, également acceptables pour un philosophe et un enfant, qui prennent un homme tout entier, et qui ne lui laissent ni le moyen ni la volonté d'échapper. Jésus-Christ crucifié, qui ramène l'ordre et la paix dans le monde moral bouleversé par le péché, les ramène également dans l'âme du croyant, et une vie nouvelle commence pour lui sous la croix. – Mais que cela est froid ! Que tout se glace et se dessèche en passant par la bouche de l'homme ! O désespoir de la théologie et de la prédication ! ô impuissance de l'esprit et du langage humain pour saisir une matière si étendue, pour pénétrer une matière si profonde ! j'en appelle à l'Évangile et à votre cœur – et je me tais.

Ici, ici seulement, est la vertu de la régénération ! Ici, ici seulement, se sont formés tous les saints dignes de ce nom. Ici, ici seulement, est la force et la grâce commune d'un Paul et d'un Jean, d'un Augustin et d'un Chrysostome, d'un Luther et d'un Calvin, d'un Pascal et d'un Coligny, de tous ceux qui sous quelque nom que ce soit ont surmonté la chair et marché selon l'Esprit !

Tout cela est si vrai que la croix de Jésus-Christ trouve au fond de notre cœur un secret besoin auquel elle répond et qui peut aller jusqu'à la pressentir, car il y a des vérités divines pressenties. Tout tombé qu'il est, notre homme intérieur garde pourtant de sa première gloire je ne sais quelles ruines où se reconnaît encore le plan primitif, quand la lumière du ciel les vient éclairer. De là, la vérité divine nous apparaît parfois comme connue, non comme étrangère. Bien qu'élevée au-dessus de toutes nos conceptions et de toutes nos prévisions, bien qu'impossible à trouver, que pour celui qui s'écrie dans Job : « J'ai trouvé la propitiation ! » (33.24) comme s'il admirait qu'il l'eût pu découvrir, – la rédemption a son témoin silencieux dans votre cœur et dans le mien, pour ne rien dire du consentement de l'humanité tout entière, attesté par l'usage constant et universel des sacrifices. Pour moi, je puis parler ici d'expérience. Non seulement j'ai reconnu que la rédemption une fois connue s'adaptait à mon sentiment intérieur, mais je l'ai pressentie, avant de l'avoir connue, comme l'unique moyen de mettre ce sentiment intérieur d'accord avec lui-même. Avec le besoin de pardon, que le sentiment sérieux du péché ne peut manquer d'exciter en nous, j'en éprouve un autre : le besoin d'expiation. Je souhaite que Dieu me pardonne, sans doute ; mais je ne trouve ni possible, ni désirable même qu'il me pardonne sans mettre à l'abri la sainteté de sa loi. L'indulgence est bonne d'homme à homme et convient à l'homme pécheur ; la miséricorde seule peut s'exercer de Dieu à l'homme, parce qu'elle convient seule au Dieu saint. J'appelle indulgence un pardon donné sans qu'il en coûte rien ; j'appelle miséricorde le pardon achetant par le sacrifice le droit de se don-

ner.

Affamé de grâce, mais jaloux pour la loi de Dieu, je trouve au pied de cette croix le seul pardon qui réponde, je ne dis pas seulement aux exigences de la loi divine, mais à celles mêmes de ma conscience, parce qu'ici seulement je retrouve un moyen de glorifier la loi de Dieu dans mon pardon, tout aussi bien que je l'aurais pu faire en y obéissant, oserai-je dire mieux encore ? En obéissant, je rendais à cette loi un hommage tacite, indirect, inconscient de lui-même ; mais en ne rentrant en grâce que par voie d'expiation, je rends à cette loi un hommage distinct, direct, réfléchi, douloureux. Je le dis avec une conviction arrêtée : ce pardon-là est le seul qu'il soit digne de Dieu de m'offrir ; je m'enhardirai jusqu'à dire que c'est le seul qu'il soit digne de moi d'accepter. Tout autre pardon inquiéterait mon âme comme un désordre. Je ne puis, je ne veux pas être heureux aux dépens de la sainteté divine.

Loin de moi un salut où la gloire de Dieu perdrait ! Commencez par sauver sa loi sainte ; et vous me sauverez après, si vous pouvez ! O croix ! ô sang du Saint des saints versé pour mes péchés ! ô sacrifice trois fois amer d'une victime trois fois sainte ! ô croix, qui justifies tout ensemble et le pécheur perdu devant la loi de Dieu, et le Dieu qui pardonne, devant la conscience du pécheur ! O croix, croix trois fois bénie, mon âme tout entière vole au-devant de toi ! Elle t'appelait avant de te connaître : de quel cœur ne te saisira-t-elle pas, connue ? Elle ne te doit pas moins que de pouvoir glorifier la loi de Dieu, autrement que par sa damnation, autre part que dans l'enfer ! O croix, croix trois fois sainte et trois fois miséricordieuse ! solution du problème des problèmes ! que d'autres tournent autour de toi pour chercher ; que peut-on chercher quand on t'a trouvée ? Tu m'as révélé Dieu ; tu m'as révélé moi-même à moi-même ; en te trouvant, je l'ai trouvé, et je me suis retrouvé ! et je ne veux employer ce qui me reste de vie qu'à te montrer à qui t'ignore. Oui, ô mon Dieu ! je m'associe intérieurement à ta rédemption. Je cherchais sur la terre un coin où je pusse, tel que je suis,

misérable pécheur, te donner gloire encore : je l'ai découvert, et ce coin, c'est celui qu'ombrage la croix de Jésus. Sauve-moi donc ici, ô mon Dieu, puisqu'ici tu as trouvé le moyen de me sauver, je ne dis pas en abaissant ta loi et tes perfections, mais en les élevant plus haut que jamais !

Venez donc, venez, qui que vous soyez qui m'écoutez. Ce frère, cette sœur, avec qui je veux partager cette grâce, c'est vous ; et c'est pour cela que j'ai parlé. J'ai voulu, sans doute, affermir dans la foi au sang de l'Agneau de Dieu ceux qui ont commencé d'en connaître la douceur salutaire ; mais j'ai voulu surtout vous la révéler à vous qui y avez été jusqu'à ce jour étrangers.

Je l'ai dit : je ne monte pas ici en théologien, mais en apôtre ; je n'expose pas la doctrine, j'annonce l'Évangile, je proclame le salut. Eh ! qui sait si Dieu ne m'a pas suscité tout exprès pour faire tomber le voile étendu jusqu'ici sur vos yeux qui sait si Jésus-Christ n'est pas présent au milieu de nous, vous cherchant par ma voix et vous disant : « Mon fils, donne-moi ton cœur ! » qui sait si un jour nouveau ne va pas se lever sur votre âme, une joie nouvelle se répandre dans votre cœur, une lumière nouvelle illuminer votre sentier ! qui le sait ? C'est à vous de le savoir. Tout cela est pour vous, si vous le voulez ; pour vous, aujourd'hui même. Dieu ne demande qu'à vous sauver : « il attend pour vous faire grâce » Jésus-Christ, Jésus-Christ crucifié se tient humblement à votre porte, en vous disant (ne l'entendez-vous pas ?) : « Je me tiens à la porte et je frappe, si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi. » Quelqu'un ? c'est votre nom, votre propre nom qu'il nommerait, n'en doutez pas, s'il ne voulait que ce tendre appel pût servir en même temps pour tous les autres, c'est-à-dire si sa charité n'était aussi étendue qu'elle est profonde. Jusqu'ici, Jésus n'était mort que pour le monde : il ne l'était pas pour vous, qui n'y songiez pas. Voici venir le moment où ce sacrifice devient vôtre. Quand Jésus-Christ meurt sur la croix, la terre tremble, les rochers se fendent, le voile du temple se déchire, le so-

leil se couvre, les morts sortent de leur tombeau. Donnez donc aux anges le même spectacle que leur donne la terre en voyant expirer son Sauveur. Sol qui portes ce pauvre pécheur, tremble sous ses pieds ! fendez-vous, rochers de son cœur ! déchire-toi, voile qui lui interceptes la vue de Dieu ! couvre-toi, soleil trompeur du monde et de sa philosophie ! et que le mort sorte de son tombeau !

Table des matières

Avertissement	1
Jésus jugeant la Tradition	4
Jésus-Christ baptisé ou la Trinité	32
La grâce ou l'œuvre du Père	65
La propitiation ou l'œuvre du Fils	86
Table des matières	103